

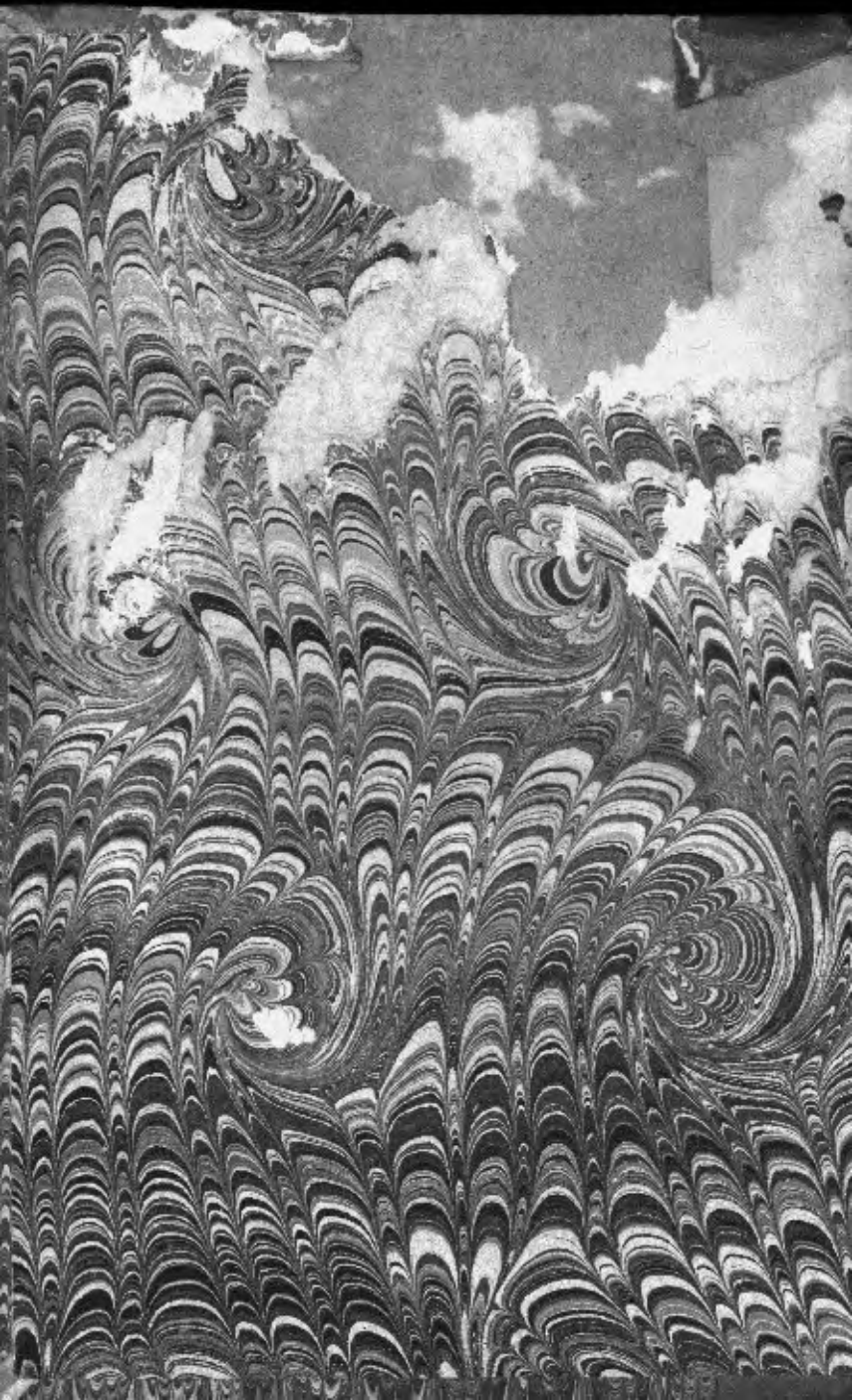


CHARLES-MONTAGNE

LES  
FABLES  
D'ESOPPE  
DANS  
LA VERSION  
DE  
MONTAGNE



ATN  
1023







LES LÉGENDES  
DES  
PYRÉNÉES

274 pages - 1 h

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

Réveries Andalouses.....	1
Veillées Aragonaises.....	1
Réflexions d'un mort sur les vivants.....	1
Nouvelles.....	1
Esprit de tous.....	1
Fantaisies poétiques sur l'Espagne.....	1
Sentences et Maximes Basques.....	1
Voyage en Espagne.....	1
Pensées de Balzac.....	1
Les Amours de Paris.....	2
L'Antre de la Chicane intra-muros.....	1
Les Pyrénées et le Pays Basque.....	2

M-24863  
R-14039

ATN-1903

KARL-DES-MONTS

---

LES

# LÉGENDES

DES

PYRÉNÉES



**TROISIÈME ÉDITION**



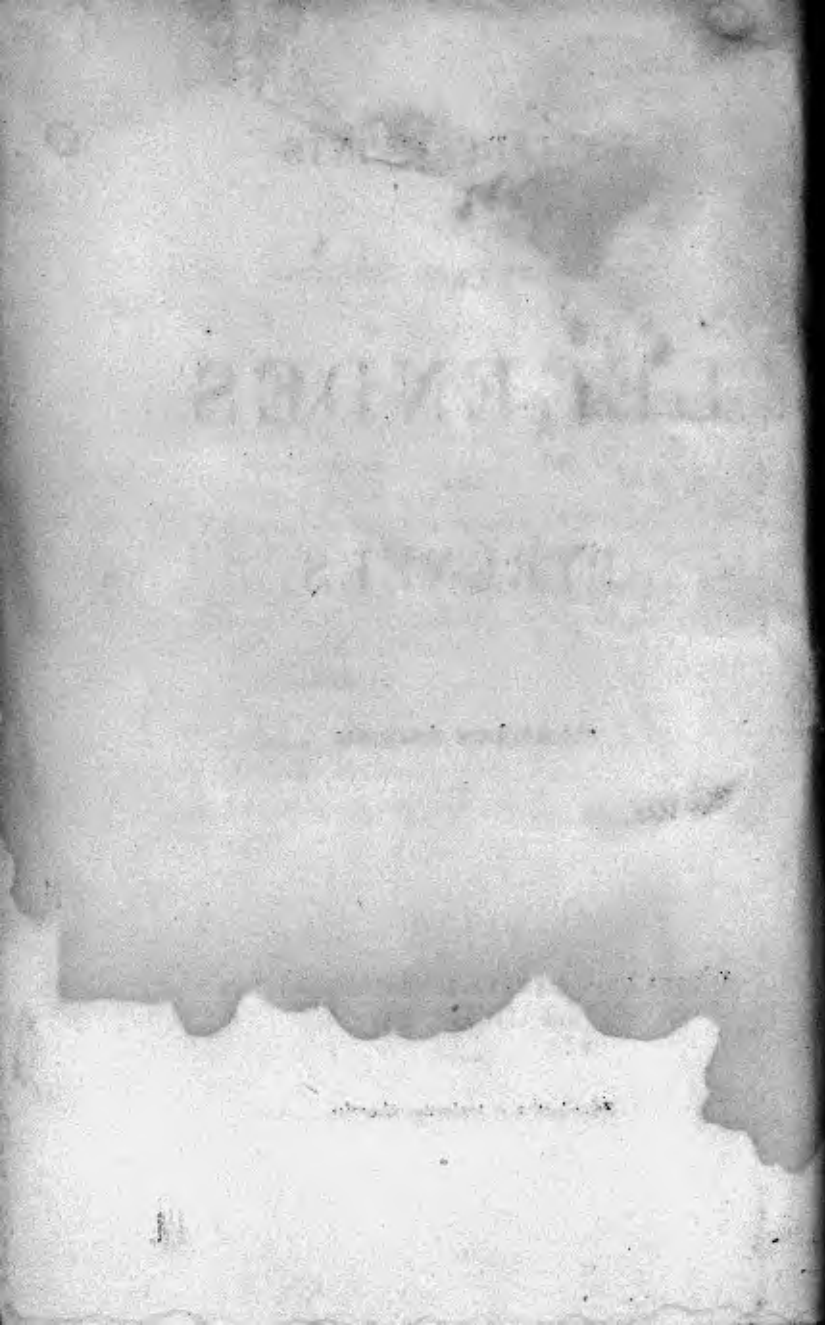
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

---

Reproduction et traduction réservées.



Ah ! laissez-nous les contes qui berçaient notre enfance ;  
n'éteignez pas ces précieuses étincelles. Quelque sombres que  
soient ces souvenirs, ils sont encore plus doux que notre  
existence actuelle ; ils nous ramènent à cet âge heureux où le  
fleuve de la vie réfléchissait encore le ciel.

JEAN-PAUL RICHTER.

J'avoneraï cette infirmité de mon esprit : j'aime les traditions,  
parce qu'elles sont filles de la religion et mères de la poésie.

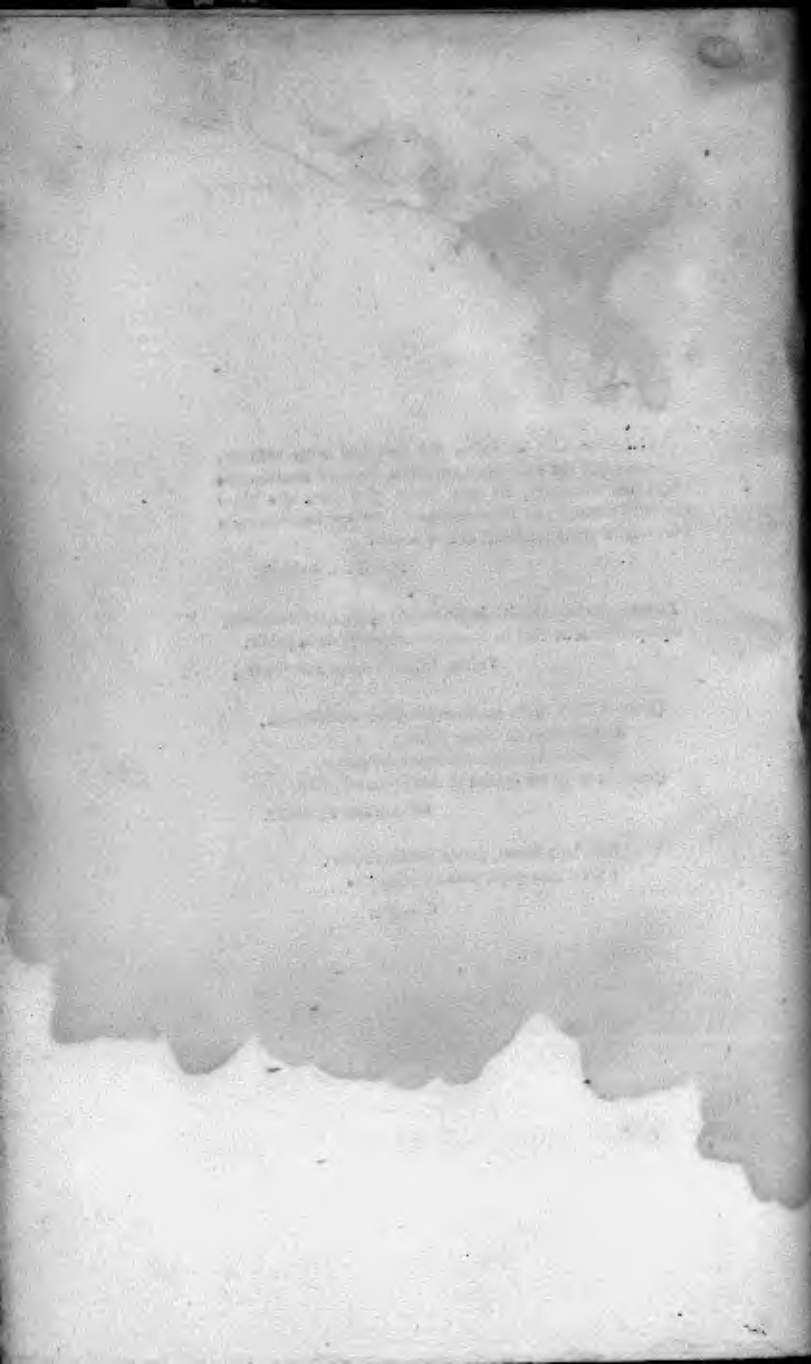
VICTOR HUGO (*Voyage aux Alpes.*)

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,  
Des histoires du temps passé,  
Quand les branches d'arbres sont noires,  
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.

C<sup>te</sup> ALFRED DE VIGNY.

Esta he a ditosa, patria minha amada !  
« C'est mon pays, mon cher pays ! »

CAMŒNS.



LES  
LÉGENDES  
DES PYRÉNÉES

---

LA CHAMBRE D'AMOUR

BIARRITZ

Les belles âmes ne sont pas faites  
pour la terre.

H. DE BALZAC.

Or écoutez d'abord la triste et bien attachante histoire de la *chambre d'amour* que les jeunes filles des environs de Biarritz se redisent, le soir, en frissonnant bien fort — les pauvrettes !

Écoutez-la, si du moins vous avez vraiment aimé de l'amour dont le souvenir seul fait trembler ma main en traçant ces lignes, de l'amour dont les voluptés idéales et pures effacent toutes les voluptés rêvées par les passions en délire ; si vous avez aimé de l'amour, qui fait d'un homme un

être un peu meilleur et d'une femme anoblie et purifiée par les saintes ardeurs de la passion, un ange; mais si au contraire il en a été de vous comme de tant d'âmes perdues par les idées empestées du jour; si l'amour n'a tout à la fois été pour vous qu'une distraction d'un moment, une vanité satisfaite, un passe-temps d'un jour, vous ne m'entendrez pas; mes paroles seront pour vous des paroles comme toutes les paroles.

Au milieu de cet amas de collines inégales et variées à travers lesquelles ondule, s'élève, s'abaisse, s'accidente et se métamorphose la campagne d'Anglet se voyait autrefois, sur un mamelon escarpé, une humble et blanche maisonnette dont les ruines éparses s'aperçoivent encore aujourd'hui.

Deux personnes l'habitaient.

Un vieux pasteur et sa fille.

Limbey était le nom du père, Édère celui de la jeune enfant que toute la vallée ne se lassait pas d'admirer.

Édère en effet était belle entre toutes les créatures. Blanche comme la neige des monts, rose comme le liseron éclos sur la haie des coteaux, blonde comme un sourire de l'aurore, elle comptait à peine seize ans comme âge de sa pensée. Douce et modeste fleur de la montagne, elle ne connaissait rien du monde et ne soupçonnait même pas le mal,

car jamais la lourde atmosphère des villes n'était venue souiller la pureté de son âme.

Oura et son père telles étaient ses seules pensées. Mais, me direz vous, qu'était-ce qu'Oura?... Oura..... Mesdames ! c'était un jeune et beau montagnard aux traits fortement caractérisés, aux muscles saillants et vigoureux, au corps plein tout à la fois de force et de souplesse. C'était l'homme primitif avec sa rude écorce, mais aussi avec toute sa grandeur et sa mâle puissance. Nul plus adroit que lui aux exercices du corps, nul plus lesté dans les danses du dimanche quand au sortir des vêpres le son du tambourin remplissait la grand'place de ses accords joyeux. Seulement son œil noir, si plein d'audace et de feu en présence du danger, devenait d'une inexprimable suavité quand il s'arrêtait sur sa tendre amie. Sa voix dont le timbre puissant faisait frissonner les échos d'alentour savait se faire douce et tendre quand tout bas il devisait avec Édère.

Aussi toutes les jeunes filles du canton étaient-elles jalouses du bonheur de la belle enfant.

Aussi cherchaient-elles souvent à séduire le beau montagnard par leurs agaceries et leurs caresses, mais Oura n'avait d'amour que pour Édère. . . .

.....  
Et celle-ci le lui rendait bien, car chaque matin

elle l'accompagnait du regard à travers le sentier tortueux qui serpentait sur la colline, et chaque soir, le cœur palpitant d'espérance et d'inquiétude, elle interrogeait l'espace avec son grand œil noir tout rempli d'une anxieuse curiosité. Puis, quand enfin il apparaissait, elle courait joyeusement à lui et lui donnant le bras revenait tout en dansant trouver son pauvre vieux père qui les attendait en souriant sur la porte de sa chaumière.

— « Oh ! la belle paire de jeunesses ! disaient alors dans leur étrange parler les paysans qui les voyaient. Oh ! quelle douce vie le bon Dieu leur réserve ! »

Mais hélas qui saurait lire dans l'avenir ! ....  
l'Évangile ne compare-t-il pas le bonheur des hommes à une fumée passagère ! .....

## II

Un soir en effet que le soleil s'endormait dans sa couche de pourpre, que les bergers ramenaient au bercail leurs brebis bêlantes, que tous les verts sentiers frissonnaient à l'approche glacée de la nuit, nos deux amoureux s'en furent imprudemment causer dans leur grotte chérie, des beaux projets d'avenir qu'ils caressaient tout bas.

Il y avait dans l'air un je ne sais quoi qui portait à rêver. Les plantes chargeaient de leurs douces émanations les légères brises répandues dans l'atmosphère, en suspendant de faibles et mélodieuses notes à chaque branche secouée. Tout était bonheur et calme autour d'eux : les vapeurs du soir aux teintes légèrement enflammées, donnaient aux objets ces formes incertaines dont le vague harmonieux en nuancant tout de ses tons voluptueux charme la paupière tout en alanguissant le cœur. Tous deux éprouvaient d'ineffables délices, ils respiraient leurs haleines et se laissaient doucement bercer par le souffle caressant et saccadé qui s'échappait de leurs poitrines émues. Le jeune homme avait ses bras passés autour de sa fiancée, il ne pouvait quitter des yeux ce céleste visage qui lui versait comme une rosée irritante, ses sourires et ses pleurs de joie. De longs silences enivraient et exaltaient leurs cœurs. Chaque fois que la jeune fille penchait la tête vers son amant c'était pour l'inonder d'un tel parfum de voluptés que les lèvres de l'heureux jeune homme s'avançaient dans l'atmosphère embaumée où elles rencontraient celles d'Édère.

A peine arrivés, ils s'assirent sur un banc de mousse que formait le rocher et leurs regards se tournèrent vers les cieux.

— Vois-tu là-bas cette petite étoile, brillante

comme le feu de tes prunelles, dit Oura à sa douce amie, c'est le présage de la félicité qui nous attend; du bonheur que le ciel nous garde!

— Oh! puisses-tu dire vrai, mon amour! reprit la jeune fille avec des yeux humides de bonheur. Puisse notre bonne Dame de la Roche que j'ai tant priée exaucer mes vœux les plus chers!

Mais voilà que tout à coup le ciel s'assombrit. De gros nuages gris viennent friser les rochers de leurs capiteux de ouate..... L'orage semble imminent..... Accumulés autour du disque rougeâtre du soleil comme les ruines d'un vaste incendie, les nuages à travers lesquels ce globe étincelant avait voyagé tout le jour, semblaient là comme autant de sinistres présages des désastres inévitablement précurseurs de la décadence d'un empire ou de la chute d'un monarque. Toute cette splendeur mourante de l'astre du jour, étalant une sombre magnificence sur les formidables vapeurs amoncelées sous ses pas, donnait à cette masse aérienne la forme fantastique des palais écroulés d'Herculanum ou de Pompéi. S'étendant sous ce dais étrange la mer avait tout le calme effrayant d'une fureur qui ne se tait que pour mieux éclater. Le flot bouillonnant sur les grèves formait d'étincelantes vagues d'écume blanche dont la marche insensible gagnait imperceptiblement les sables. Seuls, les cris des

mouettes et d'une infinité d'autres oiseaux de mer venaient attester par leurs notes perçantes et plaintives le trouble et l'alarme de ces tribus sauvages, qu'un instinct secret porte toujours à regagner la terre dès les premiers symptômes d'une tourmente. Devenue sombre et menaçante l'immensité de ces campagnes humides déroulait ses sinistres sillons comme autant de linceuls attendant leurs hôtes.

En un instant la mer, jusque-là calme et unie, grossit et bondit comme une panthère enragée. Se heurtant les unes contre les autres, ses vagues mugissantes semblaient vouloir tout envahir, tout briser.

Craintive et tressaillante à la vue des sillons de feu qui déchiraient la nue, Édère s'en fut cacher son visage dans le sein d'Oura, tout en adressant plus que jamais à Dieu les saintes adorations de son âme : « Fuyons, dit-elle, fuyons!..... » Mais comment fuir quand la nuit couvre tout de ses ombres et vous empêche de rien distinguer ! Comment se hasarder quand chaque éclair qui brille vous dessine, d'un côté le roc abrupt, bizarre, capricieux, s'élevant, s'abaissant, se rompant tout à coup ; de l'autre, la gueule béante de l'Océan prêt à engloutir quiconque oserait sonder la mystérieuse profondeur de ses gouffres. Un pas en avant,

c'est la mort ; un pas en arrière, c'est le roc : l'immobilité seule peut sauver, si du moins le ciel le permet...

— Ne crains rien, ma chérie, répondait Oura, ton bon ange nous protégera. Vois-tu là-bas ce point noir au milieu des vagues écumantes, tout à l'heure encore, il était presque aussi haut que le mât d'un brick, le voici bien petit maintenant ; mais, tant qu'il n'en sera point venu à nous sembler moins grand que mon berret, l'espoir du salut ne me quittera pas.

— Oui, mon amour, mais vois un peu la roche de Basta. Il n'y a qu'une minute sa masse énorme se dressait au-dessus des flots comme la quille d'un grand vaisseau et maintenant, sans le bouillonnement des vagues qui viennent se heurter contre ses brisants, rien n'attesterait sa présence, tant elle est engloutie sous l'eau.

— Espérons en Dieu !

Cependant les mugissements de l'orage se mêlant aux cris des oiseaux de mer retentissaient comme un glas funèbre sur nos deux victimes suspendues entre les deux spectacles de la nature les plus majestueux et les plus effroyables que je connaisse, une mer en furie et un abîme sans fond. De minute en minute leur ennemi s'avancait plus sombre, plus menaçant, gagnant imperceptible-

ment du terrain sur eux. Chaque flot qui venait noyait dans son écume les traces mousseuses de son aîné. Et pourtant, tant il est vrai qu'on renonce avec peine à toute lueur d'espérance, quelque vague qu'elle soit, ni l'un ni l'autre ne quittait des yeux le rocher noir que vous savez. Comme ils le regardaient anxieusement tous deux, une montagne de neige vint si bien couvrir sa cime hérissée qu'on eût dit qu'elle l'avait entraînée dans sa marche furibonde.

Édère poussa un cri. Oura, lui, pâlit et murmura tout bas : « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! » Puis se tournant vers Édère : « Pauvre enfant ! ne m'en veux-tu pas ? ne m'accuses-tu point de t'avoir amenée ici ? »

— Mourir avec toi, dans tes bras, est, après une vie semblable, ce que j'ai toujours demandé à Dieu !

— Oh oui !... tu es bonne.... tu es aimante comme pas une autre !... mais mourir à ton âge ! mourir si jeune, ce serait affreux !

Tandis qu'ils échangeaient ces paroles tout en suivant avec effroi les progrès lents mais sûrs de l'élément furieux, vous eussiez dit deux des premiers martyrs du christianisme exposés aux bêtes dans une arène de la Rome antique et forcés d'envisager face à face la rage impatiente des animaux

féroces, rugissant dans leurs cages de ne pouvoir briser le seul obstacle qui les sépare de leurs victimes, les barreaux de leurs grilles. !

Èdère au désespoir pleurait abondamment.

— Faudra-t-il donc, dit-elle, renoncer à la vie sans tenter un dernier effort? N'est-il pas, Oura, quelque sentier escarpé, dangereux, peu importe, par lequel nous puissions gravir le rocher ou même atteindre un point assez élevé pour y attendre le jour? Dès qu'on connaîtra notre refuge, tout le pays, tu le sais, s'empressera d'accourir à notre aide.

— Autrefois, reprit Oura, quand j'étais enfant, j'étais le plus hardi pour gravir les rochers et dénicher les nids d'oiseaux sauvages; mais voici bien des années que je n'ai essayé ni mes forces ni mon adresse.

— Patience alors et attendons tout de notre bonne Dame de la Roche !

A travers le fracas des éléments conjurés, un cri lugubre se fit entendre comme un présage de désolation prochaine : cri lugubre et monotone. Perché sur la cime proéminente du rocher noir, qui surplombait au-dessus de la *chambre d'amour*, un affreux hibou, déchirant les airs de sa voix terreuse, semblait n'être venu là que pour engager nos deux amants à refouler leur dernière espérance dans le dernier repli de leur cœur.....

D'autant plus que l'élément destructeur n'était plus qu'à quelques lignes d'eux; que les flots écumeux montaient graduellement et d'une effrayante manière sur la pente lisse des rochers, que tout en demandant d'une voix de tonnerre à leur roche protectrice les victimes offertes à sa voracité la mer semblait prête à tout faire pour les lui ravir.

Soulevant, en effet, dans un dernier effort ses vagues mugissantes, de crainte de voir sa proie lui échapper en l'épargnant plus longtemps, elle vint, en un clin d'œil, envelopper les deux jeunes gens d'un éternel linceul et refermer sur eux ses vagues mugissantes.....

Le lendemain dès l'aube la population tout entière, accourue sur la plage, trouva les deux cadavres de nos amants étroitement unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie.

Et de chaque paupière tomba lentement une larme de généreuse sympathie.

Et de chaque petit cœur s'envola quelque prière vers l'Être suprême pour lui demander d'admettre dans son bienheureux séjour de paix et d'amour ces deux âmes sœurs arrachées à la terre.....

A votre tour, belles lectrices, accordez aux malheureux amants, victimes d'une déplorable fatalité, une douce pensée de deuil et de regret, si du moins vous avez aimé de l'amour dont les inimaginables

richesses de sentiment surpassent de beaucoup celles enfantées par nos capricieuses imaginations de poète; si vous avez enfin su voluptueusement épeler avec de brûlants baisers sur quelque front rêveur et poétique, l'unique secret, le grand mystère du monde, le seul mot tombé de la langue des cieux, aimer! car ils méritent une larme de vos jolies et sensibles paupières ces deux pauvres enfants de la plage, puisque :

Lorsqu'ils croyaient tous deux, dans leur joie insensée,  
Ne devoir songer qu'au bonheur,  
La mort vint les unir dans la même pensée  
Comme deux gouttes de rosée  
Dans le calice d'une fleur !

---

## GARE AU DIABLE

BIARRITZ

Les fêtes tu sanctifieras,  
Qui te sont de commandement.

Par une délicieuse et fraîche soirée de l'an de grâce 156., quelques pêcheurs biarrots se dirigeaient vers la plage, armés de leurs filets, ni plus ni moins que si ce n'eût pas été un saint jour du dimanche et qui plus est la fête de l'Assomption, quand tout à coup une voix chevrotante et cassée vint frapper leurs oreilles de ce sinistre avis.

— Prenez garde, mes amis, malheur arrive à quiconque profane une aussi sainte journée !

— Trêve à vos sermons, vieux père Jacques, répondirent tous ces incrédules.

— Croyez-en ma vieille expérience, têtes folles que vous êtes, malheur arrive toujours à quiconque profane une aussi sainte journée.

— Tais-toi donc, vieux radoteur, reprit alors le plus jeune de tous, garde pour toi ta science et tes prédictions; m'est avis, au contraire, que notre pêche aujourd'hui sera des plus heureuses, et de par toutes les cornes du diable je me tromperais fort si ces braves filets-là n'avaient pas bientôt leur ventre aussi rebondi que celui des moines de Saint-Ignace.

— Limbey, continua le vieillard, avec un ton de douce indignation, depuis soixante-dix ans que j'ai le bonheur de célébrer la sainte fête de l'Assomption, je n'ai jamais ouï langage plus impie que le tien !

— Par toutes les reliques des saints ! qu'est-ce que cela prouve, mon vieux ? que l'on apprend toujours du neuf en vieillissant !

— Sainte Vierge, pardonnez-lui !

— Amen ! continua le jeune marin sans une ombre de repentir.

Il faut le dire aussi, Limbey était bien l'être le plus irréligieux qu'on ait jamais vu..... Jamais depuis son enfance l'idée ne lui était venue d'aller s'agenouiller au pied des autels ; jamais il ne portait de scapulaire ; jamais avant de s'embarquer il n'adressait comme les autres une ardente prière à notre Dame du salut ; jamais on ne lui voyait faire le plus petit signe de croix ; bien au contraire, du

matin au soir, il entassait sans cesse blasphèmes sur jurons et jurons sur blasphèmes.

— Alors, amis, continua-t-il, sans écouter plus longtemps ce vieux fou, mettons-nous en mer.

— En mer ! répétèrent-ils tous en s'élançant vers leurs barques.

Un instant après quatre ou cinq chaloupes s'éloignaient du rivage malgré les sages avis du vieux Jacques; mais quiconque les eût bien observées eût pu remarquer que Limbey était seul dans la sienne. Quoique ils affectassent de se soucier peu des lugubres avertissements du vieillard, les compagnons de l'impie pêcheur n'avaient pu se défendre d'une instinctive terreur en l'entendant.

Et cependant la mer était si calme, le ciel si pur, la soirée si belle que tout danger semblait chimérique. Le soleil resplendissant de lumière descendait majestueusement à l'horizon comme un vaisseau d'or aux voiles de pourpre; les flots unis et silencieux se laissaient lutiner par de petites vagues capricieuses et folâtres; toute une pluie d'étoiles enfin commençait à diaprer un coin du ciel de ses pointes diamantées.

Tout à coup on entendit au loin les gronde-  
ments du tonnerre; en un instant le ciel s'assom-  
brit et déroula comme un linceul grisâtre, sous les  
yeux des pêcheurs attérés, sa vaste tenture de

nuages épais et noirs. L'air devint sec, dur et froid. Sur la mer il n'y eut plus que ténèbres et qu'obscurité. Autour des barques, près des barques, au loin, de tous côtés, la nuit — et une nuit sombre comme un drap mortuaire — empêchait de distinguer autre chose qu'une solitude immense dominée par un ciel glauque, terne et sinistre.

Par moments, par exemple, il semblait qu'un bruit vague, indécis, confus, mystérieux comme un songe horrible, s'approchât de plus en plus. Il n'avait rien de la voix hurlante de la tempête, mais c'était un murmure étrange, sourd, effrayant, assez semblable au râlement d'une hyène à l'odeur du sang.

— Rentrons au port, dirent tous les pêcheurs encore sous l'impression des paroles du vieux Jacques.

— Allez, poules mouillées que vous êtes, clama Limbey furieux, allez dire vos patenôtres avec ce vieil oiseau de malheur. Par Satan, moi, je reste pour vous faire honte.

— Prends garde, Limbey, prends garde; cette fanfaronnade-là pourrait te coûter cher!

— Croyez-vous pas me faire peur avec vos avertissements de commères? Le diable seul pourrait m'arracher d'ici.

— Adieu donc, entêté que tu es! dirent-ils tous

en cherchant à se rapprocher du rivage..... Mais à peine avaient-ils mis quelques brassées entre eux et Limbey qu'ils aperçurent, à quelques pas de lui, rasant la mer avec une effroyable rapidité, un cercle rougeâtre auquel les ombres de la nuit donnaient je ne sais quelle apparence sinistre et fantastique. Peu à peu le cercle se rapprocha jusqu'à devenir distinct, et jugez si leur terreur fut grande à la vue d'une infinité de petites barques montées par des êtres étranges dont la pose avait je ne sais quoi de surnaturel, tandis qu'un atroce sourire crispait leurs lèvres bleuâtres, décolorées comme celles d'un cadavre. En un clin d'œil toutes ces embarcations entourèrent celle de Limbey, et à la lueur des éclairs on vit se dessiner dans l'ombre, pressés comme des grains de poussière chassés par un vent rapide, des êtres ondoyants et difformes aux visages atroces et décharnés, aux membres couleur de soufre, aux têtes crispées d'un rire sanglant; des démons aux corps noirs et velus, les yeux flamboyants, un rire sardonique sur la bouche; des nains aux ailes sifflantes et bizarrement découpées, qui tournoyaient, se pressaient, se heurtaient comme des vagues amoncelées, en dardant sur le pauvre Limbey des yeux jaunes et fauves comme ceux d'une louve à laquelle on vient de ravir ses petits. Et tandis que tout cela passait

mêlé, confus, rapide, indécis, flottant comme une infernale fantasmagorie, un horrible concert de clameurs sataniques, de cris déchirants, de voix hurlantes, gémissait dans l'air avec les sinistres murmures d'un vent de décembre, à travers les bois desséchés. C'était comme un rêve sans nom, une étrange, affreuse, hybride hallucination, un horrible cauchemar, une illusion terrible. Tantôt il semblait que cet effroyable cercle allât, allât s'agrandissant toujours, roulant, tourbillonnant comme la danse des sorcières allemandes, comme la fronde qui siffle et lance au loin la balle de plomb. Tantôt, au contraire, le mouvement se ralentissait et les yeux des démons, brillants comme des yeux de goule affamée, ressortaient avec un éclat sinistre sur leurs ailes noires et fourchues dont la dentelure seule se découpait sur les nuages.

Parfois enfin le cercle se rompait et la ronde, spirale immense, montait, tournant, tournant toujours, comme le vol circulaire du grand aigle blanc. Puis soudain la troupe, animée d'une joyeuseté de démons, s'abaissait rapide... Un silence planait sur la cohorte infernale. Tout se taisait, pas le plus léger bruit, pas même le frémissement du moindre souffle venant rider les vagues : vous eussiez dit ce repos lugubre qui vous glace la nuit

dans un cimetière... Alors une voix grêle et sinistre, semblable aux soupirs du vent qui pleure entre les vitraux brisés d'une chapelle en ruines, s'élevait jetant dans la nuit les notes de sa voix étrange et lugubre, — véritable chant de l'autre monde. — La troupe infernale répondait en chœur, faisant bourdonner ses ailes avec plus de rapidité que les ailes du vampire prêt à sucer le sang de sa victime; horrible, exécration harmonie plus effrayante encore que les rires des sorcières dans la chevelure des grands chênes; et la ronde revenait, se ranimant sans cesse, se pressant, se heurtant dans l'espace, rapide, hurlante, échevelée, entraînée par un mouvement frénétique, tandis que les démons frappaient la barque de leurs jambes vides et sonores comme les os d'un squelette. Leurs voix discordantes sifflaient, hurlaient, rugissaient, se fondaient, se mêlaient, s'effaçaient l'une dans l'autre au milieu des rires affreux, des cris aigus, des lugubres modulations, des notes glapissantes de ce concert sans pareil.

Le cœur et le front glacés, aussi pâle qu'un cadavre étendu dans son linceul, immobile de stupeur et d'effroi, Limbey voulut fuir, regagner le rivage... Mais en vain, ses jambes flageolaient; sa poitrine oppressée se souleva comme un soufflet de forge; ses yeux se brouillèrent comme pressés

sous un voile d'airain inéluctable... Tout lui apparut à travers un nuage de feu.

— Grâce ! grâce ! s'écria-t-il en se jetant à genoux dans sa barque. Mais un éclat de rire, aigre et prolongé, lui répondit seul, avec le timbre strident de cette horrible gaieté de démons qui n'a de comparable que l'effrayante joie d'une goule affamée brisant les ais d'un cercueil.

La ronde infernale, plus rapide que jamais, tournait toujours autour de lui, l'enlaçant des mille anneaux de ses mille replis tortueux, ondoyants.

— Grâce ! grâce ! répétait toujours le malheureux.

— Non ! point de pardon pour toi, chrétien maudit ! répondirent les démons, pour toi qui blasphèmes sans cesse, pour toi qui ne crains pas de travailler un jour comme celui-ci ! Au feu ! au feu pour l'éternité !...

Au même instant, on entendit comme un coup de tonnerre ; puis une épaisse fumée se répandit sur la mer.

Saisis d'épouvante tous les pêcheurs tremblaient, comme tremble au vent d'automne la feuille desséchée. Spectateurs muets de cette étrange scène, ils attendaient avec impatience le lever du jour pour voir s'ils n'étaient pas le jouet d'un mirage trompeur. Pas un n'osait parler, tant il leur semblait que la moindre parole dût infailliblement les perdre

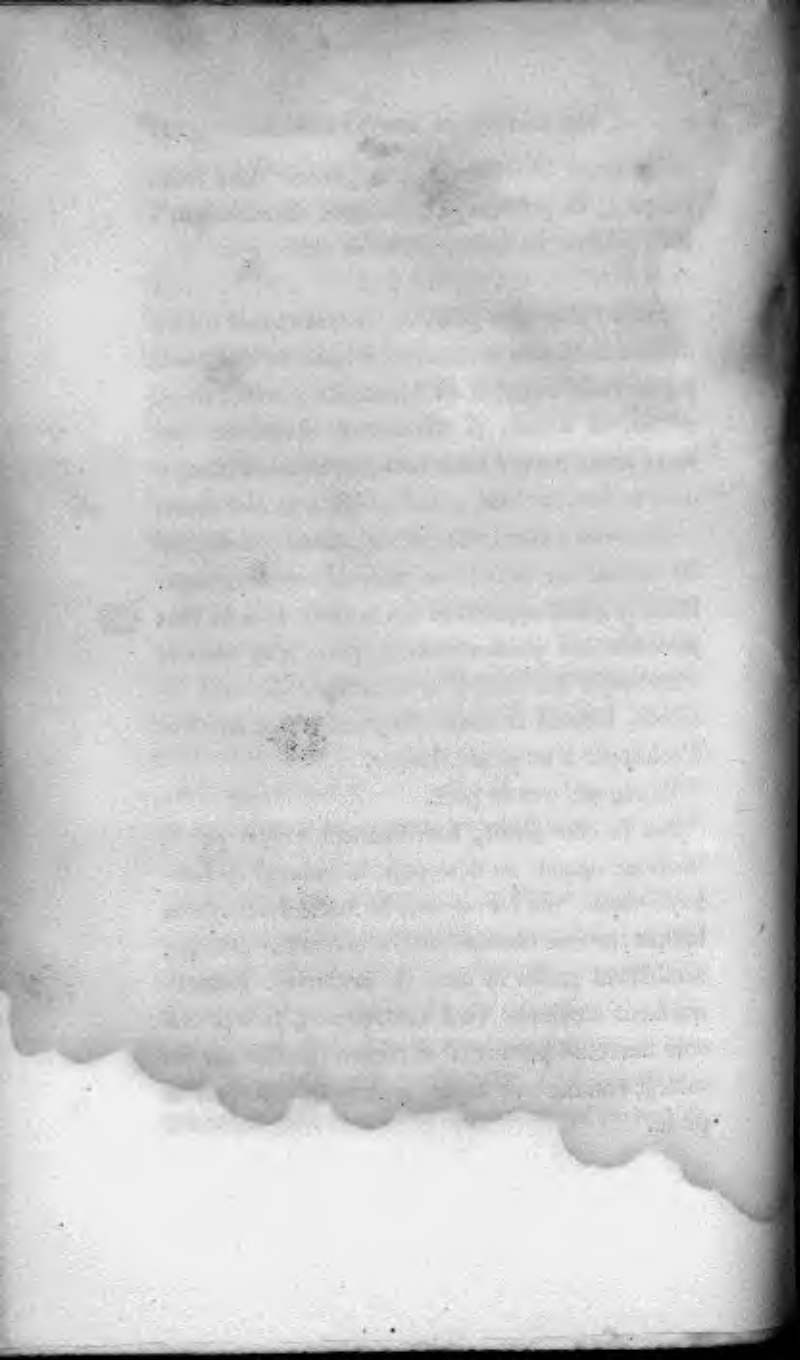
en révélant leur présence. A genoux dans leurs barques, ils priaient en silence et demandaient à Dieu de leur pardonner d'être en mer. . . . .

Enfin l'obscurité pâlit. A l'horizon, tout à l'extrémité de la mer commença de poindre une toute petite clarté, légère et blanchâtre, une raie si mince, si déliée, si faiblement lumineuse que leurs yeux, malgré toute leur persistance à plonger dans le vide, avaient grand' peine à la distinguer.

..... Petit à petit, elle grandit, grandit, semblant de minute en minute se rapprocher davantage. Enfin le soleil apparut et les surprit dans la plus profonde des prostrations. A peine s'ils osaient s'interroger du regard et se compter les uns les autres, comme il arrive toujours lorsqu'on vient d'échapper à un grand danger.

Ils regagnèrent le port.

Sur la côte gisait, horriblement crispé par la fiévreuse agonie du désespoir, le cadavre de Limbey l'impie. Non loin de lui, les mille débris de sa barque, lacérés en tous sens d'une manière étrange, semblaient porter la trace de déchirures fantastiquement crochues. Tout autour enfin, la mer encore fiévreuse promenait sa langue blanche sur les sables, comme une lionne qui vient de dévorer sa proie.



## MARIA, OU LA FOLLE D'AMOUR

BIARRITZ

Amor, cosa mortale.

PETRARCA.

### I

On entendait s'éteindre dans les flots argentés d'écume les derniers soupirs de la brise; mille émanations embaumées couraient dans l'air attiédi, émanations des myrtes blancs et des lauriers-roses d'Espagne, emportées jusque-là; la terre était calme et sans bruit dans sa couche empourprée du soir, que décoraient à l'occident des banderoles de feu; le roi du jour venait de s'endormir.

Parfois on entendait un chant d'oiseau perché sur les branches légères de quelque plante desséchée des côtes, jetant, vibrante mélodie, sa note harmonieuse dans le silence de la plage.

Pensives et comme recueillies au fond de leur

âme, deux femmes marchaient lentement, assez près du rivage pour qu'un dernier effort des vagues qui venaient s'y endormir mouillât leurs pieds; toutes deux avaient sucé la vie aux mamelles fécondes du ciel méridional. Le même soleil ardent et rougeâtre avait bruni leur chevelure; mais l'une, à l'automne de son existence, avait goûté de tous les fruits la saveur amère et douce; l'autre, au printemps, n'avait vu éclore jusqu'ici que des fleurs.

Seize ans étaient son âge, Maria son nom.

— Mère, dit-elle après un assez long silence; mère, c'est ici que je le rencontrai pour la première fois.

— Qui? LUI? murmura celle à qui l'on venait de donner le nom de mère.

— Oh! celui qui fait mes jours si beaux et si tristes! celui dont les yeux sont ma lumière maintenant; celui dont la présence me fait, je ne sais pourquoi, monter soudain ma pudeur au front et dont la moindre absence me laisse aussitôt rêveuse et mélancolique; celui..., ce marin étranger enfin, que vous avez secouru, ma mère, ce jeune homme pâle qu'un naufrage avait déposé sur ces côtes et que notre chaume a abrité; comprenez vous, ma mère?

— Tu l'aimes donc?

— Oh! demandez plutôt au matelot s'il n'aime

pas la voile qui le protége! au malheureux proscrit s'il n'aime pas sa patrie absente, je l'aime comme on aime un ami qu'on a longtemps attendu, comme je vous aime, ma mère; il me semble que s'il s'en allait d'ici mon âme partirait avec lui.

— Et lui as-tu avoué ton amour?

— Faut-il dire à quelqu'un qu'on l'aime? n'a-t-il pas pu le lire dans mes yeux?... Un jour il me dit qu'il allait s'éloigner, s'éloigner bien loin, bien loin d'ici; je ne sais plus ce que je faisais, je le retins avec une parole triste; je ne lui dis pas que je l'aimais, ma mère; non, je ne sais pourquoi je n'osai le lui dire, mais je lui confiai tout bas que ce départ si prompt vous paraîtrait peut-être de l'ingratitude, à vous qui lui portiez tant d'affection; ce n'était pas mentir, n'est-ce pas? ce n'était pas non plus lui avouer tout le vide que son absence jetterait autour de nous, autour de moi, allais-je dire?... Ma mère, ai-je démerité par hasard de votre amour en lui parlant ainsi, comme au frère que je n'ai pas connu?

— Non, répondit cette dernière; mais elle tremblait tout bas cependant, elle craignait, pour l'innocence de sa fille, les suites de cet aveu involontaire échappé de son âme ignorante; elle se reprochait aussi sa conduite trop insoucieuse peut-être; mais en plongeant son regard dans ce regard limpide

et bleu comme un flot de l'Océan, un instinct secret la rassura; ce front serait-il pur ainsi de la candeur des anges, si le souffle des mauvaises pensées l'avait terni de son aile? Son cœur maternel, un instant saisi d'une crainte vague, se rasséréna aussitôt; mais elle se promit de veiller à l'avenir et de consulter même l'étranger sur les sentiments secrets de son cœur.

Les dernières plaintes de la brise harmonieuse courant sur les flots s'étaient tout à fait endormies; nul bruit ne venait troubler le calme majestueux de ce silence étendant peu à peu son voile d'ombre sur la plage. Seule, la jeune fille écoutait chanter dans son cœur des voix mystérieuses qu'elle n'avait jamais entendues et qui lui parlaient une langue nouvelle; l'âme de la jeune vierge s'éveillait à l'amour.

## II

Quelques semaines s'étaient écoulées. Par un beau soir d'automne, Maria errait à pas lents sur le rivage où lui était apparu pour la première fois l'étranger, son front s'inclinait pâle et rêveur, mais la pensée qui le courbait ainsi n'était pas cette pensée d'espérance ignorante et naïve qui s'essaye à

deviner l'avenir qu'elle ne comprend pas encore, c'était une sévère et douloureuse pensée de regret... L'étranger avait fui. — Devait-elle le revoir un jour? elle n'osait plus avoir cette confiance; son cœur, une fois trompé, refusait de s'ouvrir aux illusions.

Quand elle s'approcha du lit de gazon qu'avaient touché les premiers pas de son bien-aimé, un frisson de mort circula dans ses veines. En proie à une émotion extraordinaire elle se jeta à genoux : — Rendez-le-moi ! s'écria-t-elle, rendez-le-moi, mon bien-aimé, ou s'il m'a quittée pour la patrie des anges, faites-le revenir un moment vers moi, ô mon Dieu ! que je m'envole sur ses ailes !

Car l'étranger était parti... Pourquoi? la mère de Maria seule le savait. Lui aussi, devant cette jeune fille si belle, il avait senti un trouble soudain monter de son âme à ses yeux; c'était aussi chez lui la rougeur du premier amour qui venait illuminer son visage. Si pur était le front de Maria quand il se penchait près de lui, si doux étaient ses cheveux quand leurs boucles frémissantes frissonnaient près de ses cheveux, si tendre était son regard quand elle le plongeait dans ses yeux pour y surprendre une pensée amie!... Il l'aimait, mais il était pauvre, mais il ne pouvait lui offrir que la dot de l'infortune, et ce n'était pas avec de la honte qu'il prétendait

payer la généreuse hospitalité accordée à son malheur. — Aussi, un jour que Maria était absente de la cabane, il avoua tout à sa mère.

— Il ne me reste maintenant qu'à partir. Heureux, je reviendrai; mais pauvre, en l'aimant toujours, je continuerai à souffrir loin d'elle, sur une terre étrangère.

Et il était parti l'âme balancée dans les rêves d'un vague espoir.

Maria, seule avec sa pensée, avec ses souvenirs qui s'égrenaient l'un après l'autre dans son cœur comme les perles d'un chapelet, Maria se mit à pleurer.

C'était sa première larme, larme douloureuse, amère, et que pouvait seule essuyer à tout jamais la lèvre ardente de celui qui l'avait fait couler!

Quand elle se releva, sa mère était près d'elle.

— Ma fille, mon bonheur, mon idolâtrie, ne pleure pas, si tu ne veux pas que je pleure aussi moi-même avec toi; ne pleure pas, va! je connais ton cœur, je sais tout ce qu'il peut souffrir: quand il est parti, lui, l'espoir animé de tes rêves, il m'a semblé que je voyais partir mon fils; ma fille, le seul enfant qui me reste maintenant, ne veux-tu pas être la première à me consoler?

— Mère, j'aurai du courage, de la résignation, de l'espérance même pour que tu ne souffres pas,

pour que tu ne pleures pas!... Mais elle se dit tout bas : De l'espoir, puis-je en nourrir encore, quand l'absence est venue briser le premier anneau de la chaîne qui m'unissait à la vie?...

Et cependant, si l'on eût pu pénétrer dans le dernier repli secret de son petit cœur, on y eût vu cachée l'ombre d'une espérance...

### III

Un soir enfin, — soir fatal! — que la pauvre enfant se promenait comme de coutume avec sa mère sur la plage déserte, la vague houleuse vint pour la seconde fois déposer à quelques pas d'elles le corps inanimé d'un marin. — Cette fois seulement ce corps n'était déjà plus qu'un cadavre, cadavre ensanglanté et meurtri.

Du plus loin qu'elle l'aperçut, Maria sentit un voile de sang glisser sur sa paupière.....

Un secret pressentiment étreignit son cœur et le fit bondir dans sa poitrine comme ces lames mugissantes que les récifs déchirent.

Il y a plus. — Tandis qu'une voix intérieure pleine d'une générosité instinctive lui disait tout bas : « Vole au secours de cet infortuné! » il lui

semblait en entendre une autre plus puissante encore lui crier bien haut : « N'avance pas!... La vue de ce cadavre serait pour toi la mort. » . . . . .

Malgré tout elle avança ; et que vit-elle, la malheureuse?... le pâle visage de son bien-aimé crispé par les horribles convulsions du désespoir, tandis que ses mains, labourées de sillons sanglants par les aspérités du roc, attestaient de tous les efforts qu'il avait dû faire pour échapper à quelque naufrage !

Un seul cri, déchirant et rauque, s'échappa de la poitrine de Maria et ce fut tout.....

Quand sa mère effrayée accourut pour la relever elle tourna bien vers elle des yeux hagards et terribles, mais elle ne la reconnut même pas, car la raison s'était à jamais envolée de son âme si douloureusement frappée. Oui, la pauvre enfant était folle!.....

Depuis ce jour chaque promeneur curieux qui s'avance dans la partie la plus retirée des falaises voit passer devant lui, comme une *Willi*, dans la clairière de quelque forêt allemande, une femme étrange dont le regard immobile et froid fige le sang dans les veines du plus courageux. Elle est si svelte, si légère, si vaporeuse, si diaphane, dirais-je presque, qu'elle semble une de ces filles de

## LES LÉGENDES DES PYRÉNÉES.



l'air célébrées par Ossian. Sa figure, blanche comme du lait, fait un attristant contraste avec ses vêtements, ses cheveux et ses grands yeux noirs, De temps à autre, un horrible sourire, vide d'intelligence, vient crispier ses lèvres et découvrir des dents aussi blanches que celles d'un chien. De temps à autre aussi, par un mouvement brusque, elle rejette en arrière ses cheveux épars dont les longues boucles lui descendent jusqu'à la ceinture et lui servent presque de châle. Son geste alors a je ne sais quoi de terrible. On dirait une hyène en fureur qu'un chasseur imprudent ne craint pas de poursuivre. Parfois enfin elle s'avance au-devant des vagues, y plonge ses longues tresses brunes et prend une joie d'enfant à les en retirer tout à coup pour voir se dérouler, comme de longs cha-pelets de perles, les gouttelettes d'eau dont elles sont chargées.

Dès qu'une voile blanche surgit à l'horizon, un tremblement convulsif s'empare de tous ses mem-bres et ses joues se colorent graduellement jusqu'à l'éclat de pourpre des jeunes filles. Elle frissonne de la tête aux pieds; répète d'une voix harmo-nieuse la seule parole qu'elle ait prononcée depuis le jour fatal : « Reviendra-t-il. » Puis peu à peu son enthousiasme s'éteint, sa pâleur de marbre reparait; bientôt enfin elle se cadavérise de nou-

veau, comme si la foudre venait de la frapper, et reste plongée des heures entières dans la plus profonde des prostrations.

Maintenant, mes belles lectrices, croyez-vous qu'elle soit à plaindre? eh mon Dieu, non ! mieux vaut mille fois n'avoir plus sa raison que de vivre éternellement face à face d'un douloureux souvenir qui vous ronge le cœur comme le vautour de Prométhée !

---

## L'ATALAYE, OU LA ROCHE DU DOUBLE DUEL

DIARRITZ

Vous retrouvez la Providence partout.  
FÉNILON.

Inutile de vous demander, ami lecteur, si vous avez connu *la Fée blonde*, cette ravissante créature dont le nom vous étonnait tant à la vue des luxuriantes boucles de cheveux bruns qui frissonnaient capricieusement autour de son pâle visage ? En douter un instant serait vous faire insulte quand il y a dix ans le boulevard des Italiens tout entier n'avait d'admiration que pour cette nouvelle reine de nos beautés parisiennes. Qui sait même si vous n'avez pas, vous aussi comme tant d'autres, payé votre tribut d'enthousiasme aux formes ondoyantes de ce petit corps fait au moule, aux délicieux contours de cette taille de guêpe à laquelle un des bracelets de la belle enfant aurait facilement servi de ceinture ? Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que, si

vous avez jamais vu notre héroïne, vous n'avez pu manquer d'être frappé de sa pâleur de marbre et de la rêveuse mélancolie dont son visage était toujours empreint. Tant de tristesse uni à tant de beauté est une chose si rare de nos jours qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rechercher curieusement la cause. Que d'efforts n'ont pas été faits pour parvenir à la connaître ! Que de fois n'essaya-t-on pas de corrompre ses domestiques et d'acheter leur silence ! Mais qu'auraient-ils pu dire ? Le secret de cette mélancolie resta toujours pour eux un impénétrable mystère. — La seule chose qu'ils avaient remarquée, c'est que la métamorphose inouïe survenue tout à coup dans le caractère de leur maîtresse, auparavant si folle et si rieuse, datait d'un certain jour où elle quitta subitement Biarritz. Quelle avait été maintenant la cause de ce départ précipité ? c'est ce qu'ils ont toujours ignoré, ce qu'ils ignorent encore sans doute, ce que nous allons commettre, nous, l'indiscrétion de vous dire.

Et d'abord, comme vous le pensez bien, la *Fée blonde* n'avait pas toujours été riche. Loin de là, on l'avait longtemps connue pauvre, très-pauvre même, alors que sage et vertueuse enfant elle travaillait, nuit et jour, dans sa traditionnelle mansarde de la rue des Noyers, pour nourrir sa vieille

rière malade. Mais un soir d'hiver que cette âme déshéritée, qu'on nomme le vent du nord, gémissait de stridents murmures de désolation entre les ais mal joints de la porte, le froid glaça tellement les membres de la pauvre infirme qu'elle s'endormit à jamais dans les bras de la mort.

La Fée blonde ou pour mieux dire Céline — car cette inconstante et capricieuse déité qu'on nomme *la Mode* ne l'avait pas encore baptisée — resta donc seule au milieu de ce tourbillon immense de Paris, tout rempli d'égoïsme et d'insensibilité, seule, ignorée, sans appuis, sans secours aucuns.

Durant six grands mois elle se mit à piquer un nombre indéfini de faux-cols, se contentant de peu comme Jenny l'ouvrière de très-vertueuse mémoire et n'ayant de passion que pour le plus inoffensif des amants de ce monde, un joyeux et babillard petit serin suspendu à sa fenêtre. Malheureusement hélas ! rien n'est glissant, vous le savez, comme l'étroit sentier de la vertu : l'hiver surtout quand cette mauvaise conseillère qu'on nomme la misère, vient dire à ces pauvres enfants désespérées que ce n'est après tout qu'un vain mot que cet honneur que leurs mères mourantes leur ont tant recommandé..... Tandis qu'elles hésitent, la faim avec sa fièvre et ses convulsions dresse de-

vant elles sa lugubre et cadavéreuse pâleur..... et c'en est fait ! comme tant d'autres elles jetteront, elles aussi, leur candeur au vent !.....

Ainsi fit la Fée blonde.

Un beau jour elle échangea sa modeste mansarde contre l'un des plus somptueux appartements de la Chaussée-d'Antin, son prolétaire nom de Crétal contre celui de M<sup>me</sup> de B..., l'Odéon contre l'Opéra, le Prado contre Sainte-Cécile, Viot contre la Maison-d'Or. Elle eut de nombreux équipages, de nombreux domestiques, de nombreuses admirations chez les hommes, de nombreuses jalousies chez les femmes. Bréda-Square tout entier fut en révolution. Jockey-club, New-club, Cercle de Paris, entreprirent une course au clocher pour être admis chez la reine du jour, mais à leur grand désappointement tous nos lions se virent éconduits.

Qu'avait-elle, en effet, besoin de ces beaux messieurs aussi ennuyeux qu'ennuyés, elle, dont le *protecteur* faisait aussi bien les choses qu'il était possible à l'imagination de les rêver ? Qui eût jamais été plus grand, plus généreux et plus prodigue que ne l'était M. le comte dans ses incessantes munificences envers sa jeune protégée.

Il faut le dire aussi, M. le Comte avait bien besoin de sa générosité à toute épreuve pour faire

oublier ses défauts. D'abord il était vieux, puis laid, puis jaloux, oh ! mais jaloux à rendre quatre-vingt-dix-neuf points de cent à l'Othello le plus renforcé. Ne se dissimulant pas que son visage était loin d'être irréprochable, il avait la sotte prétention d'être aimé pour sa distinction et ses bonnes manières..... Et cela parce que sa poitrine était surchargée de décorations de tout genre, parce qu'il était l'un des plus riches capitalistes d'Europe, l'un des plus nobles représentants du grand monde parisien, l'un des plus insignifiants rejetons d'une illustre famille !

Notre splendide lorette, elle, n'avait vu qu'une chose en lui : dix ou douze bons billets de mille à dépenser par mois, sans compter les interminables notes de Boissier et de Lachaume, car elle raffolait de fleurs et de bonbons. Aussi capricieuse que jolie, aussi dépensière que capricieuse, elle s'amusait à jeter au vent des sommes inimaginables avec l'insouciance et la légèreté d'une jeune fille effeuillant les pétales d'une marguerite. L'or et l'argent lui brûlaient les mains. Pas un caprice, pas une fantaisie, pas une idée bizarre qu'elle ne voulût voir aussitôt réalisés que conçus. Il semblait qu'elle cherchât à noyer dans le tourbillon de fastasmagoriques métamorphoses l'ennui qui la poursuivait, tout en étouffant sous des éclats de rire

forcés la tristesse involontaire qui grondait dans son petit cœur. Car elle s'ennuyait, la pauvre enfant, et beaucoup même, au milieu de tout ce luxe, de toute cette richesse qui faisaient l'objet de tant de jalousies, de tant de convoitises envieuses. Orpheline et se sentant seule au monde, elle se laissait aller en secret à cette morne et sombre apathie dont ne manque jamais de vous environner l'absence complète de tout attachement sincère et réel. Jeune, belle et riche, il ne lui manquait pour être heureuse qu'un cœur capable de comprendre le sien, qu'une âme sympathique dont l'affection complétât sa vie.

Bientôt sa santé s'altéra. Bientôt ses traits morbides et languissants ne conservèrent plus rien de leur ancien éclat. Ce n'était pas de la pâleur, c'était de la souffrance, c'était quelque chose qui saisissait au cœur; c'était un visage toujours charmant, mais que ne pouvait plus animer aucune joie, aucune espérance terrestre.

Le comte, inquiet de cette étrange révolution, consulta les premiers médecins de Paris; et comme, de l'avis de tous, les bains de mer furent seuls jugés capables de rappeler à la vie la Fée Blonde atteinte d'une nostalgie très-grave, le lendemain même il partit pour Biarritz avec elle.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés quand un

soir que notre belle malade se promenait sur la route de Bayonne nonchalamment bercée dans sa voiture par cette douce et généreuse compagne du poète qui pense et de la femme qui souffre, la rêverie, elle vit passer à quelques pas d'elle un grand jeune homme blond, dont les traits empreints de je ne sais quelle suave expression poétique la saisirent de ces indicibles et voluptueux frissons précurseurs d'une passion profonde. Et comme l'inconnu montait un de ces agiles arabes qu'une même minute nous montre et nous dérobe, elle donna l'ordre à son cocher de presser ses chevaux. En un instant les généreuses bêtes eurent rejoint l'enfant du désert, qui frémissait de se sentir ainsi dépasser. Son cavalier lui-même, étonné de voir maintenant voler comme une ombre cette même calèche si paisiblement traînée tout à l'heure, détourna machinalement la tête et ne put retenir un cri d'admiration à la vue de la Fée Blonde qu'il n'avait pas bien remarquée d'abord.

A peine s'il venait de la voir, et pourtant il l'aimait déjà ! Mais à vingt ans, vous le savez, on aime vite. L'amour est un éclair passager qui vient illuminer notre âme à travers le prisme des rêves les plus dorés, brille quelques instants d'un éclat fantastique et puis s'éteint. Le cœur semble alors un vrai nid d'oiseaux où gazouillent à qui mieux

mieux de belles illusions, pleines de jeunesse et d'impatience, désireuses de jouir au plus vite de toutes les merveilles de la nature, de toutes les richesses de l'inconnu. A vingt ans on aime par caprice et surtout par curiosité. On aime pour savoir ce que c'est que l'amour, pour explorer ce monde nouveau entr'ouvrant devant vous les portes de l'espérance et de la chimère. Et puis Albert de L. — c'était le nom de l'inconnu — avait plus qu'aucun autre l'âme sensible et passionnée, car il était peintre et poète.

Son premier mouvement fut d'adresser à la Fée Blonde quelques mots d'amour et de respect tracés à la hâte sur une des feuilles de son porte-cigare; le second de la suivre à distance avec une indifférence affectée. Cette dernière résolution, à laquelle il s'arrêta, fut d'autant plus heureuse qu'au lieu d'aller à Bayonne, comme elle en avait fait le projet, la Fée Blonde ne tarda pas à donner l'ordre de rentrer à toute vitesse à l'hôtel, tant il lui tardait d'être seule avec sa pensée, tant elle se sentait sous le coup d'un je ne sais quoi d'étrange, d'in définissable qu'elle ne pouvait s'expliquer à elle-même. C'était de la joie, c'étaient des larmes, quelque chose de triste et de gai tout ensemble, une émotion vague, insaisissable, une sorte de tremblement nerveux jusqu'alors inconnu pour elle.

Le soir même sa camériste lui remit une délicieuse aquarelle qu'un domestique inconnu venait d'apporter en recommandant bien de ne la donner qu'à madame.

Selon nous, c'était là une précaution bien superflue, car rien en elle n'eût pu paraître suspect à quiconque n'eût pas été témoin de ce qui s'était passé le jour même, sur la route de Biarritz à Bayonne. Que représentait-elle en effet?... L'Amour perçant d'une flèche le cœur de la Poésie. Pour tout le monde c'eût été là une heureuse idée; pour la Fée Blonde ce fut bien autre chose, car elle n'eut pas grand'peine à se reconnaître sous les traits de l'Amour et à retrouver dans la belle figure de la Poésie le visage efféminé, les grands yeux bleus et la chevelure d'or de l'inconnu qu'elle aimait déjà...

Comme elle s'oubliait dans la contemplation de cette originale déclaration d'amour où s'harmonisait si bien la délicatesse d'exécution avec celle de la pensée, le comte entra sans être annoncé.

La Fée Blonde ne releva même pas la tête.

— Quel est donc, s'empessa de demander son soupçonneux protecteur, ce dessin qui vous préoccupe au point de ne pas entendre ouvrir cette porte?

— Oh ! mon Dieu ! rien, une aquarelle que j'ai achetée ce matin.

— Une aquarelle de qui ?

A cette question inattendue, à laquelle il était tout simple de ne pas savoir répondre, la pauvre enfant perdit contenance et son trouble vint plus que jamais réveiller la jalousie du comte.

— Donnez-la-moi, dit-il, pour l'éprouver, je vous la ferai moi-même encadrer à Bayonne.

— Oh non ! non, merci.

— Pourquoi donc ne voulez-vous pas ? auriez-vous donc peur de vous en séparer ?

— Oh ! nullement.....

— Vous mentez, Madame, car votre voix faiblit. C'est sans doute là quelque cadeau, quelque hommage d'admirateur timide et pusillanime. Allons, avouez-le.

— Votre jalousie vous fait perdre la tête.

— En tout cas si vous avez un amant, ma chère, malheur à lui ! exclama le comte, et il sortit.

Comme il passait devant la loge du concierge, il entendit un tout jeune homme demander à quel étage demeurait Madame de B... et ne douta pas un seul instant que ce ne fût là son rival préféré.

— Que voulez-vous à cette dame, Monsieur ? lui demanda-t-il sans songer à tout le ridicule de son indiscrete question.

— Cela ne saurait, ce me semble, en rien vous regarder.

— J'en ai le droit, Monsieur.

— Pour tout autre, c'est possible; mais quant à moi je ne reconnais à personne celui d'interroger mes actes.

— Monsieur !...

— Si mes paroles vous déplaisent, je suis à vos ordres.

— J'espère alors vous trouver demain matin, vers cinq heures, sur l'Atalaye.

— Soit, Monsieur, dit froidement le jeune homme; j'y serai.

Le lendemain, cinq heures n'étaient pas encore sonnées qu'il attendait à l'endroit indiqué.

Le comte arriva bientôt avec ses témoins. L'arme choisie fut le pistolet. De plus, pour qu'aucune trace de rencontre ne pût venir éveiller les soupçons de la justice, les deux adversaires furent placés aux deux extrémités du roc, de façon que le cadavre de la victime, s'il y en avait une, roulât dans la mer sans laisser après lui d'indice accusateur.

Appelé à tirer le premier, Albert de L.... ne voulut pas avoir à se reprocher, pour si peu, la mort d'un homme, et se contenta de prouver son adresse.

— A la coque droite de votre cravate, dit-il au comte, et la coque droite disparut avec la balle.

Celui-ci, au contraire, froidement cruel et d'autant plus sûr de son coup qu'il n'avait plus rien à craindre pour lui-même, répondit à cette sorte de plaisanterie par un mot sauvagement ironique.

— Au quatrième pli de votre chemise, Monsieur, et il lâcha la détente.

Albert tomba mortellement frappé au cœur.....

Comme vous le pensez bien, une pareille mort réclamait vengeance; elle ne se fit pas longtemps attendre. Le soir même, au Port-Vieux, un jeune publiciste, ami d'enfance d'Albert, fut s'asseoir aux côtés du comte, en saisit le chapeau que ce dernier avait un instant laissé sur sa chaise pour aller parler à un général de ses amis, l'écrasa sous ses pieds et le remit ensuite à sa place primitive.

Quand le comte revint, la fureur le prit à la gorge.

— Qui donc a été assez osé, exclama-t-il, pour mutiler ainsi mon chapeau?

— Moi, Monsieur, par distraction.

— Eh bien, voici, Monsieur, pour vous apprendre à être moins distrait.

Un soufflet retentit : on échangea ses cartes.

— Demain, vers cinq heures, sur l'Atalaye, dit l'ami d'Albert.

— Un autre endroit ne vous serait-il pas indiffé-

rent? murmura le comte avec une sorte de pressentiment sinistre.

— Non, Monsieur; je tiens beaucoup à celui-ci, et ma qualité d'insulté me donne le choix.

— Comme vous voudrez, après tout!

Le lendemain, à cinq heures, les adversaires étaient en présence.

— C'est à mort, dit le vengeur d'Albert.

— A mort, reprit le comte en semblant prendre en pitié cette témérité de jeune homme.

On se mit en place. Le comte, que le sort avait favorisé, tira le premier et manqua pour la première fois de sa vie.

— A vous, Monsieur, dit-il à son adversaire avec un involontaire tremblement dans la voix.

— Au quatrième pli de votre chemise, Monsieur, répondit ce dernier avec un calme calculé, tout en abaissant doucement le canon de son pistolet et visant aussi lentement que possible — pour laisser plus longtemps le comte sous le coup de cette affreuse anxiété où vous plonge la gueule menaçante d'une arme à feu.

Puis, quand il crut avoir assez vengé son pauvre ami par l'inimaginable torture morale qu'il venait d'infliger au comte, il lâcha la détente et le sang du farouche vainqueur de la veille lava celui de son imprudente et malheureuse victime.....

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

the first of the year 1771, the

## NOTRE-DAME DE BON SECOURS

ou

THÉRÉSA L'AVEUGLE

PAYS BASQUE

*Je n'ai jamais entendu parler d'une véritable affection que les chagrins n'aient à la fin dévorée, comme les chenilles, qui rongent les feuilles de la rose, la plus douce création du printemps.*

MINDLETON.

Il était recueilli dans une rêverie profonde; quelques larmes argentaient les cils de sa paupière, brillantes comme des gouttes de rosée, ces pleurs des splendides nuits d'été.

Car il aimait; il avait concentré tout le feu de son âme, toutes les ardeurs passionnées de son imagination de vingt ans dans une affection unique, immense, sans égale; il allait être heureux et cueillir toutes les roses de la volupté sur l'arbre de l'amour, et voilà que tout à coup — alors qu'il n'entrevoyait que de douces heures de bonheur —

un bruit soudain, surgi à l'improviste, a retenti, pareil aux mugissements des rochers contre lesquels vient se briser l'aile en furie de l'ouragan : la guerre sonnait toutes ses fanfares, et le pauvre enfant des montagnes devait, comme tant d'autres, voler à la défense de sa patrie.

Vous dire à quelle occasion avait eu lieu cette prise d'armes, je ne le saurais ; mais ce que je sais bien, c'est que le malheureux jeune homme pleurerait beaucoup.

Il ne faut pas pour cela l'accuser de faiblesse : il sonne quelquefois une heure dans la vie où l'homme qui a traversé, calme et sans pâlir, les adversités les plus terribles, pleure involontairement ; une larme de feu s'échappe avec effort de ses yeux ; c'est à la vue d'une femme aimée, à laquelle il craint de dire un éternel adieu.

— Thérèse, murmura-t-il enfin d'une voix affaiblie, tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas ? J'ai besoin que ta bouche rose me le jure ; écoute : j'ai vu ma mère s'éteindre languissamment dans mes bras, comme une fleur que le soleil ne regarde plus ; mon père est mort en combattant pour son pays, — comme je mourrai peut-être, — je n'ai que toi au monde ; je n'ai qu'une seule adoration, c'est toi ! Mets ta main dans la mienne ; unis tes jours à mes jours par un serment so-

lennel que Dieu entende, et je partirai la foi au cœur, chantant les hymnes de l'espérance.

Et leurs mains s'unirent dans une mutuelle étreinte; et leurs bouches échangèrent les mêmes paroles; paroles douces, simples, que chaque lèvres humaine a prononcées à son tour, et qui, vieilles comme le monde, sont toujours aussi mélodieuses que le plus mélodieux des cantiques des anges devant le trône de l'Infini.

Pendant ce temps, la nuit avait lentement recouvert de son voile de crêpe l'immensité de l'horizon.

Timide et craintive, la brise du soir, à peine éveillée, commençait de secouer ses ailes, tout en chuchotant avec les feuilles et les fleurs.

Une molle et tiède vapeur, diaphane comme une poussière d'argent, s'élevait lentement au ciel, couvrant tout de sa douce teinte grise, si harmonieuse et si tendre.

Au loin se dessinait, limpide et lumineuse, sur son fond d'azur, la mystique étoile du soir humidement baignée dans une onde transparente et dorée.

L'étoile du soir..... la première qui scintille au ciel!

Que de choses son pâle et sympathique rayon éveille dans le cœur! que de fantômes tristes il

chasse! que d'ombres chéries, que de souvenirs pieux et sacrés il évoque!... vous l'avez vue, cette étoile immaculée, lorsque dans votre enfance — agenouillé aux pieds de votre mère — vous récitiez tout bas votre prière du soir; vous l'avez vue lorsque impatient, vous êtes arrivé une heure trop tôt à votre premier rendez-vous d'amour; et vous l'avez regardée, pendant que fuyait cette heure aux ailes flamboyantes, jusqu'à ce qu'elle soit devenue plus brillante et le ciel plus obscur, et que vous ayez entendu s'éteindre petit à petit dans la mousse le bruit des pas auxquels votre cœur faisait un doux écho. Vous l'avez vue, lorsque après avoir dit un long adieu à tous ceux qui vous aimaient, vous vous êtes trouvé seul sur le vaste océan, errant et isolé, — le ciel sur votre tête, l'onde sous vos pieds, — timide et tremblante, elle est alors sortie des flots et vous a parlé de ceux que vous aviez quittés; — quel langage humain lui pourrait-on comparer? Aucun!... il n'en est pas d'aussi éloquent. — Grâce à elle, vous croyez encore avoir sous les yeux ce jardin, ombragé d'aubépines et de lauriers roses, où vous avez passé votre enfance, et ces clématites légères et odorantes sous lesquelles vous jouiez avec cette pauvre petite sœur, si blonde et si riieuse, qui maintenant repose doucement couchée dans son linceul, sous le grand catalpa

qui lui verse des larmes de fleurs. Elle vous rappelle les jeux et les penchants, les joies et les peines de votre enfance; — les amitiés et les illusions, les espérances et les craintes de votre jeunesse : — elle vous dit que vous teniez le bonheur et que vous l'avez jetée loin de vous, cette pauvre petite fleur si humble et si douce, — bluet caché parmi les séduisants épis d'or du vaste champ de la vie — pour courir après l'ambition qui vous leurrait de ses brillantes couleurs, comme ce beau fruit du lac Asphaltite, qui, sous son écorce éclatante, ne cache que de la poussière et des cendres

Oh ! oui l'on ne saurait jamais trop la regarder cette étoile divine, non pas tant encore parce qu'elle porte dans ses sympathiques rayons espoir pour l'avenir, consolation pour le passé, que parce qu'au milieu de tous les bruits et de tous les parfums qui l'entourent, — bruits et parfums qui remontent au ciel, — votre âme, elle aussi, s'envole vers ces sphères infinies où de blancs séraphins ne cessent de chanter ce grand concert de la nature que l'homme, hélas ! peut bien percevoir mais qu'il ne peut entendre ! Là, votre âme, enivrée d'harmonie s'épure et devient meilleure ; et lorsqu'elle retombe sur la terre, au lieu de blasphémer et de maudire, elle n'a qu'un sourire indulgent pour

toutes les faiblesses et pour toutes les défaillances!...

Mais revenons à nos deux amants.

—Vois-tu, dit tout à coup Karl à Thérèse — Karl était le nom du jeune Basque; — vois-tu, lui dit-il en l'entraînant doucement vers l'unique fenêtre de sa pauvre chambrette; vois-tu briller le feu de ces diamants dans la voûte du ciel; comme la nuit est sereine! Mais si ces flambeaux divins que le Tout-Puissant a suspendus sur nos têtes venaient à s'éteindre, comme elle serait sombre! et comme on aurait froid et peur dans cette mystérieuse obscurité! Eh bien! sombre comme cette nuit serait mon cœur si tes yeux, ces flambeaux de ma vie, venaient à ne plus rayonner sur moi! Et mon cœur aurait froid comme a froid le voyageur qui passe la nuit dans les gorges humides de nos montagnes, quand on n'y entend plus que le sifflement aigu de la bise dans les bruyères desséchées.

Et Karl, imprimant le premier baiser de son amour sur les lèvres tremblantes de la jeune fille, l'abandonna à ses rêveries.

Le lendemain, quand il partit, un rayon d'espoir illuminait le dernier regard dont il salua sa bien-aimée; car, lorsqu'il lui avait donné comme souvenir le vieux collier de sa mère, Thérèse lui avait dit:

—A chacun des jours qui me sépareront de toi, mon doux ami, je ferai ma prière à Dieu sur ce

précieux gage de ta tendresse, doux rosaire d'amour qui ne me quittera plus.

## II

Vous vous êtes trouvé peut-être un jour dans la cruelle nécessité de vous séparer d'un être à qui vous aviez consacré tout votre amour, être chéri, qui faisait doux et embaumé sous vos pas ce chemin de la vie que Dieu a fait si difficile et si rude; alors obligé de continuer votre route, seul, vous avez été pris d'un défailement étrange; la terre semblait se refuser à vos pas chancelants, vous auriez voulu retourner en arrière, voir, au prix de tout votre avenir, ne fût-ce qu'une heure, cette divine apparition d'hier; impossible! La loi de la Fatalité posait sa main sur votre épaule et vous disait : *marche!*... Et vous marchiez toujours, mais faible comme un homme qui sort d'un rêve et qui n'a pas bien conscience de ses actions présentes.

Ainsi marchait Karl.

Les douces clartés de l'espérance n'illuminaient plus ses yeux.

Il rêvait tristement au bonheur passé, frêle songe qui l'avait fui; il pensait à Thérèse qu'il ne

reverrait plus peut-être : il avait laissé derrière lui sa joie et sa vie ; et les sanglots convulsifs de la douleur venaient se briser sourdement contre son cœur tout en larmes.

Celui que n'a pas déchiré l'amer regret de se séparer de celle qu'il aime, celui-là ne sait rien de la vie ; toutes les souffrances de la vie sont là !

Il y avait quelques heures à peine que Karl avait quitté sa demeure, qu'il se retourna tout à coup comme à un bruit inattendu ; il avait cru entendre le trot d'un cheval.

Un nouveau compagnon accourait en effet derrière lui.

Ce cavalier, c'était... c'était le doute.

Il ne put s'empêcher de tressaillir.

Et quand je reviendrai, pensa-t-il, qui sait si Thérèse m'aimera toujours?...

Quand les yeux se sont déshabitués à voir, quand la bouche s'est déshabituée à parler les paroles de l'amour, quand le feu de l'âme n'est plus entretenu par la flamme présente d'une autre âme... est-ce que tout n'est pas fini?

Malheur à moi, s'écria Karl ; le ciel ne veut plus que je sois heureux ! La souffrance qu'il m'envoie est l'expiation de mon bonheur d'hier !

Il y a quelques jours, comme la joie vibrait dans ma poitrine ! je humais l'air avec délices, car je

respirais des parfums; l'ivresse chantait dans mon cœur de sa voix la plus douce ! j'étais aimé ! un ange laissait timidement échapper de sa bouche l'aveu suprême. — Hier et demain ! quel abîme doit s'ouvrir entre mon passé et mon avenir ! Oh ! j'aimerais mieux mourir que de retrouver Thérèse infidèle !

N'était-ce pas Satan qui venait de lui souffler cette dernière pensée ?

Pauvre Karl !

### III

Cinq années s'étaient écoulées.

Autour de Thérèse papillonnait sans cesse un brillant essaim de jeunes amoureux.

Karl n'avait pas reparu.

« Pourquoi, vous, si belle, s'écriait-on autour de Thérèse, vivre ainsi solitaire et triste ? Pourquoi ne pas renoncer enfin à ces sombres vêtements qui se comprenaient à peine dans les premiers jours ?

« Thérèse, les fêtes vous attendent pour vous couronner leur reine. Venez avec nous chanter les lieds de la joie et oublier le passé, car votre promis Karl ne reviendra plus ! »

Et d'autres lui disaient :

« O Thérèse, veux-tu répondre à mon amour ?

Quand tu m'es apparue, il m'a semblé que Dieu avait détaché un des anges de sa cohorte céleste pour l'envoyer parer cette contrée; Thérèse, tu es belle, mais pauvre; moi, je suis riche et je t'aime; veux-tu parer ma richesse de l'éclat de ta beauté? veux-tu enorgueillir mon front du baiser nuptial de ta bouche rosée? Thérèse, ton promis Karl ne reviendra pas! »

Et Thérèse répondait à tous :

« Je lui ai donné ma parole; il n'est pas venu me la rendre, et je l'aime toujours; et puis quelque chose là — et elle montrait son cœur — me dit qu'il respire encore. Quoique je fusse plus pauvre que lui, il n'a pas craint d'affronter ma misère en m'offrant sa main; je l'aimerai toujours! »

De méchantes gens firent courir le bruit que Karl était mort sur le champ de bataille.....

Thérèse, plus triste que jamais, pria nuit et jour pour son bien-aimé.....

« Je n'avais, mon Dieu, murmurait-elle tout bas, qu'une joie au monde, l'espoir de le voir revenir un jour; tu me l'as retirée : que ta volonté soit bénie! »

Et elle versait les larmes de sang du désespoir sur le précieux rosaire d'amour que lui avait donné son doux ami, au moment de partir.....

Quelque temps après, Karl revenait au pays le

cœur tour à tour agité par la crainte et par l'espérance.

« Mon Dieu ! disait-il en lui-même, me la rendras-tu pure comme je l'ai laissée ? le souffle corrompu des mauvais esprits n'aura-t-il pas terni la blancheur de son âme ? Ma Thérèse, ma bien-aimée, ma vie, m'aimes-tu toujours ? »

Avant même que de rentrer chez lui, il fut droit à la demeure de Thérèse.

La porte en était ouverte ; il entra, courut, rapide, vers la chambre où avait eu lieu son dernier entretien d'amour, la chambre aimée de Thérèse, sa voisine et plus tard son amie..... elle était vide !

Éperdu, il s'élança dans le jardin, parcourut ces mêmes allées où il s'était promené si souvent avec elle ; les allées étaient désertes et déflourées !.....

Il appelle alors..... mais rien ne répond à sa voix !

Désespéré, il s'élance au dehors, la tête en feu, court à la montagne sans trop même savoir où le délire le mène, gravit le roc qui dresse devant lui ses aspérités grises, arrive jusqu'au sommet de la roche où se trouve l'humble chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, et là que voit-il ?..... Thérèse ! sa Thérèse bien-aimée ! — Le voile du doute ombrage son regard. Il n'en peut croire ses yeux... Et, pourtant, c'est bien elle..... elle est là, seule,

à genoux devant une image de la Vierge grossièrement taillée dans le roc par quelque pâtre désœuvré.

On dirait une statue de marbre, si sa main aux ongles roses ne tressait une couronne de fleurs pour en orner le front de la madone.

Plein d'une douce extase, il attend que cet ange sous enveloppe humaine élève vers le ciel un regard radieux ; mais rien ne semble distraire son amante, absorbée dans une rêverie profonde. Parfois seulement son sein, péniblement agité comme le flot par la tempête, se soulève avec effort, et son cœur oppressé soupire. Mystère étrange ! L'ombre de Karl, que le soleil se plaît à projeter devant elle, devrait pourtant solliciter son regard, la porter à se retourner..... Mais non, il semble qu'elle ne le voie pas. — Sa paupière, attachée à la terre, reste immobile et froide. — Que signifie cela ?

Cependant, la couronne de lisérons blancs vient d'être terminée, et Thérèse secoue de sa main blanchette les quelques fleurs tombées éparses sur son tablier noir. Que va-t-elle faire ? La voici qui se lève.

« Mère des malheureux, dit-elle, écoute ma prière ; jette sur la pauvre abandonnée un regard consolateur. Daigne m'accorder un rayon de lumière, un seul, pour que je le voie encore, s'

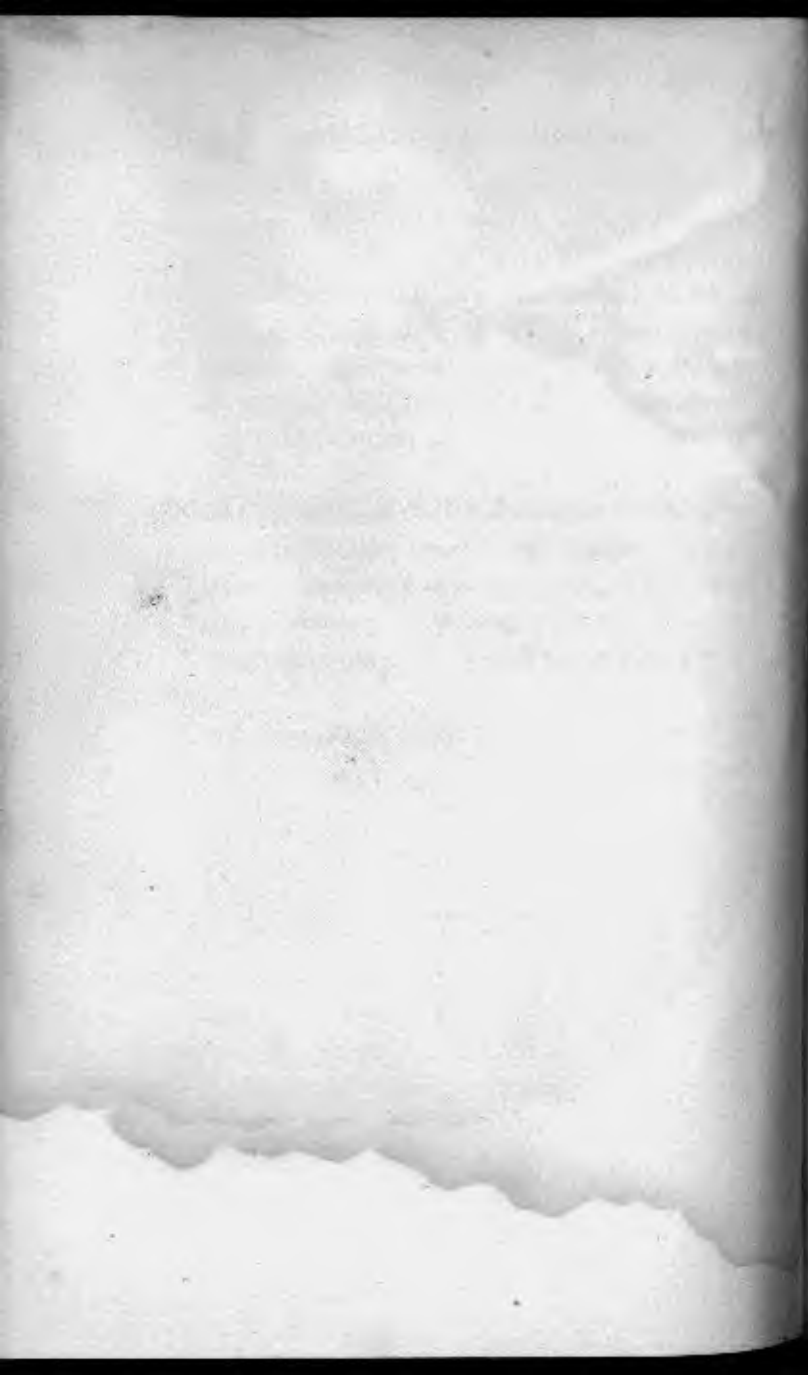
revient jamais, et puisse choisir sur son beau front la place d'un baiser : c'est Thérèse, c'est la pauvre aveugle qui t'en supplie ! »

Le douloureux déchirement d'une certitude affreuse traverse aussitôt l'âme du pauvre Karl. Un instant le sourire de l'idiotisme crispe ses lèvres décolorées, donne à son regard je ne sais quoi de terrible, puis il s'affaisse comme foudroyé. . .

Tombé évanoui sur le sol, il ne se relèvera plus que pour tourner une dernière fois les yeux vers celle qui fut tout pour lui et s'endormir à jamais dans les bras d'une mort bénie, puisqu'il n'avait plus à attendre sur terre que chagrins et douleurs.

N'est-ce pas qu'elle est simple et vraie, cette histoire du cœur ?

---



## LE CHATEAU DU VAMPIRE

PAYS BASQUE

Il est des croyances qu'on retrouve  
partout.

CHARLES NODIER.

Entre Tardets et Oloron, un peu à gauche de la route qui relie ces deux villes, s'étend une vaste plaine, aride, sauvage, déserte, dévastée, semée d'ajoncs, de bruyères et de fougères, où l'œil ne s'égare qu'à regret, tant elle semble déshéritée de la nature. Impossible d'exprimer le sentiment de tristesse qui s'empare de vous à la vue de ces étranges rochers, aux formes bizarres, à la livrée fauve et jaunâtre, aux saillies écorchées et presque saignantes, laissant glisser entre leurs fentes quelques faibles et chétifs arbustes dont les jaunes racines semblent d'énormes serpents. A force d'être battus par le vent, desséchés par le soleil, leurs troncs grisâtres et mornes n'ont plus rien de cette teinte verte et fraîche qui fait le charme des arbres

dans les vallées, au bord des sources; leur écorce s'est resserrée, rabougrie, hérissée comme le pelage d'une louve en furie. Il n'est pas jusqu'aux pauvres mousses, jaunies et pâles, disséminées çà et là comme une lèpre hideuse, qui ne donnent au paysage je ne sais quel aspect lugubre et maladif avec leurs grandes plaques rongées, béantes comme d'affreux ulcères. Tout y a cet air de sombre et résignée mélancolie que la désolation répand sur les objets frappés de sa noire et lamentable empreinte. Le vent lui-même n'y fait point de bruit. On n'y entend que les cris rauques et déchirants de quelques oiseaux de proie, seuls hôtes de cette solitude abandonnée des hommes au-dessus de laquelle ils planent sinistrement comme de grandes mouettes à la surface de l'Océan.

Au dire des anciens du pays, là se déployaient autrefois les murailles d'un puissant château dont les ruines ont depuis longtemps disparu.

On l'appelait le *Château du Vampire*, et voici l'histoire qu'on prétendait s'y rattacher.

Il y a plusieurs siècles, vivait dans cette même contrée une pauvre vieille femme plus que sexagenaire.

Elle avait une fille belle, — belle comme une journée de soleil, — belle comme les anges du paradis, — belle comme sainte Marguerite, sa patronne.

Outre qu'elle était belle, Marguerite était encore une douce et pieuse jeune fille, on ne peut plus attachée à sa pauvre vieille mère qu'elle adorait. Mais toute sage qu'elle était, Marguerite n'en avait pas moins remarqué que c'était un bien charmant cavalier que le jeune sire de Lahonce, — le seigneur du château détruit, — lorsqu'il chevauchait fièrement campé sur son beau coursier navarrais.

De son côté, chaque fois qu'il passait devant la pauvre chaumière, le jeune seigneur, lui, ne manquait jamais non plus d'avoir un regard, non pas pour l'humble mesure, mais bien pour le frais et joli minois qui se laissait timidement entrevoir à travers les clématites et les jasmins en fleurs de sa fenêtre. — Chose étrange! lorsqu'il s'arrêtait sur la belle enfant, ce regard avait une si singulière expression qu'elle ne pouvait s'empêcher de tressaillir et qu'une sorte de fascination effrayante venait tout à la fois lui donner des envies de pleurer sans raisons, des joies sans causes, et des palpitations de cœur à l'étouffer.

Et que fut-ce donc depuis le jour où, l'ayant rencontrée seule, le beau seigneur se hasarda de lui parler! Dès ce moment, la pauvre enfant ne cessa plus de penser à lui. Pour elle plus de joie, plus de gaieté, plus de charmantes folies. La nuit elle ne dormait pas, ou si parfois la fatigue lui fer-

maît les yeux, des rêves bizarres et mystérieux agitaient son sommeil. Tous lui représentaient le jeune baron, mais seulement d'une façon différente : tantôt elle le voyait comme un ange du ciel envoyé pour lui apporter le bonheur; tantôt c'était un démon de l'enfer venu exprès sur la terre pour perdre son âme et l'entraîner vers lui dans le gouffre sans fond des tortures éternelles. Alors Marguerite se débattait vainement contre cette horrible et fiévreuse vision; elle se réveillait en sursant, pâle, échevelée, inondée d'une sueur glacée, belle de toute la beauté de la douleur; puis une fièvre lente effaçait peu à peu le rose de ses joues et le carmin de ses lèvres; puis la tristesse la consumait, tandis que de vagues et mortelles inquiétudes déchiraient son pauvre petit cœur. Enfin Marguerite, devenue morbidement pâle, amaigrie, plongée dans une sombre mélancolie, n'était plus que l'ombre d'elle-même, la pauvre fille!

Longtemps elle essaya de lutter contre sa destinée. Effrayée des ravages de la puissance occulte qui la dominait si irrésistiblement, elle ne laissa plus écouler un seul jour sans tomber à genoux aux pieds du crucifix de sa petite chambrette, et là, tandis que deux ruisseaux de larmes brûlaient ses joues, elle balbutiait tristement : « Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu! pourquoi ne m'avez-vous

pas enlevée à la terre il y a quelques mois? Pourquoi ne suis-je pas morte avant le jour fatal qui ne m'a faite jeune fille d'enfant que j'étais que pour m'apprendre la douleur? »

Elle fit des neuvaines, elle invoqua les saints, elle passa des journées entières dans la prière, elle jeûna durant de longues semaines; rien n'y fit, et elle crut, la malheureuse, que le ciel l'avait abandonnée; alors elle se laissa aller tout à fait au désespoir.

Bientôt tels furent les ravages du mal qui la minait sourdement, que sa frêle organisation en fut atteinte au point d'effrayer tout le monde. Ses joues s'étaient horriblement creusées; ses yeux, cernés d'une teinte bleuâtre et bistrée, semblaient voiler douloureusement des ardeurs fatales et mystérieuses; sa bouche, où le sourire avait été jadis plus doux encore que rare, était devenue pâle et décolorée. On sentait que le feu caché de la langueur devait circuler dans ses veines secrètement incendiées.

Un soir enfin, à la nuit tombante, comme elle revenait seule du village voisin et hâtait d'autant plus le pas qu'elle craignait fort de se laisser surprendre par l'obscurité dans un grand bois qui lui restait à traverser, — bois où l'on avait plusieurs fois, disait-on, aperçu des revenants, — il lui

sembla voir se glisser dans l'ombre, à travers les squelettes desséchés des vieux chênes, un fantôme mystérieux qui la regardait avec des yeux flamboyants.

Saisie de frayeur, elle se mit à considérer en tremblant cet être fantastique.

A force de le regarder pour tâcher de se rendre compte des formes confuses que son imagination lui représentait, elle crut très-distinctement entrevoir qu'il avait deux cornes sur la tête, une grande langue rouge, des griffes au bout des doigts et les pieds fourchus. Alors la peur lui donnant des ailes, elle se mit à fuir avec la rapidité d'un jeune faon; mais elle n'avait pas encore parcouru l'espace de vingt pas qu'elle entendit derrière elle une douce voix l'appeler par son nom.

— Marguerite! Marguerite! disait la voix dont l'accent avait je ne sais quoi d'irrésistiblement sympathique, pourquoi fuir et trembler ainsi? Je ne suis pas un esprit, comme tu le crois peut-être; non, je suis le jeune sire de Lahonce, qui t'aime et te voudrait voir bien heureuse.

Quoiqu'elle eût grand'peur et ne songeât, un instant auparavant, qu'à fuir au plus vite, la jeune fille sentit alors jusqu'où peut aller l'influence d'un sort jeté, car elle s'arrêta tout à coup et se retourna.

A sa grande surprise, elle n'aperçut ni langue rouge, ni griffes, ni cornes, ni pieds fourchus, mais bien en effet le jeune sire de Lahonce qui lui tendait la main en lui disant : « Je t'aime ! »

Et comme en ce moment la nuit avait ce je ne sais quoi qui porte à l'âme, que la lune nageait dans une mer d'azur, que de jolis nuages se fondaient aux caresses du vent, que des brises attiédies passaient avec plainte et murmure dans la chevelure frissonnante des saules, que tout au fond du val-lon, dans l'ombre où se jouaient mille rayons tremblants, la voix mélancolique des eaux soupirait seule, comme une douce et amoureuse prière, au milieu du silence infini, le sort jeté s'appesantit doublement sur elle. La tête perdue, elle sentit tout son sang refluer précipitamment vers son cœur, et répondit avec une inexprimable ivresse : « Non, je n'ai plus peur, et je crois... »

Elle hésita et n'acheva pas ; mais son séducteur, lui, l'avait comprise, et la pauvre fille fut perdue tout à fait, car lorsqu'il lui dit : « Eh bien, puisque tu m'aimes, Marguerite, de par le ciel ou l'enfer nous serons heureux, » elle tressaillit bien en entendant cet horrible blasphème, mais elle ne retira pas sa main de la main qui la retenait. Bien plus, quand l'ayant saisie par la taille le sire de Lahonce pencha sa lèvre sur le front de la jolie

enfant et voulut le lui effleurer d'un baiser, le mouvement qu'elle essaya de faire pour se défendre et rejeter la tête en arrière, ayant involontairement rapproché leurs lèvres au point que dans leur trouble et leur émotion ce caprice innocent du hasard devint un long et enivrant baiser, elle se suspendit toute frissonnante à son bras en tournant vers lui ses deux grands yeux bleus noyés de volupté. — Et je vous l'assure, il lui parut bien court le chemin qui conduisait à sa demeure, tant elle le parcourut tout entière au charme, nouveau pour elle, de ces entretiens intimes, où l'on s'abîme à deux dans les ineffables harmonies du cœur.

A partir de ce jour, Marguerite, doucement bercée par de confuses espérances et d'enchanteresses paroles, redevint bien portante et fraîche comme une fleur de printemps, comme une rose de mai. On ne peut plus convaincue de l'infailibilité des promesses de son amant, elle enfanta de ces beaux songes dorés dont les jeunes filles se plaisent à peupler leur avenir avec une juvénile imprévoyance. Toute la journée se passait pour elle à attendre l'heure divine où elle s'en irait, à travers les discrets sentiers, écouter les bienfaisantes paroles de son aimé, tandis qu'à la moindre bouffée de vent, les lilas, les églantiers, les aubépines et les cytises secoueraient sur sa tête leurs neiges de fleurs.

Tout à coup le sire de Lahonce parut triste, puis il tomba dans une sombre mélancolie; une pâleur mortelle couvrit son front, et ses forces diminuèrent avec une effrayante rapidité. Vainement Marguerite lui demanda-t-elle en pleurant quel était son mal, il se contenta de lui répondre par un sourire douloureux qui déchirait l'âme. Enfin, l'avant-veille de la pleine-lune il ne parut pas. Marguerite, inquiète, courut au château; elle y trouva tout le monde en larmes.

Le sire de Lahonce était au plus mal.

La mort dans l'âme, elle s'en revint chez sa mère où, durant trois jours, son désespoir fut tel qu'on commençait à craindre pour sa vie, lorsqu'à la grande surprise de tous elle sembla si bien consolée que, si n'eût été la profonde mélancolie empreinte dans tous ses traits et l'effrayante maigreur qui la gagnait chaque jour davantage, chacun l'eût crue complètement guérie.

C'était surtout le matin que Marguerite paraissait plus faible.

Aussi sa pauvre mère, qui n'avait pas manqué de l'observer avec cette rare sagacité qui est le privilège de la sollicitude maternelle, résolut-elle de faire un petit trou à la porte de sa chambre pour s'assurer si sa fille chérie ne se livrait point à des pratiques outrées de dévotion, seules causes de l'al-

tération de sa santé. — La nuit venue, elle épia.

Il y avait plusieurs heures qu'elle attendait vainement, et déjà ses soupçons commençaient à l'abandonner, quand tout à coup, comme il pouvait être environ minuit, elle crut entendre un soupir, puis une voix faible qui murmurait des paroles entrecoupées.

« Oh ! mon adoré, disait Marguerite, sans doute en rêvant, je suis ton épouse bien-aimée, je t'aime... oh ! oui, je t'aime..... et, cependant, il me semble que tes caresses me glacent le cœur, que tes baisers portent la mort..... Ils m'affaiblissent, ils me tuent..... »

Puis elle poussa un douloureux soupir, et la mère n'entendit plus rien. Alors elle plaça son œil au trou de la porte et vit..... — jugez de la terreur qui s'empara d'elle ! — et elle vit..... un vampire !

Elle le reconnut de suite : c'était le jeune sire de Lahonce. Seulement, non pas le sire de Lahonce pâle, maigre et décharné par la maladie comme il l'était lors de sa dernière visite, mais le sire de Lahonce gras, frais et vermeil comme elle l'avait vu dans sa plus florissante santé.

Le spectre, debout à côté du lit, avait le corps penché sur l'oreiller de la jeune fille endormie et ses lèvres appliquées sur une veine de son cou d'al-

bâtre. La vieille mère crut même apercevoir une goutte de sang qui coulait sur ce cou d'ivoire, en s'échappant des lèvres frémissantes du spectre. A cette terrible vision, poussant un cri épouvantable, elle tomba raide morte sur le plancher.

Éveillée au bruit de la chute de sa malheureuse mère, Marguerite accourut à son secours et fut on ne peut plus surprise de la trouver étendue sans vie derrière sa porte. Elle la releva, la porta dans son lit, lui frotta les tempes avec du vinaigre pour la faire revenir à elle, et crut la pauvre femme devenue folle lorsqu'elle se mit à raconter tout ce qu'elle prétendait avoir vu.

Quinze jours se passèrent.

Au bout de ce temps, un beau soir que Marguerite et sa mère, toutes deux assises au coin du feu, travaillaient silencieusement, elles virent, à leur grande surprise, arriver le sire de Lahonce, un peu pâle à la vérité, mais toujours bien séduisant.

En le voyant entrer, bien qu'elle se dit en elle-même qu'elle avait assurément dû être, l'autre nuit, le jouet d'un songe, la vieille tressaillit involontairement. Quant à Marguerite, elle se retourna vers sa mère avec un regard triomphant qui semblait dire : N'avais-je pas raison de ne vous point croire ?

— Est-ce bien vous, mon doux seigneur? murmura la première Marguerite.

— Moi-même, mon adorée, moi qui viens te demander en mariage à ta mère pour te faire châtelaine, répondit le jeune homme; et, se retournant vers la mère de Marguerite, il reprit avec une de ces intonations de voix qu'il savait faire si persuasives et si douces: « Vous ne pouvez me la refuser, bonne Madeleine, car au lieu de la misère qui vous accable, c'est le bonheur que je viens vous offrir. »

La vieille ne répondit rien. Quelque séduisante que fût la proposition du jeune sire de Lahonce, elle hésitait, non pas tant parce qu'il lui en coûtait beaucoup de se séparer de sa fille unique, de celle qui ne l'avait jamais un seul instant quittée depuis la mort de son pauvre Jean-Réné, que parce que — quoi qu'elle fit pour le chasser — le souvenir de la fatale nuit que vous savez lui revenait sans cesse à l'esprit.

— Eh bien! que décidez-vous? poursuivit impatientement le jeune homme.

— En vérité, je ne sais trop, balbutia la mère de Marguerite; c'est que, voyez-vous, je ne tiens à rien tant qu'à voir ma Marguerite heureuse.

— Craignez-vous donc qu'elle ne le soit point près de moi?

— Tant que vous l'aimerez, non; mais êtes-vous bien sûr de l'aimer toujours?

— Oh! pour cela, toujours!

— Eh bien! alors, que la volonté de Dieu s'accomplisse, et que le ciel veille sur vous et sur elle!.....

Dès le lendemain, Marguerite partit avec son fiancé pour le château de Lahonce, où devait avoir lieu le mariage.

C'était un de ces sombres et formidables repaires, un de ces fantastiques nids d'aigle où l'imagination se plaît à loger les fiers barons du moyen âge. Rien de sinistre à voir comme cette inabordable retraite, hérissée de courtines, de mâchicoulis, de bastions et de meurtrières sur lesquelles la foudre elle-même se serait émoussée, impuissante. L'aspect seul de ces hautes murailles centenaires, heurtant le ciel de leurs masses noirâtres, vous jetait dans l'âme une poignante tristesse qu'augmentaient encore les étranges bruits qui s'en échappaient. Nulle voix humaine ne saurait redire, nul instrument ne saurait rendre cette rauque et funèbre harmonie d'un autre monde. C'étaient des bruits tantôt faibles et tantôt profonds; des gémissements, des cris de douleur et des rugissements de colère; des grondements vagues, sourds, retentissants, semblables aux détonations lointaines d'une bataille ou aux

rumeurs de l'Océan ; puis des soupirs étouffés comme les plaintes d'une victime, des sifflements aigus et des mugissements sonores sur lesquels se détachait la note aiguë des oiseaux de proie. Par moments, ce grand bruit s'affaiblissait et semblait mourir dans l'éloignement comme une vague brisée. Puis il renaissait, s'enflait, revenait menaçant et grondant, éclatait, se brisait dans les airs et rejaillissait en avalanches de sons insaisissables, sauvages, terribles. Mais ce qui surtout vous saisissait d'angoisse et d'effroi, ce qui vous retombait lourdement au cœur comme un coup de hache, c'étaient les grincements lugubres de la herse roulant sur ses chaînes de fer pour vous laisser passage. On eût dit que des voix mystérieuses vous plaignaient d'aller plus loin.

Comme tous autres, plus que tous autres, Marguerite ressentit cette douloureuse impression. — Un frisson glacial parcourut tous ses membres, une sueur froide inonda ses tempes, un vide immense se fit subitement dans son âme, et ses pensées se perdirent dans un néant sans bornes. Le désert l'environnait, le jour lui parut terne et l'univers en deuil.

Elle chancela, pâlit et se mit à trembler ; les larmes ne tardèrent pas... Un voile de pleurs s'étendit sur son visage... un cri étouffé s'échappa de

sa poitrine... ses bras fléchirent... son corps se reploya en arrière... On eût dit une jeune morte attendant qu'on ait fini de creuser la fosse où elle doit reposer.

Son compagnon sentit qu'elle allait tomber;... il s'élança vers elle et la reçut dans ses bras.

— Qu'on m'apporte un peu d'eau, dit-il à ses gens accourus au-devant de lui; et il se mit à rafraîchir les joues et le front de la pauvre Marguerite.

Au bout de quelques secondes elle rouvrit les yeux, passa ses mains sur son visage comme pour en écarter la douloureuse vision qui l'avait obsédée durant son évanouissement, et regarda autour d'elle.

— Pardon, mon ami, dit-elle, pardon de t'avoir ainsi effrayé; mais je ne sais quelles folles terreurs m'ont traversé le cerveau.

— Enfant, reprit le jeune homme, qu'as-tu à craindre près de moi? Ne sais-tu pas que je t'aime, moi qui n'ai pas craint de te sacrifier tout, rang, fortune, réputation, de tout mettre à tes pieds?...

— Oh! parle, parle encore! exclama la charmante enfant; parle, le souffle de ta bouche est ma vie, lui seul peut calmer la frayeur qui glace mes os; répands cette douce rosée sur moi, c'est ta Marguerite, c'est ton esclave qui t'en prie.

— Marguerite, dit le sire de Lahonce, tu as des mots qu'aucune grande dame n'a jamais dits, parce que les grandes dames ignorent l'amour; et passant ses bras autour de la taille de la jeune fille, il l'entraîna doucement dans l'intérieur du château.

Marguerite dormit peu la nuit.

Le lendemain, le mariage fut célébré dans la chapelle sans pompe, sans éclat et sans bruit. Marguerite, encore sous le coup des vagues inquiétudes qui traversaient son ciel bleu comme d'insaisissables nuages, y frappa tous les yeux par sa pâleur de marbre. On sentait qu'un combat intérieur se livrait en elle et qu'elle était en proie à une violente agitation.

Tout s'accomplit néanmoins.

Le soir venu, ce fut en tremblant plus que jamais que Marguerite franchit le seuil de la chambre nuptiale; involontairement elle se sentait le cœur serré par d'étranges terreurs qu'elle ne s'expliquait pas à elle-même. Tout autour d'elle semblait fait pour la rendre heureuse, et cependant c'était bien plutôt de la tristesse que de la joie qu'elle éprouvait...

Vers minuit, comme elle commençait à s'endormir, un hennissement sourd et un aboiement sinistre montèrent jusqu'à la fenêtre.

Marguerite tressaillit; son cœur battit bien fort dans sa poitrine.

Le hennissement et l'aboiement redoublèrent.

Cette fois, Marguerite, toute transie, feignit d'autant plus de dormir qu'elle vit son époux inquiet, troublé, agité, la regarder d'une façon étrange, puis, persuadé qu'elle dormait, s'approcher de la fenêtre en disant : « Je viens ! je viens ! » et sortir.

Deux heures se passèrent sans qu'elle le vit reparaître.

Au bout de ce temps il revint ; mais il était froid comme glace, comme l'est un cadavre étendu sur les hideuses dalles de la Morgue.

La nuit suivante, il en fut de même. Quand minuit vint, Marguerite, feignant toujours de dormir, vit son mystérieux époux se lever, prendre grand soin de ne la point éveiller, et sortir. Comme la veille, il revint glacé deux heures plus tard.

Le lendemain enfin, toujours à la même heure, il se leva encore, alluma une lumière, la passa devant les yeux de Marguerite, parut heureux de son profond sommeil, répondit : « Me voilà ! me voilà ! » à des piaffements et à des aboiements d'impatience qui se firent entendre au dehors, et partit.

Marguerite se leva aussitôt, résolue à le suivre. Elle l'aperçut de loin, marchant avec défiance et regardant sans cesse derrière lui si personne ne l'épiait.

Il prit le chemin creux qui menait au cimetière, en franchit le mur, et se glissa près d'une tombe dont la terre fraîchement remuée annonçait une récente victime.

La nuit était pleine d'une désolation profonde. C'était une de ces nuits lugubres et mélancoliques où la lune, noyée dans un gouffre de vapeurs grisâtres, ne laisse entrevoir que de temps à autre ses pâles rayons tremblants au contact de gros nuages humides et lourds. Les arbres, dépouillés de feuilles et nus comme de grands squelettes, criaient sinistrement, fouettés par la rafale. Les vents se débattaient entre eux comme des démons au sabbat. Le sable des chemins mêlait ses craquements plaintifs à ceux des branches mortes éparses de tous côtés.

Marguerite eut grand'peur, mais le courage ne l'abandonna pourtant pas, elle se glissa précautionneusement jusqu'à l'entrée du cimetière, et regarda.

Horreur !

Son époux et son affreux chien noir étaient tous deux au bord de la tombe maintenant à découvert, et semblaient manger quelque chose en jetant de côté et d'autre des regards brillants et épouvantables.

Les rayons de la lune tombant sur eux allongeaient leur ombre sur le sol d'une sinistre manière,

— tellement qu'elle ne put s'empêcher de frémir d'épouvante en voyant s'agiter étrangement celle des mâchoires de son époux.

Un horrible et suprême déchirement se fit en elle. Elle comprit tout et je ne sais quel intraduisible sentiment de répulsion lui monta au cœur...

Cependant elle se hâta de bien vite reprendre le chemin du château, de peur d'avoir à payer de sa vie la découverte qu'elle venait de faire ; et bien lui en prit, car il y avait à peine quelques secondes qu'elle était rentrée que la porte de sa chambre s'ouvrit pour laisser passage à son époux, au.... vampire.

A son tour, il se recoucha, mais à peine eut-il pris place à côté de Marguerite qu'il tressaillit.

— Oh ! oh ! dit-il, nous avons bien froid pour si bien dormir.

Marguerite ne répondit rien.

— Pourquoi donc, reprit-il, ne me répondez-vous pas ? Vous figurez-vous donc que je crois que vous dormez ?

— Que dites-vous, balbutia Marguerite en ayant l'air de s'éveiller.

— Je dis, continua le vampire, tout en passant son bras autour de la taille de la pauvre enfant, que votre cœur bat bien vite.

— J'ai eu tant de peur, il y a deux heures,

quand je me suis réveillée par hasard, de ne vous point trouver là que je suis un peu malade.

— Hum ! fit le vampire.

Le lendemain, dès qu'elle fut levée, Marguerite demanda à son époux la permission d'aller voir sa mère.

Il la regarda de façon à lui faire entendre qu'il devinait qu'elle savait tout.

— Si vous ne voulez que voir votre mère, dit-il, je vais l'aller chercher.

— Comme vous voudrez, répondit Marguerite, pensant qu'elle trouverait bien le moyen d'être un instant seule avec sa mère et de lui tout dire.

Alors le prétendu sire de Lahonce sortit, monta son cheval noir, siffla son chien noir et partit.

Durant toute cette journée, Marguerite resta à sa fenêtre, ne quittant pas des yeux l'aride et immense plaine au milieu de laquelle était bâti le château de son monstreux époux. Chaque fois qu'elle voyait une ombre quelconque apparaître au loin, il lui semblait que c'était sa mère.

La nuit la surprit ainsi, et tremblante de frayeur elle se mit à pleurer.

Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit, et une vieille femme entra, se soutenant sur un bâton.

— Ma mère, oh ! ma mère ! s'écria Marguerite

en se précipitant dans les bras de la vieille; mais celle-ci la repoussa.

— Arrêtez, ma fille, et dites-moi comment vous vivez avec votre nouvel époux... Il va venir, parlez vite avant qu'il n'arrive, car si vous avez quelque secret, il ne faut point qu'il l'entende.

— Oh! ma mère, ma mère, si vous saviez...

— Quoi donc? mais surtout parle bas, bien bas; qu'a-t-il fait?

— Oh! ma mère!

— Parle. Voyons?

— Oh! c'est que c'est affreux à dire...

— A une mère, on dit tout.

— Eh bien...

— Eh bien?

— Dès la première nuit qu'il partagea ma couche, — quand vint minuit — il se leva...

— Parle plus bas, ma fille!

— Il se leva, réveillé par les hurlements d'un énorme chien noir qui l'attendait au dehors, sortit et ne revint que deux heures après.

— C'est originalité.

— Le lendemain, il ne mangea rien... Comprenez-vous, ma mère?

— Non.

— La seconde nuit et le second jour se passèrent de même. La troisième...

— Silence!..... écoute! — Eh bien, la troisième?

— La troisième nuit, je le suivis, — ma mère! ne me serrez pas si fort; — il se leva et je le suivis. — Oh! ma mère, ne riez pas, c'est épouvantable! — Je le suivis jusque dans le cimetière voisin. — Ma mère! vous me faites mal!... vous me brisez la main, ma mère. — Je le regardai de loin, et comme par moment il faisait un clair de lune splendide, je vis...

— Et que vis-tu? Mais, de grâce, parle plus bas....

— Mon époux et son chien. — Souffrez-vous, ma mère? votre haleine est brûlante. — Mon époux et son chien assis au bord d'une tombe entr'ouverte. A la manière dont remuaient leurs mâchoires, je devinai...

— Tu devinas...

— Eh quoi! N'avez-vous pas compris?

— Non, achève.

— Eh bien, mon époux est un vampire. — Ah! vous n'êtes pas ma mère!..... Malheur à moi!

Et en effet, le vampire se dressa devant elle, grimaçant d'une manière infernale.

Il la regarda quelques instants, puis il plongea ses ongles dans le sein de la jeune fille dont le sang

jaillit en rouges cascades sur sa peau blanche  
comme la neige d'Anhic.

La pauvre Marguerite était morte.

Ce soir-là, le vampire et son chien firent un bon  
repas.

---

Published weekly, except on Sundays, and on the last day of the month.

Subscription price, \$5.00 per annum in advance.

Single copies, 15 cents.

Entered as second-class matter, June 16, 1902.

Postpaid.

Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in

Act of October 3, 1917, authorized on July 1, 1918.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

Postage paid by addressee.

Postmaster: This publication is entered as second-class matter.

## LA ROCHE DU DÉSESPOIR

VALLÉE D'ASPE

Oh ! How i love, in the eve-  
ning, to muse over a me-  
lancholy tale !

POPE.

Oh ! que j'aime rêver, le soir, au  
récit d'une histoire triste !

Dieu m'a donné une compagne étrange et mystérieuse. Elle est vieille comme le vin, les roses, l'amour et le soleil ; c'est-à-dire que malgré son âge, elle a toujours la poésie de la jeunesse et la jeunesse de la poésie.

Elle voit, pour ainsi dire, voltiger autour d'elle tous les fronts que brûle le feu de la pensée et que rafraîchit la rosée du souvenir ; tous les cœurs que glace le souffle de la crainte, et que réchauffe le baiser de l'espérance ; toutes les âmes qui chantent comme des rossignols en liberté, ou toutes celles qui pleurent comme des hirondelles en prison...

Et ma compagne les accueille sans coquetterie. Elle s'abandonne à tous et n'est infidèle à personne. Aimant toujours, elle est toujours aimée, et renferme en elle d'inépuisables trésors d'affection; elle enfante sans cesse; mais sa passion est aussi noble qu'ardente, aussi pure que profonde, sa volupté aussi chaste qu'infinie; c'est-à-dire qu'elle reste et restera éternellement vierge — suivant un divin exemple — en dépit de son éternelle et sublime fécondité.

Cette compagne, ô mes frères en poésie, vous l'avez déjà devinée sans doute, car, comme moi, vous la connaissez bien, car elle est aussi la vôtre... c'est la rêverie.

Jamais je ne sors sans elle, car seule elle a le charme indicible de tout me faire entrevoir à travers le prisme flamboyant et doré de l'illusion et de la fantaisie.

C'est avec elle que j'ai parcouru cette ravissante vallée d'Aspe, une des plus délicieuses des Pyrénées, à mon avis, et aujourd'hui que je suis de retour de cette ravissante excursion, je n'ai qu'un regret, c'est de ne me point souvenir, pour vous le redire ici, de tout ce qu'elle n'a cessé de murmurer d'enchantement tout le long de la route. Je dois en convenir aussi, je n'ai pas souvenance — et pourtant j'ai beaucoup voyagé, tant en France qu'à l'étranger —

d'avoir vu nulle part rien de plus souriant à l'œil que les différents points de vue qui vinrent alors se dérouler successivement devant moi.

Quoi de plus coquet d'abord, de plus délicieux, de plus pittoresquement situé qu'Oloron — l'antique *Iluro* — vu de la route d'Espagne ? Où trouver un paysage qui puisse mieux émerveiller le touriste amateur et désespérer l'impuissance du peintre ? Le matin surtout, quand l'aube naissante vient soudain illuminer de ses rayons de pourpre et d'or ses clochers et ses toits d'ardoises, il est un charme incomparable dans cette suavité de teintes qu'offre partout le ravissant contraste de ces blanches maisons frangées d'un feuillage vert tout ruisselant des pleurs de la nuit.

Et puis — où qu'il s'arrête dans cette riche vallée d'Aspe toute parsemée de rians villages dont les pieds blancs se baignent dans les nappes d'argent du Gave, découpant leur mate blancheur sur la verdure des prairies — votre regard est toujours sûr de rencontrer quelque riante échappée où il pourra se reposer avec bonheur, et toujours, oui toujours quelque joli clocher d'église lançant en l'air sa délicate flèche, élancée et légère comme le feuillage d'un peuplier, splendidement inondée de lumière comme la tunique d'un archange.

Là, du moins, la nature faite grande et belle par

Dieu, n'a pas été rendue petite, mesquine et ridicule par les hommes.

Là, du moins, la campagne ne cesse pas un instant de se montrer à vous dans ses plus beaux atours. — De longs bouquets de saules forment les boucles de sa chevelure, les champs lui font une robe chargée d'épis et bordée de coquelicots; elle a des prairies pour tablier, des roses pour écharpe, de l'aubépine pour parure; et pour la mettre à l'abri du vent qui folâtre sans cesse, Dieu lui jette, tous les étés, sur les épaules une splendide mantille de riches moissons dorées. Tout y rayonne de poésie, frissonne d'espoir, étincelle de coquetterie. A chaque pas, la brise secoue dans l'espace les notes enivrantes et parfumées de sa gamme mystérieuse. Les jeunes filles, les oiseaux et les cloches babillent à qui mieux mieux. Tout chante, gazouille et murmure.

D'heure en heure — et même plus souvent — vous entrevoyez derrière les replis des chevelures de chênes séculaires, de jolis petits villages, qui cachent discrètement leurs jolis maisons blanches sous des draperies de feuillage comme une naïade surprise au bain par quelque fauve et libidineux satyre.

Au loin la chaîne des Pyrénées semble heurter le ciel de ses cimes dentelées. A droite et à gauche

se dessinent, enchâssées dans d'épais massifs de verdure, comme des perles au milieu d'émeraudes, de propres habitations de paysans, pittoresquement disséminées et toutes fraîches, toutes pimpantes comme de rieuses villageoises, par un jour de fête. Au premier aspect vous vous sentez, en les voyant, pleins de gaieté, de force et de santé; mais bientôt vous subissez l'influence d'un je ne sais quoi qui vous alanguit et vous pénètre d'une rêveuse mélancolie, toute pleine d'inimaginables voluptés. Tranquillement assis à l'ombre d'un arbre, vous croyez entendre la montagne endormie, s'animer comme par enchantement pour venir répondre aux bruits de la vallée, et, dans ce duo de la feuille qui chante et du roc qui mugit, vous retrouvez le caquetage de deux vieilles commères qui se rencontrent.

Que de propos en l'air jette la vallée! que de paroles imprudentes laisse échapper la montagne! ce serait certes une belle langue à étudier; il y aurait là plus de philosophie à recueillir que dans les songes creux des philosophes, qui n'en savent pas faire d'autres.

Et puis quoi de plus doucement délicieux, tout en prenant le frais sous ces hospitalières draperies de verdure, où les fleurs vous enivrent de leurs senteurs embaumées, que d'entendre le petit ruisseau

murmurer à vos oreilles sa mélodie plaintive, ou les gais rossignols gaspiller dans l'air leur joyeux babillage d'amour. Rien d'enivrant pour moi comme de savourer alors — toujours avec mon inséparable compagne dont je vous parlais plus haut — dans la magnifique splendeur d'une belle matinée, ce charme puissant et inéluctable qui soumet l'âme à une muette admiration ! Ce ciel étincelant de lumière, ces ombres qui s'envolent blanches et légères, comme de longs voiles de gaze, ce souffle pur et frais, qui tout chargé de voluptueux parfums, murmure à votre oreille comme un soupir d'amour, ce mélodieux concert des oiseaux de la vallée, saluant la venue du jour de leurs notes les plus mélodieuses, la rosée qui s'éparpille en perles transparentes, la fleur qui ouvre son calice pour laisser monter vers le ciel ses plus suaves senteurs, cet air de félicité répandu sur la terre, cette reconnaissance de la nature, cet hymne général, cet aspect imposant des géants de granit, lançant vers vous leur regard dédaigneux et fier ; tout cela vous paraît sublime. Tant de grandeur vous pénètre l'âme. Vous respirez plus librement ; vous vous trouvez heureux d'être ; vous éprouvez le besoin de remercier Dieu d'un tel bienfait !..... La prière vient à votre secours. Une tranquillité sereine, une joie secrète et immense inonde votre



cœur. Vous tombez dans une douce mélancolie, dans une somnolence délicieuse; votre âme dégagée des liens terrestres se met en rapport direct avec la Divinité; pour un instant vous n'êtes plus. Chagrins, ennuis, douleurs morales ou physiques, tout s'évanouit. Il ne reste plus que bonheur, espérance et joie. Une voix angélique vous dit bien bas des mots que vous n'entendez pas, que vous ne pouvez saisir et qui cependant vous remplissent d'une ivresse intérieure qui n'a pas d'égale.

Au milieu de cette admirable nature que nous venons de vous décrire aussi imparfaitement que le permet l'impuissance de la plume en présence d'aussi sublimes choses, se dresse tout à coup une affreuse roche sinistre et sombre dont l'aspect seul ferait soupçonner un malheur, alors même que son appellation ne trahirait pas une histoire triste, triste, bien triste, si triste que j'aurais mille pardons à implorer de vous, belles lectrices, pour venir vous demander encore des larmes, si en tremblant entre les soyeuses palissades de vos longs cils ces perles humides ne rehaussaient encore l'éclat de vos grands yeux de velours.

Et puis si jamais héroïne fut digne de quelque intérêt, c'est bien sans contredit celle dont je vous vais parler.

Blondinette — ainsi s'appelait-elle — était, de

l'aveu de tous, la plus gente fille de tous les alentours. Rien de plus suave que sa délicieuse figurine entourée d'une gaze de cheveux blonds. Rien de plus beau que ses grands yeux bleus frangés de soyeux cils d'or. Rien de plus souple que sa taille de guêpe à laquelle ses deux petites mains eussent pu servir de ceinture.

Et toutes ses compagnes le savaient bien et pas une pourtant n'en était jalouse; car sa bonté et sa douceur faisaient oublier sa beauté.

Un soir que, le sourire aux lèvres et la joie au cœur, la belle enfant revenait chez elle, les bras chargés de grosses gerbes de fleurs qu'elle venait d'amasser, un jeune poète, nouvellement arrivé dans le pays, l'aperçut et la trouva si blanche et si proprette qu'il résolut d'en être aimé. Et ses grands yeux bleus, pleins d'intelligence et de mélancolie, s'éclairèrent d'une flamme d'amour et la jeune fille l'aima. Et quand venait la brune, assise sur la mousse du roc, elle attendait son aimé et tous deux réunis à la pâle lucur des étoiles qui brillaient au manteau de la nuit, la main dans la main, épaule contre épaule, rêvant ivresse et volupté, devisaient d'amour.

Pour eux chaque heure s'envolait insensible, sur les ailes de cette indicible volupté qu'éprouvent deux âmes sœurs à n'avoir qu'une seule pensée, à

respirer le même parfum, à saisir la même harmonie, le même bruissement dans la feuillée, le même murmure dans le ruisseau. Jamais n'avait été passion plus pure et plus innocente que celle de la pauvre enfant.....

Une nuit pourtant que le dernier tintement de l'Angelus palpitait encore, que les feux rougeâtres du soleil couchant s'éteignaient au ciel, que la fleur sans nom penchait étiolée sur sa tige, le sable des chemins craqua sous un pas furtif.

Pendant ce temps tout reposait silencieux dans la vallée; la lune argentait le paysage de ses feux livides; le rossignol préludait sa mélodie du soir et la nature entière semblait se reposer des fatigues du jour.

Un rayon incertain en perçant les nuages découvrit une jeune femme. Son visage, qui paraissait beau, portait je ne sais quelle empreinte de suave mélancolie. Son œil inquiet semblait vouloir interroger le vide, percer l'obscurité; sa main blanche caressait doucement une petite fleur du pays que ses compagnes ont surnommée depuis *Fleur d'amour*.

Jeunes lectrices, surtout gardez-vous bien de la cueillir !

Elle écouta longtemps le crépitement de la rosée, le bruissement des feuilles qui tombaient lentes et

desséchées, puis tout à coup sa respiration devint plus brève, plus haletante ; sa tête alourdie par le poids d'une accablante pensée s'inclina faiblement ; un long soupir gémit dans sa poitrine : « Il ne viendra point, » dit-elle !

Un bruit de pas se fit pourtant derrière les rochers : — Raoul, mon Raoul, est-ce toi ? murmura-t-elle tout bas. Oh ! que tu as tardé !

— Ma mère me retenait !

— Ta mère ? et pourquoi donc ? vas-tu déjà retourner à Paris ?

— Hélas ! oui, la fatalité m'y contraint !

Et Blondinette essuya bien vite une larme furtive qui roulait dans sa paupière, et de ses lèvres humides s'échappa doucement un murmure de deuil qui venait de sa pauvre âme.

— Oh ! tu vas m'oublier, mon Raoul ! Dis-moi, m'aimeras-tu toujours ?

— Oui, toujours ! répondit le jeune homme séduit par les irrésistibles fascinations de ce céleste visage qui lui versait, comme une rosée irritante, ses sourires et ses pleurs de joie. Toujours !

Et les échos heureux en frémirent d'une joie sympathique.

Quand enfin il se fallut quitter, un long et doux baiser scella leur triste adieu sur leurs bouches amies.....

Dépuis ce jour, la pauvre enfant s'en fut chaque soir, rêveuse et pâle, s'asseoir sous les grands saules dont chaque feuille en se heurtant contre sa compagne semblait redire tout bas le nom de son amant chéri.

Pour elle plus de joies, plus de plaisirs folâtres ! Triste et chancelante elle se promenait dans l'ombre, pâle comme un clair de lune, légère comme un génie de la nuit. La tête perdue, dévorée par la fièvre elle s'efforçait de trouver dans l'air le souffle qui devait éteindre la flamme qu'elle portait dans son sein ; mais l'air n'exhalait pas cette brise salutaire. Bien au contraire plus elle allait plus la blessure de son cœur s'élargissait, plus elle apprenait, la pauvrette, à connaître tout ce qu'il y a d'amer à ne plus voir celui qu'on aime, à n'avoir plus de lui qu'un souvenir qui s'enfuit comme une ombre devant votre pensée vagabonde ; plus elle se désolait de ne point avoir le bien-aimé de son cœur à ses côtés, au sein de cette nature parée des trésors de la terre et du ciel. Il lui semblait qu'une voix mystérieuse lui parlât dans le silence : une flamme intérieure la brûlait, de vagues désirs l'assiégeaient et le passé se dressait, devant chacun de ses pas, sous les traits de son adoré. Jamais elle n'avait aussi bien su combien il lui était cher, que depuis qu'il était ravi à ses caresses. Involon-

tairement elle le cherchait dans les retraites les plus solitaires, elle l'appelait, elle lui tendait les bras, suppliant Dieu de le lui rendre, et demandant au vent qui agitait le feuillage de lui apporter un son de sa voix, aux nues voyageuses de lui parler de lui, aux hirondelles qui volaient dans l'espace, d'aller lui dire sa tristesse et son abandon : inutiles prières ! rien autour d'elle ne semblait partager l'agitation passionnée de son âme, et comme toujours son cœur devenait d'autant plus captif qu'il se révoltait contre le joug et s'efforçait de secouer son esclavage.

Enfin quand revint le mois de mai, quand la campagne se diapra de nouveau de sa mosaïque de fleurs nuancées, quand les grands arbres revêtirent leur parure d'été, quand la *fleur d'amour* reverdit, Blondinette l'alla cueillir et la cacha discrètement comme une confidente bien-aimée entre deux frais boutons de rose, d'un éclat plus vif encore et que j'eusse de beaucoup préféré pour ma part. — Sans vous connaître, vertueux lecteur, je parierais bien que vous pensez de même. Mais passons.

Bientôt, pensait-elle, mon Raoul reviendra, et son âme confiante s'endormait dans les illusions de l'espérance.

Chaque fois que le vent soulevait au loin des tourbillons de poussière, c'était pour elle le pas

des chevaux de son bien-aimé et son petit cœur battait bien fort dans sa jeune poitrine.

Un soir de novembre enfin que la flamme tout hérissée de sinistres langues de feu, semblait happer avec bonheur la suie de la cheminée; que le ronnet des bonnes vieilles et la langue des jeunes filles babillaient à qui mieux mieux; que quatre ou cinq vieux paysans, assis en cercle, pipe à la bouche, berret sur l'oreille, jambes et bras croisés, s'entretenaient gravement du maire et du curé de la commune; que quelques jeunes gens enfin, entre nombreuses parenthèses d'œillades et de baisers, racontaient des histoires à donner le frisson, des histoires sombres comme l'enfer et longues comme une nuit d'insomnie.

Tout à coup un homme entra... — c'était le facteur... il apportait une lettre de Paris... Blondinette, la saisit en tremblant, car elle était cachetée de noir... elle l'ouvrit avec résignation...

Son ami, son frère, l'unique objet de ses pensées, son Raoul adoré venait de mourir sans l'avoir à son chevet pour lui fermer les yeux !...

L'imagination de feu du jeune poète avait fini par faire éclater le vaste foyer de son intelligence, et en quelques jours seulement une fièvre brûlante avait fait un cadavre de ce qui était cette force, de ce qui était cette vie, cette jeunesse...

En lisant ces lignes, Blondinette sentit une sueur froide glisser sur son front de vierge. L'ange de la mort la toucha du bout de son aile glacée et ses lèvres crispées murmurèrent tout bas, tout bas : « Je n'ai plus qu'à mourir ! »

Le soir, en effet, à l'heure où les hiboux entonnent leurs lugubres concerts, le promeneur attardé sur les rives du Gave eût pu entendre le bruit d'un corps qui tombait à l'eau, et quelques heures plus tard, quand l'astre des nuits en argenta les ondes moirées, voir une blanche poitrine trembler à leur surface.....

C'était celle de Blondinette !

---

## NOTRE-DAME DE SARRANCE

VALLÉE D'ASPE

Not marie stella,  
Dei mater alma,  
Aique semper virgo,  
Felix coeli porta.

.....

Une heure environ plus loin que la *Roche du Désespoir*, toujours dans cette même vallée d'Aspe, si admirablement belle qu'elle défie la témérité du descripteur, vous voyez se profiler pittoresquement devant vous un groupe de maisons à murailles blanches et à toits d'ardoises, c'est le village de Sarrance.

Rien de plus gracieux que son aspect, le soir surtout, à l'heure où s'enveloppant des brumes que la montagne lui jette sur les épaules, il ne laisse entrevoir ses formes indécises qu'à travers la pénombre de cette demi-obscurité, si pleine de charme et de mystère. Vu du sommet des hauteurs qui le dominant et dans le frais encadrement des

vertes prairies qui l'environnent, Sarrance offre alors à l'œil un de ces paysages pleins d'accidents de perspective et de lumière qu'on ne rencontre que sur les toiles de Lantara. Ce sont ces mêmes habitations propres se détachant sur la sombre verdure des pentes gazonnées, ce sont ces mêmes arbres centenaires projetant au loin leurs grandes ombres mélancoliques, ce sont ces mêmes flammes décroissantes du couchant empourpré, ces mêmes lames d'or disant un dernier adieu au sommet des pics, ces mêmes teintes fantastiques enfin passant tour à tour de l'opale au rubis, du rubis à l'améthyste, de l'améthyste à l'émeraude, jusqu'à ce que la dernière nuance s'efface, que le mouvement cesse, que la vie s'éteigne et que la nuit triomphante étende paisiblement sur le val l'ombre, le silence et l'oubli. Il n'est pas jusqu'au pont suspendu dans les airs au-dessus du Gave, dont les eaux se roulent tumultueusement sous son arche, qui ne semble avoir été placé là pour compléter le tableau, tant il s'harmonise on ne peut mieux avec toute cette austère et imposante nature.

A droite et à gauche se dressent, comme deux murailles de granit, d'immenses et sombres montagnes dont la masse formidable semble toujours prête à écraser le passant sous les énormes blocs qui s'avancent en surplombant. Au dire de Marca,

le savant historien du Béarn, l'une de ces roches vulgairement connue sous le nom de *Penne d'Escot*, rappellerait des souvenirs glorieux pour elle, souvenirs éloignés qui se rattacheraient au passage de Jules César dans ces contrées. Ce serait en effet, selon lui, pour faciliter le commerce entre les Béarnais et les Aragonais, qu'aurait été pratiquée, sur l'ordre du consul romain, l'énorme entaille béante au sommet de ce roc dont la base porte aujourd'hui encore l'inscription suivante :

*Julius Cæsar, imperator Romanorum, septimum consul.*

Jules César, empereur des Romains, sept fois consul.

Longtemps Sarrance ne fut autre chose qu'un lieu de rendez-vous pour les pâtres de la contrée; un pauvre petit hameau bien mesquin, bien chétif, bien misérable où quelques squelettes de chaumières et quelques pauvres cabanes de planches éparses sur les flancs des coteaux, se laissaient à peine entrevoir à travers des lambeaux de brouillard.

Un jour l'un de ces pâtres, ayant remarqué que chaque matin, à l'heure du départ, un de ses taureaux s'éloignait des autres, résolut d'épier ses pas et fut bientôt on ne peut plus surpris de le voir traverser le Gave à la nage, gagner l'autre rive, puis s'arrêter tout à coup et se mettre à genoux

devant une grosse pierre représentant l'image de la sainte Vierge.

Comme vous le devinez sans peine, le pâtre n'eut rien de plus pressé que de redire ce qu'il avait vu, et de tous côtés on se préoccupa bientôt tellement de ce renversant prodige, que M<sup>gr</sup> l'évêque d'Oloron crut devoir se rendre en grande pompe à Sarrance avec tout son chapitre pour en être lui-même témoin. Là, tout s'étant passé comme on le lui avait rapporté, Monseigneur n'hésita pas à faire transporter à Oloron la pierre miraculeuse; mais le lendemain, à l'heure où tout le monde se rendait en foule pour l'adorer, on fut on ne peut plus surpris de ne la plus trouver à l'endroit où on l'avait déposée. Pendant la nuit elle avait disparu, et, chose étrange, ce fut à Sarrance seulement, au même endroit et sur la même pierre où le taureau l'avait adorée, qu'on la retrouva quelques jours plus tard. Dès lors il fut évident pour M<sup>gr</sup> l'évêque d'Oloron que c'était là que Dieu voulait qu'on adorât sa sainte mère, et des ordres furent donnés pour y élever une chapelle.

« A peine était-elle terminée, poursuit un chroniqueur, que l'impiété de quelques-uns de ces hommes pervers qui voudraient toujours entraver les desseins du ciel, les porta à jeter l'image de la Vierge sous le pont de Sarrance, persuadés que

c'était un infaillible moyen d'en faire perdre le souvenir; mais leur frayeur fut extrême quand ils virent l'image fendre le torrent et s'en retourner dans l'endroit d'où on l'avait tirée. »

Ce nouveau miracle rendit plus que jamais célèbre la dévotion nouvelle. Habitants des villes, habitants des campagnes, nobles, bourgeois, marins, paysans, de près, de loin, tous se rassemblèrent en grande troupe sur les chemins, tous accoururent rendre hommage à Marie, dialoguant leurs cantiques tout en marchant, comme autrefois les tribus d'Israël. Les puissants du jour, les princes eux-mêmes voulurent donner l'exemple de soumission à la reine du ciel, et les trois rois de Navarre, d'Aragon et de Béarn, réunis en même temps aux pieds de sa sainte image, rappelèrent le souvenir des trois rois d'Orient conduits par une même étoile au berceau du Christ.

Bientôt, il ne fut plus question que des nombreux miracles qui s'y opéraient chaque jour. Tous arrivaient, tous invoquaient, tous étaient secourus; les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les boiteux jetaient leurs béquilles pour s'en retourner.

Cela dura jusqu'au jour fatal où les guerres de religion vinrent ensanglanter tout le Béarn. Sacagée, pillée, incendiée par les hordes furieuses du

parti calviniste, la puissante abbaye que de saints religieux avaient fini par fonder à Sarrance n'apprit que trop alors jusqu'où peut aller le vandalisme des passions déchaînées. Crucifix d'or, calices et encensoirs de vermeil, coffrets d'ivoire, chapes brodées, étoles resplendissantes, tapisseries toutes chargées des images de la Bible, autels ornés de sculptures et d'incrustations..., tout fut détruit, renversé, anéanti par des mains violentes et criminelles, mille fois plus impitoyables que celles des sauvages compagnons d'Attila, *le plus affreux de tous les hommes*. Ceux qui résistaient, ceux qui fuyaient, ceux mêmes qui priaient au pied des autels, tout fut enveloppé dans la même mort. Si bien que le Gave en prit la couleur du sang ! Seul, l'abbé de Capdequi parvint à passer en Espagne, où le duc de Medina-Cœli lui offrit une généreuse hospitalité. Il y resta tant que vécut la reine Jeanne.

Rentré en France à la mort de cette princesse, il se souvint des paroles du prophète : *Major erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ*, et s'occupa de relever au plus tôt la chapelle détruite. Seulement, au lieu de celle aux grandioses et fières proportions que les huguenots avaient renversée, il fit construire l'humble et modeste sanctuaire où Notre-Dame reçoit aujourd'hui encore le touchant hommage qui plaît seul à son cœur : de

L'amour pour tribut et des fleurs pour encens. Ah ! qui ne s'est senti ému en parcourant des yeux tous ces témoignages de douleurs éteintes, exposés là comme pour ranimer l'espérance dans les cœurs alarmés ? Ceux mêmes qui ne croient plus ne peuvent se soustraire entièrement à ces douces impressions, car le cœur garde encore sa foi quand l'esprit est devenu incrédule. Voyez plutôt tous ces jeunes hommes qui se drapent si fièrement dans un orgueilleux scepticisme ! Vainement affectent-ils de ne point entrer comme nous dans les temples chrétiens pour s'agenouiller au pied des autels et se prosterner devant la croix, la tête inclinée, la pensée à Dieu, le cœur à la prière, l'âme enlevée sur les flots d'un océan d'amour et de foi, ils ne peuvent se défendre d'y pénétrer pour respirer le parfum de l'encens et de la prière, pour respirer la sublime poésie des vieux hymnes et des pieux cantiques ; — pour voir les clartés vacillantes des flambeaux se perdre au milieu des gracieuses spirales de fumée odorante qui montent joyeusement au ciel en tournoyant ; pour voir étinceler comme une chasse de martyr le mystérieux tabernacle dont les lames d'or, inondées de lumière, scintillent sous les reflets des cierges, ou peut-être aux derniers rayons du soleil ; — pour entendre la mélodie des chants sacrés s'éteindre et mourir sous les

voûtes, faible et mélancoliquement harmonieuse comme la vague expirant au pied du monastère abandonné; — enfin, pour s'exalter, à ces heures d'incroyables sublimités, des magiques influences, des célestes grandeurs que possèdent les chants des prêtres, les pompes de l'autel, les voix de la foule, ses adorations et ses contemplations silencieuses. Quelque incrédulité qu'ils affichent, c'est pour eux un charme indicible de s'y rendre le soir, à cette heure grave et solennelle où tout revêt une teinte intraduisible, pour contempler ces gracieuses ogives, ces longues galeries festonnées, dentelées comme un voile nuptial; — pour admirer ce calme mystérieux qui impressionne si délicieusement l'âme; — pour voir, aux dernières lueurs du couchant, flamboyer comme des spectres éblouissants ces mille vitraux colorés, diaprés de nuances infinies, dorés de reflets capricieux; — pour regarder s'agiter autour des vieux piliers ces nombreuses et bizarres figures toutes d'émeraudes, de rubis et de saphirs, ces figures vaporeuses et flottantes qui, le soir, mises en mouvement par une mobile lueur du crépuscule, descendent des vitraux et promènent, dans les églises solitaires, comme une foule tourbillonnante et pressée; — enfin, pour écouter le vague et sourd retentissement des dalles ébranlées sous nos pas; — ou sur-

prendre silencieusement ces bruits sublimes, ces indicibles murmures s'échappant des dômes comme de la profondeur de ces vieilles forêts, qui semblent elles aussi de majestueuses églises avec leurs arceaux élevés, leurs pleins-cintres grandioses, leurs voussures hardies, leurs sveltes colonnes, leurs chapiteaux de feuilles, leurs rosaces dentelées et brodées à jour, avec leurs voix qui grondent, leurs voix qui pleurent, leurs voix qui soupirent, leurs voix qui mugissent, leurs voix qui bourdonnent selon les calmes ou les tempêtes, les repos ou les balancements des branches.

Quand arriva 93, quand sonna cette heure fatale et terrible de la Révolution qui a tant englouti d'anciennes croyances dans ses vagues de sang, tant abattu de saints autels, l'église de Sarrance vit se renouveler pour elle une partie des malheurs qu'elle avait eu à souffrir durant les troubles religieux du Béarn, au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Non seulement tout ce qu'elle renfermait de précieux sombra dans cet autre naufrage des idées religieuses, mais encore peu s'en fallut qu'elle ne disparût tout à fait elle-même sous les ruines amoncelées par ce fougueux torrent entraînant pêle-mêle, dans ses eaux tourbillonnantes, mœurs, religions, croyances, souvenirs, espoirs, et les débris des temples, et les débris des croix tombées et les débris des trônes fracassés. Sans

l'ardent amour des montagnards pour leur divine patronne, sans leur foi profonde en sa toute-puissance, que n'osèrent trop braver les farouches envoyés de Robespierre, c'en était fait d'elle. Une fois de plus elle redevenait la proie des flammes. Par bonheur il n'en fut rien, et l'aurore de jours meilleurs vint bientôt lui faire oublier la tourmente passée. Dès qu'elle apparut, les populations, heureuses de pouvoir recommencer leurs pèlerinages, revinrent toutes à Sarrance avec ce sincère enthousiasme qui les anime aujourd'hui encore le 13 août et le 8 septembre. Car c'est surtout ces deux jours-là qu'il faut voir Sarrance avec ses rues encombrées d'hommes et de femmes parés de leurs plus riches habits de fête.

Ils accourent en foule de tous les côtés où la vue peut s'étendre, qui du pays basque, qui de la vallée d'Aspe, qui des montagnes. Tout couverts de sueur et de poussière, nu-pieds et la veste sur l'épaule, ils oublient l'excès même de leur fatigue pour ne songer qu'à mêler à l'unisson leurs invocations fortes et saccadées, et à chanter de vieux hymnes en chœur de cette voix qui ne connut jamais pour base que la chute retentissante du Gave sur son lit de rochers. Rien n'est émouvant, rien ne pénètre l'âme d'un généreux et saint enthousiasme comme la vue de ces groupes, où le vieillard est

confondu avec l'enfant, où le père prie aux côtés de son fils, où la jeune mère tient entre ses mains le nouveau-né qui fait tout à la fois son affliction et son bonheur. Et qu'est-ce donc quand vous pénétrez dans l'intérieur de la chapelle et ne voyez tout autour de vous que des marques de la plus attendrissante ferveur? Ici, un vieux pâtre priant dans un recueillement digne des premiers temps du christianisme; là, une épouse inquiète sur le sort du seul soutien de sa famille; là encore, une fille de Dieu, une sainte sœur de la Charité tout entière à l'ineffable espoir de ses divines aspirations; plus loin enfin, sous l'ombre du pilier, une belle et pure jeune fille demandant avec effroi à la Vierge le secret des agitations de son cœur. A les contempler, l'esprit se perd dans des rêves étranges.

Pour ma part il me reste, d'une visite que j'y fis un certain soir à pareille époque, un souvenir dont le temps ne saurait effacer les traces.

Sauf la lueur vacillante de quelques cierges brûlant encore çà et là, l'église était plongée dans cette demi-obscurité fantastique des vieilles cathédrales; une ombre mystérieuse s'épaississait sous les voûtes; un silence de mort avait succédé à la fiévreuse agitation de la journée. On n'entendait plus que le pas traînant des derniers fidèles et, de temps à autre, que le bruit du vent sifflant à tra-

vers les vitraux brisés. Je croyais être seul; l'espérance, le souvenir, le regret des heures perdues et des affections calmées, mais non éteintes, remplissaient mon âme. En portant mes regards autour de moi, j'aperçus dans l'ombre un grand jeune homme pâle, à la tête inspirée, qui se tenait non loin, prosterné comme l'humilité ou le remords.

Tout dans son extérieur trahissait un de ces profonds découragements où l'âme déchirée n'aspire qu'à l'éternité du repos. De longs cheveux bruns, séparés sur le haut du front, tombaient en désordre sur ses épaules; son œil, d'une fixité effrayante, regardait et ne paraissait point voir; sa grande taille et la couleur noire de ses vêtements lui donnaient enfin je ne sais quel aspect étrange, saisissant. Rien qu'à le voir, on devinait qu'il en était arrivé à l'une de ces heures fatales dans la vie où le jour se montre à vous sans mouvement, la nuit sans poésie, et où la nature, ennuyée et morose comme votre âme, ne vous offre partout que plaines sans verdure, horizons sans lumière, amours sans espérances; une de ces heures où l'on demande à Dieu de mourir, et où le monde a beau passer devant vous avec ses joies, ses ivresses et ses gloires, car on trouve ses joies stériles, ses ivresses amères, ses gloires ridicules.

Instinctivement je m'approchai de lui, et, lors-

qu'il se leva, lui adressant la parole : « Mon frère, lui dis-je, que Dieu vous exauce ! » Il secoua sa belle tête, digne de servir de modèle au Carrache, et me salua sans répondre.

Alors, moi, présentant une histoire qui devait être un roman, je repris d'une voix où la curiosité se cachait sous les dehors de la sympathie :

— Heureusement qu'aux enfants des hommes qui gémissent et qui pleurent il reste un sûr et infaillible refuge, l'église.

— Hélas ! me répondit-il d'une voix grave et contenue par la majesté du lieu dans lequel nous nous trouvions, hélas ! il y a des malheurs si terribles, que même la prière et le calme des saints lieux ne donnent pas la force de les supporter.

— Vous qui semblez si jeune, il n'est pas possible...

— C'est justement dans la jeunesse que nous sommes plus que jamais sensibles aux coups du sort. Mais on dit que les premières années sont oublieuses... Qu'il en soit ainsi pour moi !

Tout en causant, nous arrivâmes à la sortie. Mon compagnon entr'ouvrit la porte pour me laisser passer ; mais je ne voulus pas, et, la retenant à mon tour, l'invitai du geste à sortir le premier. Cette attention parut le toucher, et nous liâmes enfin conversation. Il me parla longtemps d'une

voix émue, et voici à peu près ce qu'il me raconta :

Doué d'une imagination ardente et d'une tête de feu qui le faisait souffrir au milieu de notre société égoïste et fausse, Lucien Krammer s'était, tout jeune encore, dirigé vers la peinture et jeté dans la vie d'artiste, pour être plus à son aise. Sa seule, son unique consolation était de se tourner vers sa palette, sa bonne palette, toujours là, sous sa main, avec ses couleurs brillantes et magiques, et de lui demander quelqu'une de ces gracieuses et ravissantes figures qui vous regardent avec une inconcevable tristesse, quelque tête d'ange, pure et mélancolique, aux longs cheveux d'or, aux yeux baissés, aux grandes ailes blanches.

Or il y a quelques années — comme il parcourait les Pyrénées en artiste — un soir qu'il rentrait à Sarrance, à la suite d'une excursion dans la montagne, il avait aperçu, endormie sur les dalles de l'église, une jeune enfant qui lui parut si belle que, par un caprice d'artiste autant peut-être que par humanité, il résolut de la recueillir chez lui comme le *Wilhem Meister* de Goethe. Il lui sembla que c'était là une fleur dont les parfums lui seraient doux dans sa vie solitaire, une vivante vierge de Raphaël dont les traits délicats et fins, sans cesse sous ses yeux, le rappelleraient à l'idée

du beau toutes les fois que son imagination bizarre et vagabonde s'écarterait des modèles de grâce et de pureté. . . . .

Quel délicieux groupe aussi que cette jeune enfant, dont les cheveux blonds bouclés naturellement tombaient sur ses épaules, approchant sa tête de la tête du peintre, pour avec ses jolis doigts effilés et roses en séparer les cheveux d'ébène! Oh! alors, le jeune peintre la pressait sur son cœur, l'appelait sa chère Lélia; c'était le baiser d'un frère à sa sœur. . . . .

Cinq ans s'écoulèrent.

La jeune enfant devint une belle jeune fille, svelte, poétique, ravissante. Seulement, une insurmontable mélancolie s'empara de toute sa personne.

Elle aimait...

Lucien, lui, était devenu froid devant sa toile blanche et nue; la nature n'avait plus rien de poétique pour lui, et souvent il abandonnait sa mansarde et sa jeune amie pour aller on ne sait où. Chaque fois il rentrait plus sombre et dépérissait d'une effrayante manière.

Lorsque surtout la voix argentine de la jeune fille venait faire vibrer les cordes de son cœur, alors il

se sentait coupable, car il faisait deux malheureux, et soupirait parfois tout bas avec des larmes dans la voix : Hélas ! mon Dieu, je ne suis plus peintre !... pas un modèle qui comprenne !... Damnation !...

Dans les moments où son désespoir était plus expansif, quelquefois il s'écriait : Oui, Lélia, ma chère Lélia, je donnerais toute ma vie pour être poète et peintre un instant ! Mais il ne lui disait jamais : M'aimes-tu, Lélia ? donnerais-tu ta vie pour moi ?...

La jeune fille pleurait et souffrait en ne se voyant pas comprise.

Le temps n'apportait aucune amélioration à l'état physique et moral de l'artiste ; encore quelques jours, et tout espoir de mieux était perdu. Le jour de l'Exposition approchait, et la santé de Lucien, devenue extrêmement faible, n'eût pas résisté à la perte de ses espérances de célébrité.

La pauvre enfant était bien malheureuse... Elle voyait son bienfaiteur décliner sensiblement vers la tombe, et elle, pauvre enfant, elle n'y pouvait rien, qu'implorer Dieu et la Vierge protectrice des jeunes filles.

D'enfant elle était devenue femme, et son intelligence se développait en même temps que sa beauté. Plusieurs fois Lucien était resté en contemplation devant elle ; il avait pris plaisir à lui voir

déployer toutes les grâces de son corps ; puis, s'enfuyant tout à coup, il s'était écrié : Non, non, jamais !

La triste Lélia avait demandé bien souvent au ciel, dans ses prières, l'explication de ces brusques paroles. On eût dit un jour qu'une voix céleste lui avait annoncé que sa prière était entendue ; ses joues si pâles se couvrirent d'un doux incarnat, ses yeux s'animent d'une expression de bonheur. Oh ! sans doute, elle était heureuse !... Elle avait lu dans le cœur de Lucien.

Riante et légère, elle courut à l'artiste, et, avec un mélange de coquetterie enfantine et de folâtrerie, elle pressa de ses lèvres purpurines les lèvres presque froides de l'homme qu'elle aimait, et, dans sa naïve candeur de jeune fille, elle lui dit : « Tes amis disent que je suis belle, Lucien ; tu m'appelles ta sœur. Est-il possible d'aimer plus qu'un frère ? Et tu m'aimes bien comme une sœur, car tu me l'as dit, et ta bouche n'a jamais su mentir. Oh ! oui, Lucien, je commence à croire que je suis belle, car toi peux-tu aimer ce qui n'est ni beau ni sublime ? J'en suis fière maintenant, car je puis contribuer à ta gloire, car je puis te servir de modèle, faire quelque chose pour ton bonheur ; car tu seras heureux, lorsqu'on admirera ton œuvre, d'entendre murmurer ces mots avec enthousiasme :

Qu'il est beau, ce tableau ! Qu'elle est belle, cette femme ! que son sourire est doux ! Oui, tu seras heureux ; tu sauras que c'est toi qu'elle aimait, que c'est pour toi et à toi seul qu'elle sourit ainsi. » Et elle étreignit la tête du peintre entre ses bras si faibles et si blancs, et, par une faible contrainte, elle l'entraîna à son chevalet, car l'artiste, lui aussi, éprouvait une émotion bien douce ; il était rendu à une espérance de gloire ; — il sentait qu'il était encore peintre ; — il se savait aimé...

Dans son délire de poésie, il s'empara de ses brosses ; mais elles restaient immobiles entre ses mains. Pour un instant il n'était plus de ce monde, il était tout poésie. Cette jeune fille, si rieuse, si enfantine, dont les veines bleuâtres faisaient si bien ressortir l'éclat d'albâtre de sa gorge

. . . . . Blanche, blanche  
Comme la noix est dessus branche  
Quand il a fraîchement neigé,

(LORRIS. *Roman de la Rose.*)

elle était là, devant lui, grandie par l'enthousiasme de l'art, par l'abandon et le sacrifice de l'amour ; elle n'appartenait à rien de terrestre ; son sourire semblait s'harmoniser avec le ton du ciel ; c'était l'ange de la poésie, l'ange de la peinture qui venait visiter l'artiste. C'est alors que les artères de Lucien battaient avec violence ; c'est alors qu'il

sentait bien la sublimité de son art ! La nature semblait laisser tomber le voile qui couvrait sa nudité, pour qu'il pût s'initier à ses secrets ; les brosses, les pinceaux couraient plutôt sur la toile qu'ils ne la touchaient : c'était la peinture entourée de tous ses charmes célestes. Il fallait voir cette toile tout à l'heure si froide, si muette, s'animer sous son pinceau ! et ce chef-d'œuvre, il le devait à la jeune fille qui, réellement, savait aimer ; à la jeune fille bien plus peintre encore, car elle seule avait su lui dévoiler les secrets de la nature. — Pour lui, son bien-aimé, elle avait rejeté tous les préjugés d'un monde égoïste et froid ; elle s'était abandonnée avec confiance à son bienfaiteur.

Haletante d'amour, belle de sa beauté, elle n'avait pas craint de se jeter dans les bras de l'art délirant. Oui, elle seule avait compris les secrets de l'art et de l'amour, et cependant son sacrifice n'était pas achevé. Il ne lui restait plus qu'à lui accorder son dernier souffle de vie, car elle lui avait sacrifié sa pudeur, elle, vierge si timide, si belle, à lui peintre, à lui qui était si beau dans son enthousiasme poétique. . . . .

. . . . .

. . . . .

Mais l'exaltation du peintre se refroidissait ; il avait bien trouvé dans les traits de sa jeune amie

cet abandon en quelque sorte heureux de la jeune amante se sacrifiant pour celui qu'elle adore ; il avait su en saisir l'ensemble et la beauté ; mais son modèle ne lui retraçait rien de la sublimité de cette transition de la vie à la mort. Et le poète redevenait homme ; son enthousiasme diminuait, ses pinceaux faiblissaient sur la toile et la frottaient nonchalamment. Plus il avançait, plus les difficultés se montraient, se dressaient, hideuses, inattendues, comme ces dragons fantastiques qui gardaient les palais de diamant. Le doute, cet affreux vautour du peintre, était venu s'asseoir à ses côtés et le crucifiait de ses horribles tortures. Encore quelques minutes, et le sacrifice de pudeur de la jeune fille fût devenu inutile, et le tableau fût resté inachevé ; car l'artiste n'eût plus été peintre.

Lélia le vit bien ; elle pâlit, car elle sentait qu'il fallait, pour sauver son amant, accomplir son entier sacrifice... Mais comme elle aimait de cet amour aveugle qui ne connaît pas de dévouement au-dessus de lui, elle regarda froidement le poignard qu'elle tenait à la main pour poser, sourit, — et la lame du poignard ne s'émoussa pas sur cette peau si douce et si pure.

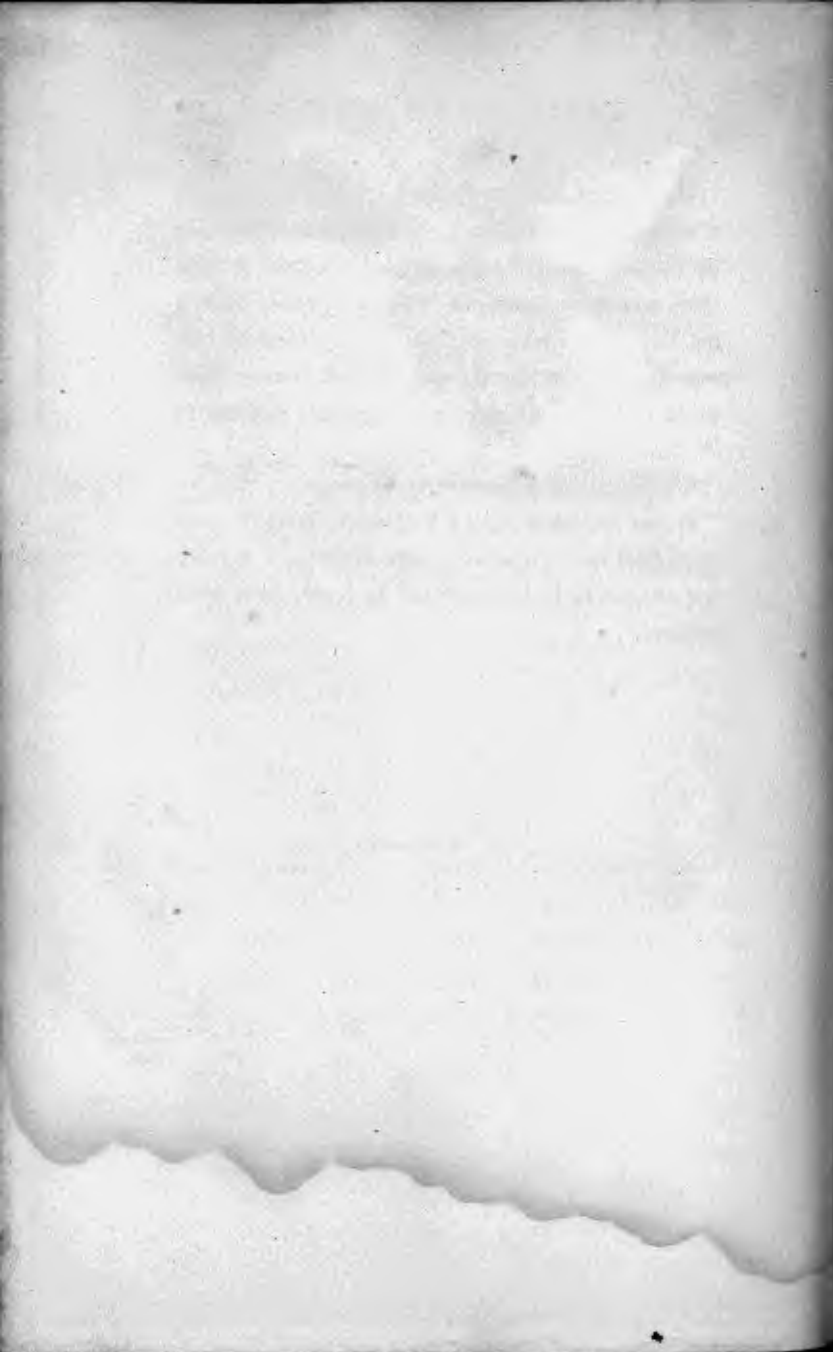
Lucien jeta un grand cri en la voyant tomber. Il s'élança pour lui porter secours, mais il était trop tard. La belle jeune fille n'était plus qu'un cadavre !

. . . . .  
Quatre ans plus tard, dans un de mes voyages d'Espagne, entrant dans cette splendide cathédrale de Burgos, que j'ai trop scrupuleusement décrite dans mes ouvrages sur la Péninsule pour le refaire ici, j'aperçus, agenouillé devant le maître-autel, un religieux dont la tête prématurément chauve avait toute la beauté magistrale des grands moines de Zurbaran.

C'était Lucien Krammer.

Il me reconnut, éleva lentement la main vers le ciel, et murmura d'une voix brisée : « A ceux qui ont perdu le bonheur sur la terre, Dieu et la prière !... »

---





## NOTRE-DAME DE LAYGUELADE

. VALLÉE D'OSSAU

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cæli (1).

O Vierge ! tu as autant de belles qualités  
qu'il y a d'étoiles au ciel.

Chaque pays a ses lieux révéérés en objets de culte ou de vénération ; Ossau possède son oratoire de Layguelade.

La position en est charmante. Il s'élève au centre de la vallée, à quelques pas de Bielle, qui en fut si longtemps le capdenil, capitale — de *capitolium*, *capitalis-locus* — non loin du gothique donjon de Gaston-Phœbus et de l'ancienne résidence des vicomtes d'Ossau. Des arbres séculaires décrivent tout autour un quinconce irrégulier ; le Gave, qui passe non loin, semble ralentir sa course impétueuse pour lui rendre hommage, lui aussi, et se détourner pour promener amoureusement à ses pieds

1. Ce vers peut être changé de 1200 manières différentes sans que le sens, la grammaire ou la quantité en souffrent.

ses ondes bleuâtres et diamantées d'écume blanche.

Rien ne distingue ce monument pieux. Ni les savantes combinaisons de l'art, ni l'habile harmonie de grandioses proportions. Il est petit, étroit, presque imperceptible, comme les gens du pays se figurent la porte du ciel.

Humble entre les plus humbles, quelques murs le composent qui n'ont guère de remarquable que l'irrégularité même de leurs dimensions et un simple et bien modeste toit d'ardoises, surmonté d'une niche en guise de clocheton.

Vous qui aimez la pompe des décors, ne jetez pas les yeux dans l'intérieur de son enceinte. Sa pauvreté vous ferait peine par cela même que vous ne comprendriez pas tout ce qu'elle a de sublime — oubliant en cela, comme vous le faites trop souvent, hélas ! que le Christ a voulu naître dans une pauvre étable ; lui, qui eût pu, s'il eût voulu, recevoir le jour dans le plus somptueux palais des rois. — L'ivoire et le marbre, l'argent et l'or, les diamants et les perles fines, et tous ces métaux précieux que des hommes du Nord sont venus depuis arracher du sein de ses montagnes, l'Ossalois ne les connaissait guère ; disons mieux, les ignorait encore à l'époque où s'éleva cet oratoire. Puis, comme l'instinct qui le guide toujours n'a pas manqué de lui dire tout bas qu'une humble cha-

pelle s'harmoniserait bien mieux avec de pauvres chaumines qu'un de ces ambitieux monuments qui demandent des sommes folles pour leur entretien, il s'en est tout simplement allé par les chemins creux, conduisant laborieusement sa charrette et piquant ses bœufs, demander au roc son granit; à la montagne, ses chênes les plus beaux. Lui-même, il a sacrifié sans hésiter ceux qui depuis des siècles ombrageaient le toit de ses pères, les vieux compagnons des jeux de son enfance, les témoins discrets de ses premières folies. Courses, peines, travaux, sacrifices, il n'a rien épargné du moment que c'était pour Dieu, et si tout ce qu'il avait fait n'avait point suffi, sa gerbe de la moisson nouvelle, soyez-en bien sûr, n'eût pas plus fait défaut au monument inachevé que le denier de la veuve.

Ainsi que ses aïeux, l'Ossalois est encore pauvre, mais comme eux, croyant aussi et surtout pieusement fidèle aux traditions du passé.

Ailleurs la mémoire des hommes et des grandes choses qu'ils ont faites, chez lui la mémoire de Dieu et de ses miracles. En voulez-vous un témoignage authentique, la preuve la plus éloquente, la plus irrécusable, un fait? Le voici :

Regardez à l'angle de jonction des routes, aux confins des territoires des villages, dans les défilés

périlleux, au pied des collines rocailleuses, que tapisse la pourpre flétrie des bruyères, le long de ces ruisseaux si gais, si murmurants, si limpides, qui roulent en babillant sur leur lit de galets, au bord des précipices ou des abîmes, partout enfin, et vous verrez s'élever de tous côtés de petites chapelles, des croix ou d'autres monuments de la foi, simples, grossièrement taillés souvent, mais devant lesquels on ne peut s'empêcher de s'arrêter respectueusement, parce que, quelque sceptique que l'on puisse être, toute conviction profonde vous émeut toujours malgré vous, tandis qu'on passe souvent le plus indifféremment du monde devant une colonne de bronze ou une statue de marbre magnifiques, appelées à faire revivre de glorieux mais profanes souvenirs. Qui ne sait que, plus d'une fois, frappé d'une terreur salutaire à l'aspect des signes religieux, le brigand laissa tomber son bras prêt à commettre lâchement un crime ?

Qui ne sait encore que la vue de ces mêmes signes pieux a bien des fois arrêté dans le délire, qui les portait au suicide, des malheureux que le désespoir égarait ?

En ce modeste sanctuaire, sur un autel presque nu, trône une vierge, la Madone d'Ossau, Notre-Dame d'Ossau, Notre-Dame de Layguelade.

Elle est là, sans éclat, sans ces brillantes parures que l'on retrouve partout; mais son auréole rayonne au fond de tous les cœurs. Quel Ossalois n'a, pour sa patronne, un amour enthousiaste, un respect profond, une confiance sans limites!

Voyez se découvrir avec empressement ces montagnards qui passent. — Quel air d'émouvant respect chez les plus vieux surtout, inclinant leurs belles têtes aux grands fronts dénudés, aux longs cheveux d'argent, taillés encore comme il y a trois siècles. — Si leur démarche est empressée, ils la ralentiront; si leur conversation est animée, ils l'interrompront, pour adresser une courte et pieuse invocation à leur mère commune, à leur infaillible protectrice.

Quand les frimas ont annoncé l'approche de l'hiver, quand la neige a blanchi les montagnes où bondissaient naguère d'innombrables troupeaux, l'Ossalois nomade est averti d'aller au pays de plaine, chercher pour les animaux qui le font vivre des subsistances, un abri. L'instant de la séparation arrive; il quitte, le cœur gros, les êtres qui lui sont chers; mais il ne partira point sans les placer sous l'égide vénérée de Notre-Dame de Layguelade. Eux aussi, du reste, dans les longs jours de séparation et d'absence ne manqueront pas de l'invoquer pour lui.

Sa puissante intercession opéra plus d'un miracle dont on a gardé la mémoire ! Dans ces dernières années encore, des endroits les plus éloignés, accourait à pied — souvent pieds nus — pour l'implorer, une foule empressée de fidèles. De nos jours, hélas ! ce pèlerinage a beaucoup déchu de son ancienne splendeur, comme tant d'autres beaucoup plus célèbres. C'est à peine si l'on peut dire qu'il subsiste encore, — toujours grâce aux bienfaits des paradoxales et sophistiquées utopies de ces idéologues à cerveaux malades — vrais échappés de Charenton — assez infatués du mérite... qu'ils se croient, pour s'oser décorer du titre pompeux d'*apôtres* ; — bons apôtres, ma foi ! — de la philosophie moderne.

Mais si Notre-Dame de Layguélade a cessé d'être le but des pieux et touchants pèlerinages d'autrefois, elle n'en reste pas moins et restera toujours l'objet d'une grande vénération dans toute la vallée d'Ossau ; par cela seul qu'elle flatte et entretient le légitime orgueil de ses habitants en leur rappelant des temps héroïques, les luttes, les exploits, les triomphes de leurs pères qui purent compter — à juste titre — entre les vaillants des vaillants.

Quand lésés dans leurs droits ou menacés dans leur indépendance, ces superbes enfants des mon-

tagnes couraient aux armes, ils ne manquaient jamais d'invoquer son puissant appui. Ils l'imploraient aussi, lorsque, dans leur désespoir, fatigués de réclamations inutiles et des lenteurs d'une justice impuissante ou partiiale, ils tombaient comme une avalanche sur les usurpateurs du Pont-Long, pour ne se retirer qu'en laissant partout derrière eux du sang, des ruines, de la désolation.

A en croire la légende — telle que nous la rapporte un vieux manuscrit latin du *x<sup>e</sup>* siècle, appartenant aux archives de la maison de Béon, mentionnée par Chérin et d'Hozier dans leur cabinet héraldique, et telle que la confirment d'antiques traditions de famille — il est peu de nos plus superbes monuments qui doivent leur origine à des événements plus glorieux, plus mémorables. Sa fondation est un des plus brillants épisodes de la vieille histoire d'Ossau et l'événement qui l'a amenée unique en son genre, dans l'histoire de l'invasion des Normands. « Personne, dit un savant historien de ces temps, n'osait alors s'opposer aux bandes de ces farouches envahisseurs qui n'étaient pourtant grosses que de quatre à cinq cents hommes; nul roi, nul chef, nul défenseur ne se levait pour les combattre; la race des guerriers et des hommes libres semblait avoir disparu; les villes étaient épuisées et désarmées; plus de mu-

railles, de milices, de curies, de trésor municipal; le peuple des campagnes, réduit à la condition des bêtes domestiques, n'avait ni le pouvoir ni la volonté de se défendre; les paysans émigraient dans les forêts, se cachaient dans les églises, ou renonçant au baptême s'en allaient lâchement grossir les bandes des pirates. « Quant aux grands, dit un vieil auteur, ils ne songeaient au milieu de tant de calamités qu'à les faire tourner au profit de leurs richesses et de leur tyrannie; ils ruinaient par leur lâcheté le royaume très-chrétien de France et en étaient réduits à racheter par de honteux tributs ce qu'ils auraient dû glorieusement défendre par les armes. » Charles le Gros paya sept cents livres d'argent le départ des Normands qui assiégèrent Paris en 885; une autre fois il donna encore cinq cents livres à l'une de ces bandes dévastatrices, pour qu'elle quittât les rives de la Somme et s'en allât combattre d'autres brigands qui, de leur côté, ravageaient les pauvres rives de la Seine; mais les deux troupes, en vertu du vieil adage : « *Les loups ne se mangent pas entre eux*, » se partagèrent l'argent, et loin de s'exterminer en commun, se concentrèrent entre les deux fleuves où elles fondèrent quelques établissements. Si bientôt donc la France entière se réveilla de son humiliante torpeur, ce fut sans doute au bruit

que firent les Ossalois fondant avec toute la terrible impétuosité des avalanches de leurs montagnes sur les Normands épouvantés d'une aussi surprenante vigueur.

Maintenant laissons parler le vieux chroniqueur.

« Jadis à Bielle, *capdeuil* de la vallée d'Ossau, comme nous vous l'avons déjà dit, s'élevait un château-fort construit par Childebert, quand le miraculeux pouvoir du saint diacre martyr Vincent l'eut forcé d'abandonner le siège de Saragosse. Inutilement assiégé par l'armée d'Ab-el-Rahman, ce château servit de refuge avec les autres forts de la vallée aux patriotes ossalois qui luttèrent avec les Béarnais, les Bigourdans et les Euskariens-Basques, contre Charles-Martel, Pepin, Charlemagne et Louis le Pieux. Après 840, quand les pirates du Nord, retranchés dans les deux Aquitaines, désolaient les régions Pyrénéennes, la terre d'Ossau fut plus particulièrement le théâtre de leurs brigandages; parce que ayant détruit *Bencharnum*, *Oppidum-Novum*, *Monesi*, *Iluro*, *Aspa-Luca*, *Tarba*, *Aquæ-Tarbelicæ*, et tout ce qu'ils avaient trouvé de villes ou de bourgades sur leur passage, ils avaient été repoussés avec perte par les Ossalois.

« Le siège durait déjà depuis huit jours. Irrités qu'une peuplade dont tous les hommes se pou-

vaient compter, osât leur résister, quand la Novempopulanie tout entière et la Gaule avaient subi leur joug sans l'ombre d'une lutte, les Normands parcoururent la vallée, gravirent les hauteurs, et portant partout le carnage et la désolation, ils tuaient les vieillards, violaient les femmes, les retenaient captives, et ne faisaient qu'amonceler partout les ruines dans la terre d'Ossau. Cependant les défenseurs du château luttèrent avec toute l'intrépidité du désespoir, prêts à mourir jusqu'au dernier plutôt que de se rendre, lançant du haut des murailles sur la tête des assiégeants furieux des pierres et de l'eau bouillante, quand un de ces barbares qu'à sa taille colossale on reconnaissait pour leur chef, s'avançant seul sous les murs du château, murmura d'une voix formidable dans une langue inconnue de tous les assiégés, quelques paroles inintelligibles.

« Les traits du géant furieux de ne pas être compris devinrent tellement affreux, que chacun trembla de tous ses membres, pressentant quelque grand malheur. Rien qu'à voir la peu rassurante manière dont il brandissait son énorme massue ferrée, on ne pouvait se défendre d'une peur horrible, tant il semblait vraiment un prince des ténèbres échappé de l'enfer.

« Comme il continuait toujours de parler et que

les Ossalois sur les remparts continuaient toujours, eux, de ne le point comprendre, l'idée vint à l'un d'eux d'aller chercher un vieil ermite, enfoui dans la chapelle à dire ses oraisons, — par cela seul qu'ayant voyagé dans des terres lointaines et parlant plusieurs langues mortes et plus encore de vivantes, il ne pourrait manquer de connaître celle du barbare, qui plus que jamais faisait mine de défier, l'un après l'autre, tous les habitants du château. « *Que celui, clamait-il de sa voix de stentor, qui se sent du cœur sorte de derrière ces murailles et vienne se mesurer avec moi!* » Voilà ce que comprit le vieil ermite, ce qu'il répéta aux défenseurs du château, peu soucieux de répondre à un semblable appel.

« Et comme le Normand vit que personne ne répondait à son orgueilleuse provocation, il tira de dessous son armure un collier orné d'une magnifique croix d'or ; et la montrant aux Ossalois, il reprit ainsi : « N'y a-t-il donc pas un seul vaillant guerrier dans tous vos rangs ? S'il s'en trouve un, qu'il sorte et me vienne abattre : voilà quel sera pour lui le prix de sa victoire ? » Le sire de Béon regardant alors le susdit collier à travers une barbacane, le reconnut bientôt pour celui de son épouse aimée, la belle Marguerite. Il était jeune, renommé pour sa mâle beauté parmi les beaux Os-

salois ; de plus brave comme une épée, mais malheureusement depuis cinq semaines un mal secret le minait et c'est à peine s'il se pouvait soutenir. Néanmoins n'écoutant que son amour et sa bouillante ardeur, il répondit aussitôt au barbare : « Je suis prêt à me mesurer avec toi, si le prix du combat doit être, non pas le collier mais bien celle à qui tu l'as ravi ! »

« Sans doute que le géant s'il ne parlait pas le béarnais le comprenait du moins très-bien, car il fit aussitôt signe qu'il consentait à cette offre, comptant bien l'assommer du premier coup de sa massue.

« On amena la belle Marguerite que Béon avait laissée, loin de tout danger, au haut d'une montagne presque inaccessible ; mais l'imprudente en était descendue avec quelques autres jeunes folles ses compagnes, pour aller à la chapelle de Notre-Dame de Hourat invoquer pour son époux l'aide de la Vierge Marie, et c'est là que le géant les avait surprises. — Ne vous hâtez pas, lecteur, de dire qu'elle était aussi bien naïvement crédule en la protection de la Sainte Vierge ; la suite de la légende vous donnerait tort !

« Le cœur battit bien fort à Béon en apercevant son épouse chérie, et il vit bien qu'il l'adorait plus que jamais ; mais le sentiment de sa faiblesse l'in-

quiétait sur l'issue du combat. Les deux adversaires se mirent en place, on fit monter Marguerite sur un tertre au bout de la lice et le combat commença.

« Levant sa lourde massue pour en asséner un formidable coup sur la tête de son antagoniste, dont il comptait bien se débarrasser de suite, le Normand la laissa retomber, croyant n'avoir plus qu'un cadavre à ses pieds ; mais Béon, invoquant saint Vincent de Luc, évita le terrible coup, et la massue, lancée avec toute la vigueur d'un bras de géant, ne frappa que la terre où elle fit un énorme trou. Furieux, transporté de rage, le barbare, alors, écumant comme un ours affamé, recula jusqu'au pied du tertre afin de prendre un nouvel élan pour écraser son adversaire. Cette fois c'en était fait du sire de Béon si la vierge Marie, suivie de sainte Marguerite et de saint Vincent de Luc n'eût tout à coup apparû à la belle épouse de Béon et ne lui eût suggéré l'heureuse idée que voici : celle de doucement détacher son tablier pour en couvrir, avec la légèreté de l'isard bondissant sur les rochers, la tête du sanguinaire ennemi de son tendre époux. Surpris un instant de cette ruse ou plutôt aveuglé par cet épais voile, que la belle Marguerite tenait étroitement serré autour de ces épaules, en criant à son époux : *« Tue-le ! tue-le donc ! »* le géant ne put voir le sire de Béon fondre

sur lui armé d'une hache, lui fendre le crâne et le faire rouler à terre avec le retentissement d'un immense chêne que la cognée du bûcheron vient d'abattre à grand'peine.

« Un sang noirâtre jaillit à flots de la blessure du colosse en ruisselant à gros bouillons jusqu'au Gave.

« Ainsi fut délivrée l'imprudente et belle Marguerite, qui ne rentra pourtant pas au château — pas plus que ses gentes compagnes du reste — tout à fait dans l'état où elle l'avait quitté. Pourquoi ?..... Ah ! ma foi, à vous de le deviner !

« Arborée au plus haut des murs du château, l'horrible tête du barbare jeta la confusion parmi les Normands. Loin de songer à venger la mort de leur chef, ils levèrent au plus tôt le siège et s'en furent faire chèrement payer à la Gascogne l'échec que venait de leur imposer le pays d'Ossau. Depuis oncques on n'en ouït parler, et le souvenir de cette terrible invasion se serait certes perdu si le sire de Béon, voulant perpétuer celui de la miraculeuse assistance qu'il avait reçue de la mère de Dieu, n'avait fait élever, à l'entrée septentrionale de Bielle, l'humble chapelle avec laquelle nous vous avons fait faire connaissance plus haut. Cinq siècles durant, toutes les communes d'Ossau ne cessèrent de s'y rendre processionnellement, en chantant le *Te Deum*, les jours de la Nativité,

8 septembre, — de sainte Marguerite, 20 juillet, — et de saint Vincent martyr, 22 janvier, — jusqu'au jour où M. de Révol, évêque d'Oloron, se vit forcé de supprimer ces pèlerinages par suite des abus sans nombre qu'ils avaient engendrés. Chaque fois les sires de Béon rendaient le pain bénit à tous les Ossalois qui venaient par leur concours à ces fêtes, célébrer la gloire d'un des plus illustres membres de leur maison.

Une autre légende moins ancienne ajoute à ces détails que le dernier vicomte d'Ossau après avoir épuisé sa jeunesse dans tous les genres de débordements, — privé de postérité, en proie à tous les désabusements d'un cœur flétri par le vice, à toutes les pensées qui peuvent monter dans une raison qui ne reconnaît plus ni règle ni frein, et n'écoute plus depuis longtemps la sainte voix du devoir, — troublé tout à la fois par le remords, par la joie amère que laissent après elles les folles joies de l'orgie et plus encore par tout ce qu'avait à souffrir son farouche orgueil de ne se point voir d'héritier, de continuateur de son nom et de ses titres auxquels il tenait tant, s'était mis à la recherche de ce bien immense, inconnu, qu'un secret instinct nous dit toujours exister quelque part, lorsqu'un soir du mois de juillet qu'il revenait de la chasse et rentrait à son château de Castel-

Jaloux par la rive gauche du Gave, tandis que ses chevaux, sa meute et ses gens le précédaient par la rive droite, il fut tout à coup surpris dans sa route par un orage affreux et forcé de chercher un abri dans la chapelle de Notre-Dame-de-Layguelade.

« Il y était encore, continue la légende, à l'heure solennelle de minuit, quand il vit défiler devant lui une procession de morts qui faisaient entendre une musique de l'autre monde. Drapés tous dans leurs grands suaires blancs, ils portaient chacun un flambeau à la main. Celui qui paraissait mener le cortège présenta son cierge au vicomte en lui intimant l'ordre de les suivre; il obéit en tremblant, car ce cierge, lorsqu'il le prit en main, se trouva être une jambe glacée de squelette. Le cortège se dirigea vers Bielle jusqu'au château fort où le Normand avait été vaincu deux cents ans auparavant; il était en ruines, et l'on n'y voyait plus qu'une vieille tour croulante, d'où sortirent une infinité d'autres morts qui se rangèrent avec un stupéfiant silence autour du vicomte; le chef de la funèbre procession mit alors au doigt de ce dernier un anneau de fer et dans sa main un parchemin surchargé de caractères runiques, puis tous les morts disparurent sans que le vicomte pût voir de quelle manière ils s'étaient dispersés, parce que, saisi d'horreur, il avait perdu connaissance. »

Le lendemain, on le trouva sans mouvement étendu sur la place où il était tombé la veille, tenant d'une main le mystérieux parchemin, et de l'autre le jaune ossement du squelette. Revenu à lui, il refusa de répondre à toutes les questions qu'on lui fit et se rendit immédiatement à Oloron, auprès d'Amatus, évêque du diocèse et légat d'Aquitaine.

Ici la légende raconte avec une bonne foi sans égale, comme quoi l'évêque *parut* très-émerveillé de la prétendue apparition et parvint à lire les caractères du parchemin malgré toute leur étrangeté.

Cette vision, à n'en pas douter, n'était autre chose qu'un de ces cauchemars affreux, tels que s'en créent à elles-mêmes les âmes craintives et pusillanimes; — selon nous elle ne prouve qu'une chose, c'est que le dernier vicomte d'Ossau n'avait pas du tout hérité de l'antique et traditionnelle bravoure de ses ancêtres! — Mais Amatus, que la charte d'Acqs nous apprend avoir été un fort rusé compère, — *vir magnæ astuciæ et calliditatis*, — le rusé Amatus, dis-je, eut l'adresse de profiter des terreurs momentanées du vicomte pour lui persuader que le parchemin contenait l'ordre formel de fonder une abbaye sur les ruines du château fort et de la doter richement. Ce qui prouve en outre que les qualifications données par la charte

d'Acqs à messire Amatus, ne sont pas le moins du monde calomnieuses, c'est que l'acte de fondation du monastère de *Sainte-Marie de Bielle*, prévoyant — sagement — le cas où l'abbaye viendrait à cesser d'être, soit par l'extinction des moines, soit *pour toute autre cause*, stipule — non moins sagement — le retour de ses revenus en faveur..... de l'évêché d'Oloron !

Durant plusieurs siècles, les frères de Sainte-Marie de Bielle se firent remarquer par leur exactitude à suivre la règle de Saint-Benoît, fondée sur le travail, le silence, la solitude, la prière, l'obéissance passive et l'humilité. Seulement aux sept heures durant lesquelles l'ordre susdit doit travailler la terre, à Bielle, on substitua l'étude et l'obligation de retranscrire les manuscrits précieux dont les ravages du temps menaçaient l'existence. De plus, outre la méditation, les religieux devaient encore se livrer à deux heures de lecture spirituelle depuis matines jusqu'au point du jour. Enfin, pas de vin, pas de viande, mais en revanche beaucoup de jeûnes, de privations et toutes les pratiques les plus raffinées de la vie ascétique.

Mais dès que le semi-calviniste Roussel, le prédicateur aimé, la créature de la belle Marguerite, la reine des Marguerites, etc., etc., parvenu au siège épiscopal d'Oloron — qui lui devait plus

tard devenir si fatal — eut connaissance de la perfide clause glissée par l'adroit Amatus dans l'acte de fondation du couvent de Sainte-Marie, il s'empressa bien vite, pour grossir sa caisse, en vrai Picard qu'il était, d'en décréter la dissolution, et comme il fallait bien donner un prétexte à cet acte inique, rien ne lui parut mieux, — bien que ce fût, au dire de l'abbé Poeydavant, *un homme tout à fait irréprochable*, — que de pousser l'indélicatesse jusqu'au bout, et d'en calomnier hautement les pauvres religieux en osant prétendre que l'apparente rigueur de leur règle n'était qu'une judaïque hypocrisie appelée à mieux cacher leurs honteux débordements. A en croire le très-vertueux prédécesseur de Maytie, les cellules du monastère n'auraient pas cessé de recevoir, nuit et jour, les femmes du village, assez aveuglées par l'esprit des ténèbres pour oser consacrer à des danses profanes avec les frères, dans les salles abbatiales, — bien peu tentantes d'ordinaire pour ce genre d'exercice ! — le temps qu'elles ne passaient point dans les bras des moines à assouvir leur lubricité.

Quoique tous ces dires fussent odieusement mensongers, Henri d'Albret, circonvenu par sa belle épouse, séduite elle-même par les insinuanes paroles de l'évêque d'Oloron, fit aux pauvres religieux de Sainte-Marie l'injure d'admettre ces ac-

cusations, et les renvoyant à Saint-Vincent-de-Luc, décida que non-seulement leur couvent serait dissous, mais encore que les revenus en seraient bien entendu octroyés..... à l'évêché d'Oloron.

Décidément Amatus était un habile homme !

---

## LE MÉDAILLON

SOUVENIR DES EAUX-BONNES

Fratto d'amore è questo.

ANT. MARC. SALVINI.

Quand cette enfant gâtée de la nature, qu'on nomme la belle saison, vient renouveler l'aspect des campagnes, et sitôt que les fleurs aux mille parfums, aux mille couleurs s'épanouissent au sein de la verdure, les tendres rossignols, les poètes et les femmes volent aux champs. Adieu Paris et ses fêtes magiques. Adieu ce cher ruisseau de la rue du Bac que M<sup>me</sup> de Staël, au sein de l'exil, préférerait à l'Adriatique de Venise et au Tibre dégénéré de l'ancienne reine du monde. Fi de Lutèce, la ville de Boue !

L'aristocratie s'enfuit à ses châteaux; la bourgeoisie dans ses villas; la lorette et l'étudiant sous les bosquets fleuris d'Asnières. Quant au poète,

trop pauvre pour avoir ni châteaux, ni villas ; trop blasé des fêtes champêtres pour y trouver le moindre charme, il donne à l'imprévu le soin de le distraire, et s'en va demander aux villes thermales leurs souvenirs et leurs romans d'un jour.

Il y a quelques années donc, je me trouvais aux Eaux-Bonnes, quand un soir que je venais de lancer à l'air les dernières bouffées d'un excellent puro, mes regards, après s'être promenés du haut d'un des balcons de l'*hôtel de France* où j'étais descendu, sur les sublimes horreurs de cette mystérieuse et grande nature, que la lune argentait de ses pâles lueurs, plongèrent machinalement tout à coup dans l'intérieur d'une chambre voisine dont les fenêtres se trouvaient ouvertes.

Assis à une vaste table, couverte de morceaux de musique et de volumes épars, un grand jeune homme blond y concentrait ses regards avides sur un portrait de femme, idéal, frais et pur, tel qu'en voient les imaginations de quinze ans dans leurs rêves les plus dorés, tel qu'en eût rêvé Lamartine, dans ces heures d'inspiration divine où son génie créait Laurence et Daïdha.

Rien qu'à la manière dont il promenait sa main sur son front large et rêveur et dans les longues boucles de sa chevelure d'or, on devinait le poète ; et c'en était un, en effet, mesdames ; un, dont

mise, douce comme le souffle embaumé du matin, mélancolique comme la brise du soir, vous a bien souvent fait verser les généreuses larmes de la sympathie. Vous l'allez reconnaître.

Il ressemble à s'y méprendre au portrait de Van Dyck, tel que ce grand peintre nous l'a lui-même tracé. Il est mince, grand, élancé. Son visage blanc et pâle a cette teinte merveilleusement diaphane que les peintres chinois prêtent à leurs figures fantastiques. Tout autour de son front extraordinairement découvert, comme pour montrer combien est vaste le foyer de son intelligence de feu, se déroulent négligemment rejetées en arrière les capricieuses boucles d'une de ces chevelures d'or qu'affectionnaient tant Michel-Ange et Sanzio d'Urbino. Sa bouche étonnamment petite pour un homme, et spirituelle comme celle de Voltaire, n'a qu'un défaut, celui d'être éternellement plissée par un sardonique et moqueur sourire, indice de son caractère désespérément caustique. Son regard profond et bleu comme l'Océan, semble, lorsqu'il s'arrête sur une femme, illuminé de cette lueur magique aux ardeurs de laquelle toute résistance se fond, et qui vous promet mille voluptés enchanteresses pour l'heure divine où l'on s'abîme à deux dans les silencieuses harmonies du cœur. Sa mise enfin a toujours ce caractère de bon

goût exquis et de laisser aller dans la recherche qui caractérise l'homme du monde, artiste.

A un mouvement que je fis, il se retourna et je reconnus en lui mon ami, mon frère, Paul de S.....

En un instant, je volai dans sa chambre et le serrai dans mes bras, mais quand je relevai la tête, je vis ses yeux humides de larmes.

— Qu'as-tu ? lui dis-je. Tu sembles triste, souffrirais-tu ? Quelle est cette femme dont tu contemplais l'image tout à l'heure avec une aussi fiévreuse exaltation.

— Oh ! ne m'interroge pas là-dessus, je t'en prie.

— Un secret pour moi, Paul, pour moi, ton plus intime ami ! oh ! c'est mal, bien mal.

— Eh bien, non, je vais te l'avouer. Regarde... n'est-ce pas qu'elle est belle, bien belle, cette femme avec ses grands cheveux d'or, comme ceux des vierges de Raphaël, avec son cou de neige, dont les ondulations doivent être mille fois plus souples que celles des lianes d'Amérique ? Regarde, sa peau, d'une blancheur étincelante, est si fine que les moindres veines y coulent en filets d'un bleu transparent. C'est comme une surface d'azur et d'albâtre que ne sillonne aucune ride, et que n'altère aucun nuage. Quant à ce corsage, où l'élégance et la force, la délicatesse et l'ampleur s'harmonisent si bien, n'est-ce pas celui d'Ève ou

de Niobé? N'y a-t-il pas dans ces beaux bras d'un galbe si pur quelque chose qui surprend et qui ravit? Ces yeux, enfin, magnifiques et grands, qu'un peintre reconnaîtrait entre tous ceux de l'univers, lorsqu'un sourire les illumine, ne doivent-ils pas vous donner un avant-goût du ciel? Cette femme, vois-tu, c'est le triomphe d'un ciseau tout-puissant, c'est un chef-d'œuvre de l'artiste éternel, qui, lui aussi, rêve l'idéal et ne le réalise que rarement. Aussi je l'aime, je l'aime comme un insensé; quand je l'ai contemplée longtemps avec toute mon âme, un éblouissement passe dans ma vue avec la lumière ardente de son regard; bienheureux, mon ami, bienheureux, celui qui glissera sa main frémissante dans les soyeux replis de cette chevelure, digne de Cléopâtre la superbe! Bienheureux, celui qui cueillera les roses de ces lèvres, effeuillera de ses baisers ardents sur son front d'ivoire le poëme de sa pensée. Moi, je ne la verrai jamais; jamais je n'aurai l'ineffable consolation de lui exprimer à deux genoux l'adoration passionnée de mon cœur.

Cette femme, je ne la connais pas; ce portrait, je l'ai trouvé dans le sable d'un des sentiers de la promenade horizontale; séduit par l'espérance d'y rencontrer l'idéal qu'un pinceau humain avait osé reproduire, j'en ai fait le but de mes promenades

assidues, mais il ne m'a pas encore été donné de voir l'original de ce médaillon bien-aimé.

Et je l'aime ! c'est folie, je le sens : c'est folie, mais je l'aime, et ne sais si je la verrai jamais ! Je ne sais si nos deux existences se coudoieront un jour dans le monde ; qu'importe ! J'en mourrai peut-être, mais je bénirai Dieu ; l'idéal, ce démon insaisissable de nos nuits brûlantes à nous autres poètes, l'idéal me sera apparu une fois sous une forme visible ; mes rêves d'artiste ne m'auront pas trompé !

Qu'elle est belle cette femme ! Oh ! dis-moi que je ne suis pas fou !

Elle est peut-être mariée, ajouta-t-il après un grand silence ; qui sait ? Heureuse épouse, heureuse mère, elle fait peut-être danser sur ses genoux un enfant blond et rose comme elle. Oh ! ma tête ! ma tête !

Mais je la verrai au moins avant de mourir.

Jeune fille, elle consentira peut-être à ne pas repousser l'amour d'un jeune poète riche d'avenir ; mariée, je m'ensevelirai tout entier dans le silence de mon cœur.

— Du courage et de l'espérance, lui dis-je en le quittant.

— Oh ! merci, merci ! car j'ai grand besoin de tous deux.

## II

A quelque temps de là, Paul vint me voir à Paris. Je fus frappé de l'extrême pâleur empreinte sur son visage. Ses yeux caves étaient bordés par un cercle de feu; on suivait dans les rides prématurées de son front tous les sillons d'une forte souffrance.

— Mariée! me cria-t-il en se jetant dans mes bras. C'est tout ce qu'il put exclamer.

Il est de ces douleurs qu'il ne faut pas essayer de consoler par de vaines lamentations; quand un ami pleure dans vos bras, on ne peut que pleurer avec lui.

— Un jour, sanglota-t-il, — comme nul parfum ne m'avait encore révélé la trace de mon inconnue depuis mon retour à Paris, et que je passais mon temps à promener ma tristesse au hasard, à l'aventure, — je fus comme tant d'autres à Notre-Dame assister à un grand et somptueux mariage qu'on allait célébrer. On en disait tant de merveilles, que lorsque j'arrivai dans le temple chrétien j'eus une peine infinie à trouver de la place. Rien n'était beau à voir comme cette antique basilique,

inondée du plus riche et du plus beau monde qu'ait jamais fourni la première capitale du globe. Ce n'étaient de tous côtés qu'or, diamants, fleurs et parfums; les cierges brillaient de mille feux; il y avait comme une émanation divine sous les sombres arceaux, encens enivrant qui devait s'envoler bientôt sur les ailes de la prière. On allait commencer la bénédiction nuptiale : l'orgue soupira ses premières notes, notes doucement harmonieuses comme des voix d'anges, toutes les têtes se penchèrent : la jeune vierge entra. Au murmure d'admiration générale que souleva sur son passage la royale beauté de la mariée, rehaussée encore par sa blanche toilette d'une richesse inouïe, je relevai la tête pour voir à mon tour et n'eus que le temps de la regarder une seconde. C'était elle, mon ami, mon inconnue des Eaux-Bonnes, l'idéal si longtemps caressé.

La douleur retomba sur mon cœur en larmes de sang. Je glissai évanoui sur la dalle du temple... mais au moins je n'entendis pas le oui fatal, je ne revis pas la jeune épouse passer, fière et pudique, avec la bénédiction divine au front.

Aimer et savoir que celle qu'on aime ne peut pas répondre à votre amour ! Avoir enfoui dans son cœur mille trésors d'affection, de tendresse, et ne pouvoir y faire participer un autre soi-même !

Rêver toujours les délices d'une blanche main que l'on tient dans la sienne, et savoir que cette même main si désirée frissonne d'amour sous l'étreinte d'une autre main, oh ! c'est horrible !

Et Paul était forcé de vivre avec cette pensée !

Aussi voulut-il en finir avec tous ses tourments...

Un soir, en effet, qu'il traversait le pont de la Concorde pour regagner la rue Royale, qu'il habite, il s'arrêta comme frappé d'une sorte de vertige à la vue des flots bleus de la Seine, qui semblaient l'attirer et lui dire : « Viens dans notre discret lincoeur ensevelir les souffrances de ta vie ; viens, et tu seras heureux, car tu oublieras. »

Et il contemplait toujours d'un œil d'envie ces palais splendides de l'oubli entr'ouvrant devant lui leurs portes d'azur limpide où se miraient les pâles clartés des étoiles.

Et il allait priant Dieu tout bas de lui pardonner d'obéir à cette mauvaise inspiration de l'esprit des ténèbres, quand les cris plaintifs d'une pauvre petite, murmurant de sa voix éteinte : « Pour ma mère, monsieur, je vous en prie, pour ma mère ! » vinrent frapper son oreille.

Cette simple et touchante prière le sauva ; il pensa à sa mère, à sa pauvre mère qui mourrait de sa mort.

« Je vivrai, dit-il, mais je n'aurai qu'un souvenir au cœur, qu'un seul regret, qu'un seul nom dans mon passé, je n'aurai qu'un seul amour dans l'avenir... l'ambition, la gloire! »



## LÉGENDE DE COARRAZE

BIGORRE.

Au fond de l'immense bassin  
Qui part de Bixanos et finit à Lestelle,  
A mille pas de l'antique chapelle  
Dédiée à la Vierge et du calvaire saint  
Qui de replis nombreux la côtoie et la ceint  
S'avance en éperon un coteau de verdure :  
Un vieux manoir de gothique sculpture  
En couronne l'extrémité.  
C'est Coarraze.

CH. LIAMÈRES.

De Pau à Coarraze la route est magnifique. Ce ne sont que gras pâturages frangés de haies vives et de ruisseaux jaseurs, vastes champs dorés de moissons jaunissantes et gais hameaux se cachant à demi sous des touffes de noyers ou de frênes; mais près de Coarraze le paysage, redevenu âpre et montagneux, a de si mâles et si énergiques allures qu'on comprend on ne peut mieux, ainsi que le dit un vieil auteur, — André Favyn, dans son *Histoire du Béarn*, — qu'élevé en cet endroit, non délicatement, mais à la rustique, accoutumé à manger « chaud et froid, à aller nu-tête et nu-pieds avec « les petits enfants du pays, le fier Béarnais, habi-

« tué de bonne heure à la peine et non aux raffi-  
« nements de la cour, soit devenu le terrible *lion*  
« appelé à faire trembler ses ennemis, suivant les  
« prophétiques paroles du roi Henri d'Albret :  
« *Mire, agora esta oueia pario un lione.* — Re-  
« gardez, la brebis a enfanté un lion. »

Malheureusement, la destinée des ouvrages hu-  
mains roule dans un cercle de désastres; les monu-  
ments périssent comme les mains qui les ont élevés;  
et puis ce que le temps respecte, les révolutions,  
encore plus agiles à détruire que lui, l'anéantissent  
dans leurs sanglants excès. Aujourd'hui, de tout  
le superbe château où grandit Henri IV jusqu'au  
jour où son père Antoine de Bourbon le con-  
duisit à Paris, au collège de Navarre, pour y être  
*institué es-bonnes lettres*, il ne reste plus qu'une  
tour et qu'un portail en ruines dont les pierres  
rongées laissent encore lire l'étrange axiome castil-  
lan que voici : « *Lo que ha de ser no puede fallar.*  
— Ce qui doit être ne peut manquer d'arriver! »

Fatalement, à la vue de cet adage espagnol, on  
ne peut s'empêcher de songer à cette étroite petite  
rue de la Ferronnerie, où l'intrépide héros de tant  
de rencontres d'armes, de sièges et de batailles,  
parvenu enfin à s'asseoir sur le trône de France  
après de si diverses destinées, s'en fut si miséra-  
blement périr sous le couteau d'un fanatique!

Froissard, — au style duquel nous n'aurons garde de substituer le nôtre, — conte sur le château de Coarraze une fort jolie légende.

« En ce pays régnoit un baron qui s'appeloit de son nom Raymond et seigneur de Corasse-Coarraze. Or pour ce temps ce dit seigneur avoit un plait en Avignon, devant le pape, pour les dîmes de l'église de sa ville, à l'encontre d'un clerc de Cathelongue, lequel clerc étoit en clergie très-grandement et très-bien fondé, et clamoit à avoir grand droit en ces dîmes de Coarraze, qui bien valoient de revenu cent florins par an. Et le droit que il y avoit il le montra et prouva, car, par sentence définitive, pape Urbain V, en consistoire général, en détermina et condamna le chevalier, et jugea le clerc en son droit. Le clerc, de la devraine sentence du pape, leva lettres et prit possession et chevaucha tant par ses journées, qu'il vint en Berne — Béarn — et montra ses lettres, et se fit mettre par la vertu des bulles du pape en possession de ce dimage. Le sire de Coarraze ot grande indignation sur le clerc et sur ses besognes, et vint au-devant et dit au clerc : « Maître Pierre ou maître Martin, ainsi comme on l'appeloit, pensez-vous que pour vos lettres je doive perdre mon héritage. Je ne vous sais pas tant hardi que vous en levez ni prenez ja chose qui soit mienne, car si vous le faites, vous y mettez la

vie. Mais allez ailleurs impêtrer bénéfice, car de mon héritage vous n'aurez nient, et une fois pour toutes, je vous le défends. » Le clerc se douta du chevalier, car il étoit crueux, et n'osa persévérer. Si ce cessa; et s'avisa qu'il s'en retourneroit en Avignon ou en son pays, si comme il fit; mais quand il dut partir, il vint en la présence du seigneur de Coarraze, et lui dit : « Sire, par votre force et non par le droit vous me ôtez et tollez les droits de mon église, dont en conscience vous vous mesfaites grandement. Je ne suis pas si fort en ce pays comme vous êtes, mais sachez que, au plus tôt que je pourrai, je vous enverrai tel champion que vous douterez plus que vous ne faites de moi. » Le sire de Coarraze, qui ne fit compte de ses menaces, lui dit : « Va à Dieu, va, fais ce que tu peux; je te doute autant mort que vif. Jà pour tes paroles je ne perdrai mon héritage. »

« Ainsi se partit le clerc du seigneur de Coarraze et s'en retourna je ne sais quel part en Cataloigne ou en Avignon. Et ne mit pas en oubli ce qu'il avoit dit au partir au seigneur de Coarraze; car quand le chevalier y pensoit le moins, environ trois mois après, vinrent en son chastel de Coarraze, là où il se dormoit en son lit de lez de sa femme, messagers invisibles qui commencèrent à bûcher et à tempêter tout ce qu'ils trouvoient parmi ce

chastel, en tel manière que il sembloit que ils dus-  
sent tout abattre; et bûchoient les coups si grands  
à l'huys de la chambre du seigneur, que la dame  
qui se gisoit en son lit en étoit toute effrayée; le  
chevalier oyoit bien tout ce, mais il ne sonnoit  
mot, car il ne vouloit pas montrer courage d'homme  
ébahi; et aussi il étoit hardi assez pour attendre  
toutes aventures.

« Ce tempétement et effroi fait en plusieurs lieux  
parmi le chastel dura un long espace et puis se  
cessa. Quand ce vint à lendemain, toutes les mesnies  
de l'hostel s'assemblèrent et vinrent au seigneur, à  
l'heure qu'il fut dé couché, et lui demandèrent :  
« Monseigneur, n'avez-vous point ouy ce que nous  
avons à nuit ouy? » Le sire de Coarraze se feignit  
et dit : « Non, quelle chose avez-vous ouy? »  
Adonc lui recordèrent-ils comment on avoit tem-  
pété aval son chastel et retourné et cassé toute la  
vaisselle de la cuisine. Il commença à rire et dit  
que ils l'avoient songé et que ce n'avoit été que  
vent. « En mon Dieu, dit la dame, je l'ai bien ouy. »

« Quand ce vint l'autre nuit après ensuivant,  
encore revinrent ces tempêteurs mener plus grand'-  
noise que devant, et bûcher les coups moult grands  
à l'huys et aux fenestres de la chambre du cheva-  
lier. Le chevaillier saillit sus en-my son lit, et ne  
se put ni se volt abstenir que il ne parlât et ne

demandât : « Qui est-ce là qui ainsi bâche en ma chambre à cette heure ? »

« Tantôt lui fut répondu : « Ce suis-je, ce suis-je. » Le chevalier dit : « Qui t'envoie ici ? — Il m'y envoie le grand clerc de Casteloigne à qui tu fais grand tort, car tu lui tols les droits de son héritage, si ne te lairay en paix, tant que tu lui en auras fait bon compte et qu'il soit content. » Dit le chevalier : « Et comment t'appelle-t-on, qui es si bon messager ? — On m'appelle Orton. — Orton, dit le chevalier, le service d'un clerc ne te vaut rien, il te fera trop de peine si tu veux le croire ; je te prie, laisse-le en paix et me sers, et je t'en saurai gré. »

« Orton fut tantôt conseillé de répondre, car il s'enamoura du chevalier et dit : « Le voulez-vous ? — Oui, dit le sire de Coarraze ; mais que tu ne fasses mal à personne de céans ; je me chevirai bien à toi et nous serons bien d'accord. — Nenni, dit Orton, je n'ai nulle puissance de faire autre mal que de toi réveiller et destourber ou autrui, quand on devroit le mieux dormir. — Fais ce que je dis, dit le chevalier, nous serons bien d'accord, et laisse ce méchant désespéré clerc. Il n'y a rien de bien en lui, fors que peine pour toi, et si me sers. — Et puisque tu le veux, dit Orton, et je le veuil. »

« Là s'enamoura tellement cil Orton du sei-

gneur de Coarraze, que il le venoit voir bien souvent de nuit, et quand il le trouvoit dormant, il lui hochoit son oreiller, ou il hurloit grands coups à l'huys ou aux fenêtres de la chambre, et le chevalier, quand il étoit réveillé, lui disoit : « Orton, laisse-moi dormir, je t'en prie. — Non ferai, disoit Orton, si t'aurai ainçois dit des nouvelles. » Là avoit la femme du chevalier si grand paour que tous les cheveux lui dressoient et se muçoit en la couverture. Là lui demandoit le chevalier : « Et quelles nouvelles me dirois-tu et de quel pays viens-tu ? » Là disoit Orton : « Je viens d'Angleterre ou d'Allemagne, ou de Hongrie, ou d'un autre pays, et puis je m'en partis hier, et telles choses et telles y sont advenues. » Si savoit ainsi le sire de Coarraze par Orton tout, quant que il avenoit par le monde; et maintint cette ruse cinq ou six ans et ne s'en put taire, mais s'en découvrit au comte de Foix par une manière que je vous dirai.

« Le premier an, quand le sire de Coarraze venoit vers le comte à Ortais ou ailleurs, le sire de Coarraze lui disoit : « Monseigneur, telle chose est avenue en Angleterre, ou en Écosse, ou en Allemagne, ou en Flandre, ou en Brabant, ou autres pays; » et le comte de Foix, qui depuis trouvoit ce en voir (vrai), avoit grand'merveille dont tels choses lui venoient à savoir. Et tant le pressa et

examina une fois, que le sire de Coarraze lui dit comment et par qui toutes telles nouvelles il savoit, et par quelle manière il y étoit venu. Quand le comte de Foix en scût la vérité, il en eut trop grand' joie et lui dit : « Sire de Coarraze, tenez-le à amour ; je voudrois bien avoir un tel messenger ; il ne vous coûte rien , et si savez véritablement tout quant que il avient par le monde. » Le chevalier répondit : « Monseigneur, ainsi ferai-je. »

« Ainsi étoit le sire de Coarraze servi de Orton, et fut longtemps. Je ne sais pas si cil Orton avoit plus d'un maître, mais toutes les semaines, de nuit, deux ou trois fois, il venoit visiter le seigneur de Coarraze et lui recordoit des nouvelles qui étoient venues en pays où il avoit conversé, et le sire de Coarraze en escriptoit au comte de Foix, lequel en avoit grand'joie, car c'étoit le sire en ce monde qui plus volontiers oyoit nouvelles d'étranges pays. Une fois étoit le sire de Coarraze avec le comte de Foix ; si jangloient entre eux deux ensemble de Orton et chéy à matière que le comte lui demanda : « Sire de Coarraze, avez-vous point encore vu votre messenger ? » il répondit : « — Par ma foi, monseigneur, nennil, ni point je ne l'ai pressé. — Non, dit-il. C'est merveille ; si me fut aussi bien appareillé comme il est à vous, je lui eusse prié que il se fut démontré à moi. Et vous prie que vous vous

en mettiez en peine si me saurez à dire de quelle forme il est et de quelle façon. Vous m'avez dit qu'il parole le gascon si comme moi ou comme vous. — Par ma foi, dit le sire de Coarraze, c'est la vérité, il le parole aussi bien et aussi bel comme moi et vous; et par ma foi je me mettrai en peine de le voir, puisque vous me le conseillez. »

« Avint que le sire de Coarraze, comme les autres nuits avoit été, étoit en son lit en sa chambre, de côté sa femme, laquelle étoit jà toute accoutumée de ouïr Orton et n'en avoit plus nul doute, lors vint Orton, et tire l'oreille du seigneur de Coarraze qui fort dormoit; le sire de Coarraze s'éveilla tantôt et demanda :

« — Qui est-ce là ? » Il répondit : « — Ce suis-je, voire Orton. — Et d'où viens-tu ? — Je viens de Prague en Bohême; l'empérière de Rome est morte. — Et quand mourut-il ? — Il mourut devant hier. — Et combien a de ci en Prague à Bohême ? — Combien ? dit-il; il y a bien soixante journées. — Et si en es-tu sitôt venu ? — M'ait Dieu ! voire, je vais aussitôt ou plus tôt que le vent. — Et as-tu ailes ? — M'ait Dieu ! nennil. — Et comment donc peux-tu voler sitôt ? » Répondit Orton : « — Vous n'en avez que faire du savoir; suffise vous quand vous me oyez et je vous rapporte certaines et vraies nouvelles.

« — Par Dieu! Orton, dit le sire de Coarraze, je  
« t'aimerois mieux si je t'avois vu. » Répondit Or-  
ton : « — Et puis que vous avez tel désir de moi  
« voir, la première chose que vous verrez et en-  
« contrerez demain au matin, quand vous saurez  
« hors de votre lit, ce serai-je. — Il suffit, dit le  
« sire de Coarraze. Or, va, je te donne congé pour  
« cette nuit. »

« Quand ce vint au lendemain matin, le sire de  
Coarraze se commença à lever, et la dame avoit  
telle paour que elle fit la malade, et que point ne  
se leveroit ce jour, ce dit-elle à son seigneur, qui  
vouloit que elle se levât. « Voire, dit la dame, si  
« verrois Orton. Par ma foi, ne le veuil, si Dieu  
« plait, ni voir ni encontre. » Or, dit le sire de  
Coarraze : « — Et ce fais-je. » Il sault tout belle-  
ment hors de son lit, et cuidoit bien adonc voir  
en propre forme Orton, mais ne vit rien. Adonc  
vient-il aux fenêtres et les ouvrit pour voir plus  
clair en la chambre, mais il ne vit rien chose que  
il put dire : « Vecy Orton. »

« Ce jour passé, la nuit vint. Quand le sire de  
Coarraze fut en son lit couché, Orton vint et com-  
mença à parler ainsi comme accoutumé avoit.  
« — Va, va, dit le sire de Coarraze, tu n'es qu'un  
« bourdeur, tu te devois si bien montrer à moi  
« hier qui fut et tu n'en as rien fait. — Non ! dit-il,

« si ai m'aist Dieu ! — Non as. — Et ne viles-vous  
« pas, ce dit Orton, quand vous saulsistes hors de  
« votre lit, aucune chose ? — Oil, dit-il, en séant  
« sur mon lit, et pensant après toi, je vis deux  
« longs fétus sur le pavement, qui tournèrent en-  
« semble et se jouoient. — Et ce étois-je, dit Orton,  
« en celle forme-là m'étois-je mis. » Dit le sire de  
Coarraze : « — Il ne me suffit pas ; je te prie que  
« tu te mettes en autre forme, telle que je puisse  
« te voir et connoître. » Répondit Orton : « — Vous  
« ferez tant que vous me perdrez et que je me  
« tannerois de vous, car vous me requérez trop  
« avant. » Dit le sire de Coarraze : « — Non feras-  
« tu, ni te tanneras point de moi ; si je t'avois vu  
« une seule fois, je ne te voudrois plus jamais voir.  
« — Or, dit Orton', vous me verrez demain, et  
« prenez bien garde que la première chose que  
« vous verrez, quand vous serez issu hors de votre  
« chambre, ce serois-je. — Il suffit, dit le sire de  
« Coarraze ; or, t'en va meshuy, je te donne congé,  
« car je veuil dormir. »

« Orton se partit. Quand ce vint à lendemain à  
heure de tierce, que le sire de Coarraze fut levé et  
appareillé, si comme à lui appartenoit, il issit hors  
sa chambre et vint en unes galeries qui regardoient  
en mi la cour du chastel. Il jette les yeux et la pre-  
mière chose qu'il vit, c'étoit que on sa cour a une

truie la plus grande que oncques avoit vu, mais elle étoit tant maigre que par semblant on n'y veoit que les os et la pel; et avoit un musel long et tout affamé. Le sire de Coarraze s'émerveilla trop fort de cette truie et ne la vit point volontiers, et commanda à ses gens : « Or, tôt mettez les chiens hors, je veuil que cette truie soit pillée. » Les varlets saillirent avent, et défrémèrent le lieu où les chiens étoient et les firent assaillir la truie. La truie jeta un grand cri et regarda contremont sur le sire de Coarraze, qui s'appuyoit devant sa chambre à une étaie. On ne la vit oncques plus, car elle s'éclipsa, et on ne sçut que elle devint.

« Le sire de Coarraze rentra en sa chambre, tout pensif, et lui alla souvenir de Orton, et dit :

« Je crois que j'ai huy vu mon messenger; je me  
« repens de ce que je l'ai huyé et fait huier mes  
« chiens sur lui; fort y a si je le vois jamais, car  
« il m'a dit plusieurs fois que sitôt que je le cour-  
« roucerois je le perdrais et ne revenroit plus. »

« Il dit vérité.

« Oncques puis ne revint en l'hôtel du seigneur de Coarraze, et mourut le chevalier dedans l'an suivant. »

---

## NOTRE-DAME DE BETHARRAM

BIGORRE.

Oh ! qu'on se sent heureux dans l'église remplie  
Du saint et si doux nom de la vierge Marie.

*Poésies diverses de l'Auteur.*

Arrivons à la légende de Betharram.

Elle est simple, — elle est vraisemblable, — elle doit être vraie. — Elle est surtout racontée d'une façon charmante, dans un tout petit livre plein d'intérêt, par M. l'abbé Meujoulet, l'heureux historiographe de cette pieuse fondation.

Essayons de la narrer à notre tour.

Un jour, une belle jeune fille de seize ans courait folâtement, sur les rives escarpées du Gave, à la poursuite d'un brillant papillon dont les ailes chaudement colorées de pourpre et d'or l'avaient séduite au passage, en faisant miroiter leurs couleurs sous les mille feux flamboyants du ciel. Seulement comme le lépidoptère, en voyant sa liberté, sa vie peut-être menacées, avait redoublé d'adresse

et d'agilité, la folle enfant, elle, tout entière à l'idée de sa capture, oublia si bien le sentiment de sa propre conservation qu'à un instant, — s'approchant trop du bord pour s'emparer du fugitif dans un suprême effort, — elle eût infailliblement roulé dans les profondeurs de l'abîme sans une grosse branche — *beth arram* dans la langue du pays — qui se trouva tout à coup sous sa main, au moment où elle venait d'invoquer Marie, et la retint dans sa chute en lui permettant de s'accrocher à elle convulsivement.

Par reconnaissance pour la bonne Vierge, dans laquelle elle vit sa vraie libératrice, la jeune fille plaça sur son autel une branche aux feuilles d'or, et, depuis ce jour, non-seulement le nom de Notre-Dame du beau rameau, de *beth arram*, lui fut invariablement donné par tous, mais encore les gens du pays, voyant dans ce salut inespéré un incontestable miracle, eurent plus que jamais en vénération la bien humble, mais bien sainte chapelle, consacrée à la mère de toutes les douleurs, à celle qu'on n'invoque jamais en vain lorsqu'on souffre.

Une autre légende nous a été transmise par les anciens chroniqueurs.

La voici dans toute sa simplicité :

« En ce temps-là, c'est-à-dire à une époque in-

connue, mais déjà bien loin de nous, quelques petits bergers du village de Lestelle se livraient à leurs jeux enfantins pendant que leurs brebis paissaient tranquillement et que les agneaux bondissaient sur les rochers qui occupaient le bas de la montagne, au bord du Gave. Tout à coup les yeux de ces jeunes enfants furent frappés de l'éclat d'une vive lumière. Leur première impression fut celle de la frayeur. Mais bientôt rassurés par un sentiment intérieur de joie et de confiance, ils s'approchèrent et aperçurent avec surprise une belle image de la très-sainte Vierge. A cette vue, ils éprouvèrent des transports d'allégresse qu'on ne saurait redire. Ils coururent aussitôt au village et racontèrent la merveilleuse apparition à tous les habitants. Ceux-ci se hâtèrent d'aller contempler le prodige de leurs propres yeux. Le prêtre ne tarda pas de les y suivre, revêtu des ornements sacrés, et tous se prosternèrent avec respect devant la miraculeuse statue, le visage mouillé de pleurs et le cœur pénétré d'une sainte admiration.

« On comprit sans peine qu'il y avait dans cette merveille une manifestation des desseins de Dieu pour la gloire de la sainte mère de J.-C., et chacun se trouva persuadé que le ciel voulait qu'un oratoire fût construit en ce lieu. Mais comment bâtir sur ces âpres rochers? Cela parut à ces pauvres

gens d'une difficulté insurmontable. En conséquence, ce fut de l'autre côté de la rivière qu'on dressa une niche où la sainte image fut religieusement déposée<sup>1</sup>.

« Mais, nouveau miracle! autant de fois qu'on voulut l'y loger, autant de fois elle s'en retourna toute seule en sa première place. On ne put pas même la retenir dans l'église paroissiale, d'où elle revint encore sur les rochers des bords du Gave. Les habitants de Lestelle virent bien que c'était l'unique lieu choisi du ciel; mais ils hésitaient toujours, lorsqu'une jeune villageoise, nommée Raymonde, prenant en main la cause de la reine des vierges, éleva la voix au milieu du peuple pour

1. Cette niche subsiste encore au milieu des ronces, vis-à-vis de la chapelle. Elle est pour ainsi dire incrustée dans le talus du lit de la rivière, et devant elle passe un chemin étroit qui divise ce talus en deux étages. C'est un corps de maçonnerie ayant une base d'un peu plus de 2 mètres de large, un couronnement circulaire et une hauteur totale de près de 4 mètres. L'embrasure de la niche a 71 centimètres de haut, ce qui peut donner une idée de la grandeur de l'image miraculeuse. La muraille, formée de pierres à demi disjointes, ne présente aucun caractère particulier; mais comme on trouve le plein cintre au haut et au fond de la niche, et qu'il n'y a aucune trace d'ogive, on pourrait en conclure que ce monument date au moins du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle; car on sait qu'à partir de cette époque presque toutes les constructions religieuses se font remarquer, pendant près de quatre cents ans, par des arcades ogivales ou en pointe.

menacer ses compatriotes de la colère de Dieu, s'ils n'obéissaient promptement à des ordres donnés d'une manière aussi positive. Elle parlait encore, et déjà une grêle affreuse tombait sur les moissons. A ce coup, tout le monde effrayé demanda grâce. On ne balança plus et, sans autre retard, on jeta les fondements d'une pauvre petite chapelle à laquelle Raymonde promit avec enthousiasme d'heureux accroissements. »

Maintenant nous ne vous saurions, bien entendu, garantir l'authenticité de l'une ou l'autre de ces légendes, surtout en présence de ces paroles du grave Marca : « Il est arrivé à cette chapelle un « accident semblable à celui que souffrent les an- « ciens établissements, dont l'origine est presque « toujours incertaine dans les histoires, la vicil- « lesse qui les recommande leur faisant cette douce « injure que de faire perdre la mémoire de leur « commencement. » Et, plutôt que de nous lancer dans des discussions vaines sur le plus ou moins de fondement de cette dévotion, nous aimons mieux vous offrir bien vite les jolis vers qu'elle a inspirés à deux charmants poètes, MM. Gabriel Azaïs et Vincent Bataille.

## LA CAPÈRE DE BÉTHARRAM

*Nousté Dame deü cap doü poun,  
Aduat-mé à d'aguest'hore.*

## I

Quoan lou Gabe, en braman, dits adiü à las pennes,  
Y s'abance, à pinnets, à taubès boscs et prats,  
Qué diséren qué craing dé rencountra cadènes  
Süs bords dé mille flous oundrats.

Aü bou temps deüs Gastous, ue béroye Capère  
Counsacrade peü pople à la May d'eü boun Diü,  
La qui tous ans dé loueing lous *Beürraimès*<sup>1</sup> appère,  
Qu'ère déya ségude aü bord d'eü gran Arriü.

Mes n'ère pas labets coum adare noummade,  
N'ère pas *Betharram* : qu'eb bouy doune racounta,  
Lous més amics, quin hou la Capère estréado  
Deü noum qui tien despuch-ença.

## II

Drin aü dessus de la Capère,  
Ue hilhotte deüs embirous  
Houléyabe, bibe et leüyère,  
Y qu'empléabe sa tistère  
Dé las mey fresques de las flous.

1. Nom que l'on donne à ceux qui vont en pèlerinage à Betharram.

**LA CHAPELLE DE BÉTHARRAM.**

*Notre-Dame du bout du Pont ,  
Venez à mon aide à cette heure.*

**I**

Quand le Gave quittant les rochers pour les plaines,  
S'élance, en bondissant, dans les bois, dans les prés,  
On dirait qu'il a peur de rencontrer des chaînes  
Dans les touffes de fleurs dont ses bords sont parés.

Au bon temps des Gaston, une chapelle sainte  
Qu'à la Mère de Dieu, bâtirent nos aïeux,  
Ouvrait déjà, non loin du Gave, son enceinte  
Aux nombreux pèlerins accourus en ces lieux.

Il n'avait point alors ce modeste ermitage  
Le nom de *Bétharram* inscrit sur son fronton.  
Fils du Béarn, je vais dans votre vieux langage  
Vous conter d'où lui vient ce nom.

**II**

Près du toit où la Vierge veille,  
Une fille des lieux voisins,  
Vive, lesté comme une abeille,  
Allait, remplissant sa corbeille  
Des fleurs que moissonnaient ses mains.

Moun-Diü ! la béroye flourette  
Quis'mirailhe hens lou cristaiü,  
Hens lou cristaiü d'aquère ayguette,  
Y tà bribente, y tà clarette,  
Qui ba bagna lous pès de Paü !

Per la coueilhe ère s'esdébure ;  
Lou pè qué l'eslengue y qué cat...  
Gouyats ! la terrible abenture !  
Lou Gabe à l'arrouyousse allure  
Qué la s'emboulégue au capbat.

La praübotte eslhéba soun âme  
A la qui sab noustes doulous :  
Dé tire cadou bère arrame  
D'aüprès deü loc oün Nouste-Dame  
Adyude lous sous serbidous.

Y, chens s'abusa, la maynade  
Séseich, en l'entreignen pla hort,  
La branque peü Ceti embiade,  
Per aquet moyen ey saüibabe  
Y douçamen miado au bord.

Taiüs las nòres du patriarche  
Bes'crédèn pergudes, pari,  
Quoan, pourtan l'arramette à l'arche,  
La Couloume per sa désmarche  
Deü délutyé annonça la fi.

D'ue fayçou tà merbeilhouse  
Puch qu'es arringade au trépas,  
Migue, hens la Capère ombrouse

Oh ciel ! quelle fleur séduisante  
Là, se mire au cristal de l'eau,  
De cette eau pure et transparente  
Qui, suivant sa rapide pente,  
Baigne en passant les pieds de Pau !

Pour la cueillir, elle se presse...  
Son pied glisse... Jeunes garçons,  
Ombragez vos fronts de tristesse !...  
Le Gave qui bondit sans cesse  
L'emporte dans ses tourbillons...

La pauvrete élève son âme  
Vers celle qu'émeut le malheur...  
D'auprès des murs où Notre-Dame  
Vient en aide à qui la réclame,  
Soudain tombe un rameau sauveur.

La jeune fille qui se noie,  
Saisit, en l'étreignant bien fort,  
Ce rameau que le ciel envoie,  
Qui sous son étreinte se ploie,  
Et la soutient jusques au bord.

Tel dans l'arche que l'eau balance  
Noé croit son trépas certain,  
Quand le rameau de l'espérance  
Au bec de l'oiseau qui s'avance  
Du déluge annonce la fin.

Puisqu'une aide surnaturelle  
Te sauve du flot courroucé,  
Petite amie, à la chapelle

Dé ta patronne bienhurouse  
Bet'remetté dé toun esglas.

Diü de you ! quin es marfandide !  
Quin trembles dé reth y dé pou !  
Dé ta raübe blangue gouhide,  
Y dé touns peüs, l'ounde limpide,  
En goutéyan, muilhe lou soü.

« Chens boste ayde, qu'èri pergude, —  
Ça dits-ère, — Reyne deü Ceü !  
« Arrés n'a bist quon souy cadude ;  
« Més bous qui m'abet entenude,  
« M'abet adjudade aütà-leü.

« Boune May, pertout quens'démoure  
« La tendresse de boste amou,  
« Quon roullabi capbat l'escourre,  
« Qu'abet dat ourdi à la cassourre  
« Qu'emblesse ue arrame entà you.

« Youb'offri dounc ma bère arrame ;  
« Qué lab'dépaüsi sùs l'aüta ;  
« Y-mey que hey bot en mounne âme  
« Qu'aci daban bous, Nouste-Dame,  
« Gnaüt *beth arram* qué lusira.

« Sente-Bierye, n'oub-caü pas cragne  
« Qué m'en desdigue lou mé pay :  
« Souns moutous pêchen la mountagne ;  
« Souns blads croubèchen la campagne ;  
« Qu'èü héra counsenti ma may.

De la Vierge à ta voie fidèle  
Va réchauffer ton cœur glacé.

Oh ciel ! que te voilà tremblante  
Tes dents craquent sous le frisson !  
De ta robe blanche collante  
L'eau goutte à goutte ruisselante  
A tes pieds mouille le gazon.

« Sans votre aide j'étais perdu,  
« Dit-elle alors, Reine du ciel ;  
« Ma chute, nul ne l'avait vue ;  
« Mais vous qui m'avez entendue  
« Êtes venue à mon appel.

« Votre amour, ô douce patronne,  
« Pour nous toujours veille d'en haut ;  
« Quand l'eau m'entraîne et m'environne,  
« Au chêne votre voix ordonne  
« De m'envoyer vite un rameau.

« O Vierge, je vous fais hommage  
« De ce rameau qui séchera ;  
« Mais, sur mon âme, je m'engage  
« A mettre au pied de votre image  
« Un rameau qui toujours luira.

« Trouverai-je, ô Vierge divine,  
« Mon père contraire à mon vœu !  
« Ses agneaux paissent la colline,  
« Dans les champs sa moisson s'incline,  
« Ma mère obtiendra son aveu.

« Y you dab ue ardou nabère,  
 « En memori de tout aço,  
 « Tout mès, en aqueste Capère  
 « Oùn hoste sente amou m'appère,  
 « Bierye, queb'oubrirey moun côl »

## III

La Capère despuch estou fort renoumade.  
 Aï miey deüs *ex-voto* dé soun riche trésor,  
 Qué byn enter las mas d'ue imatye sacrade  
 L'ouffrande d'à *beth arram d'or*.

D'aquiü, lou noum deü loc. Souben, loueing deü hourbari,  
 Oun qué s'y ba goari dé toute passion,  
 En retrempan soun ame ali pensa salutari  
 Deüs turmens qui per nous patì lou Saübadou.

Courret tà Bétharram, hilhots de la Nabarre,  
 Poplés de la Gascougne y deüs bords dé l'Adou :  
 La Bierye à Betharram nou hou yamey abare  
 Deüs trésors deü dibin amou.

V. BATAILLE.

« Et moi, dans une ardeur nouvelle,  
« En souvenir de ce bonheur,  
« Tous les mois, à cette chapelle  
« Où votre saint amour m'appelle,  
« Je vous ferai don de mon cœur. »

## III

La Chapelle depuis fut de tous vénérée.  
Parmi les *ex-voto* de son riche trésor,  
On voit briller aux mains de l'image sacrée  
L'offrande du *beau rameau* d'or.

De là le nom du lieu... Loin du bruit de la ville,  
Là de ses passions se guérit plus d'un cœur ;  
Et l'âme s'y retrempe à la pensée utile  
Des tourments que pour nous endura le Sauveur.

Courez à Betharram, enfants de la Navarre,  
Peuples de la Gascogne et des bords de l'Adour ;  
A Betharram jamais la Vierge n'est avare  
Des trésors du divin amour.

G. AZAÏS.

THE  
LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM OF  
COMPARATIVE ZOOLOGY  
AT HARVARD UNIVERSITY

RECEIVED  
JAN 1 1901  
FROM THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF  
COMPARATIVE ZOOLOGY  
AT HARVARD UNIVERSITY

THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF  
COMPARATIVE ZOOLOGY  
AT HARVARD UNIVERSITY

## LÉGENDE DE BOS DE BÉNAC

ANCIEN LAYRÉDAN

« De semblables récits peuvent nous faire  
« sourire, nous qui les lisons dans de vieux  
« livres, écrits pour des hommes d'un autre  
« âge; mais au temps passé, quand ces légendes  
« circulaient de bouche en bouche  
« comme l'expression vivante et poétique  
« des sentiments et de la foi populaires, on  
« devenait pensif et l'on pleurait en les en-  
« tendant raconter. »

AGUSTIN THIERRY. *Récits des Temps  
Mérovingiens.*

L'aspect de Bénac n'est pas du tout un de ceux qu'on est habitué à rencontrer dans les Pyrénées. Là, dit un des plus spirituels écrivains qui aient écrit sur cette contrée, M. Henri Taine, le ciel s'ouvre sur une largeur immense, la coupole d'azur pâlit vers les bords, et son bleu tendre, dégradé par nuances insensibles, se perd à l'horizon dans une blancheur ravissante. Ces couleurs si pures, si riches, si doucement fondues, sont comme un grand concert où l'on se trouve enveloppé d'harmonie; la lumière

arrive de toutes parts ; l'air en est pénétré, la voûte bleue scintille depuis le dôme jusqu'à l'horizon. On oublie les autres objets ; on s'absorbe dans une sensation unique ; on ne peut que jouir de cette sérénité inaltérable, de cette profusion de clarté, de cet épanchement de lumière dorée, ruisselante, qui joue dans un espace sans limites. Le ciel du Midi ne correspond qu'à un seul état de l'âme, qui est la joie ; il n'a qu'une pensée et qu'une beauté, mais il fait concevoir le bonheur plein et durable ; il met dans le cœur une source de gaieté toujours prête à jaillir ; l'homme en ce pays doit porter légèrement la vie. Nos cieux du Nord ont une expression plus variée et plus profonde. Les reflets métalliques de leurs nuages changeants conviennent à des âmes agitées. Leur lumière brisée et leurs nuances étranges expriment la joie triste des passions mélancoliques. Ils touchent le cœur plus à fond et d'une atteinte plus vive. Mais le bleu et le blanc sont des teintes si belles ! D'ici, le Nord semble un exil ; on n'eût jamais pensé que deux couleurs pussent faire autant de plaisir. Elles s'évanouissent l'une dans l'autre, comme des sons suaves qui se rapprochent et se confondent. Le blanc lointain adoucit la lumière crue et l'emprisonne dans une poussière d'air épaissi. L'azur du dôme émousse les rayons sous sa teinte obscure, les réfléchit, les

brise et semble semé de paillettes d'or. Ces miroitements du ciel, ces horizons noyés dans une bande vaporeuse, cette transparence de l'air infini, cette profondeur d'un ciel sans nuages, valent le spectacle des montagnes.

Cependant, en ce moment où l'on sort des montagnes, on en rêve encore. Au bruit monotone de la diligence, les souvenirs se réveillent ; et comme on passe auprès du château de Bénac, ils se rassemblent autour de sa légende ; pendant que les voyageurs dorment et que les chevaux soufflent, on se conte à soi-même la vieille histoire que voici :

Bos de Bénac était un bon chevalier, grand ami du roi saint Louis ; il alla en croisade dans la terre d'Égypte et tua beaucoup de Sarrasins pour le salut de son âme. Mais à la fin, les Francs furent défaits dans une grande bataille, et Bos de Bénac laissé pour mort. On l'emmena prisonnier le long du fleuve, du côté du soleil, dans un pays où la peau des hommes était toute brûlée par la chaleur, et il y fut dix ans. On le fit pâtre de troupeaux, et on le battait souvent, parce qu'il était Franc et chrétien.

Un jour qu'il s'affligeait et se lamentait dans un lieu désert, il vit paraître auprès de lui un petit homme noir, qui avait deux cornes au front, un

pied de chèvre et l'air plus méchant que les plus méchants Sarrasins. Bos était si accoutumé à voir des hommes noirs qu'il ne fit pas le signe de la croix. C'était le diable qui lui dit en ricanant :  
« Bos, à quoi t'a servi de combattre pour ton Dieu ?  
« Il te laisse valet de mes valets de Nubie ; les  
« chiens de ton château sont mieux traités que toi.  
« On te croit mort, et demain ta femme se marie.  
« Va donc traire tes brebis, bon chevalier. »

Bos poussa un grand cri et pleura, car il aimait sa femme ; le diable feignit d'avoir compassion de lui. « Je ne suis pas si méchant que le disent tes  
« prêtres. Tu t'es bien battu ; j'aime les gens braves,  
« je ferai pour toi plus que le crucifié, ton ami.  
« Cette nuit tu seras dans ton beau pays de Bigorre.  
« Promets-moi seulement de me donner quelque  
« chose en échange, une fois dans ton château. Eh  
« bien, te voilà embarrassé comme un théologien.  
« Allons décide-toi. »

Bos oublia que c'est péché mortel de donner quelque chose au diable, et lui tendit la main. Aussitôt il fut emporté dans un tourbillon ; il aperçut au-dessous de lui un grand fleuve jaune, le Nil, qui s'allongeait, ainsi qu'un serpent, entre deux trainées de sable ; un instant après, une ville étendue sur la grève comme une écaille de tortue ; puis des flots innombrables alignés d'un bout de l'ho-



rizon à l'autre, et sur eux, des vaisseaux noirs pareils à des hirondelles; plus loin, une île à trois côtés, avec une montagne creuse pleine de feu et un panache de fumée jaune; puis encore la mer. La nuit tombait, quand une rangée de montagnes se leva dans les bandes rouges du couchant. Bos reconnut les cimes dentelées des Pyrénées, et fut rempli de joie.

Le diable lui dit : « Bos, viens d'abord chez mes « serviteurs de la montagne. En bonne conscience, « puisque tu rentres au pays, tu leur dois une « visite. Ils sont plus beaux que tes anges, et t'aimeront, puisque tu es mon ami. »

Le bon chevalier eut horreur de penser qu'il était l'ami du diable, et le suivit à contre-cœur. La main du diable était comme une serre, il allait plus vite que le vent. Ils traversèrent un mur de nuages et s'arrêtèrent sur le pic d'Anhic. Au même instant, l'éclair fendit la masse de vapeurs. Bos vit un fantôme haut comme un grand pin, la face ardente comme une fournaise, enveloppé de nuées rouges. Des auréoles violettes flamboyaient sur sa tête; la foudre rampait à ses pieds en traînées éblouissantes; tout son corps resplendissait d'éclairs blancs. Le tonnerre éclata, la cime voisine croula, les roches renversées fumèrent, et Bos entendit une voix tonnante qui disait : « Bos est re-

« venu; Bos est l'ami de mon maître; Bos, j'illu-  
« mine la vallée pour ton retour, mieux que les  
« cierges de ta chapelle. »

Un instant après, il était devant une autre mon-  
tagne qu'il reconnut à la clarté des étoiles. C'était  
celle de Campana, qui sonne lorsqu'il arrive inahneur  
au pays. Bos se trouva dedans, sans savoir com-  
ment cela s'était fait, et vit qu'elle était creuse  
jusqu'au sommet. Une cloche énorme d'argent  
bruni descendait de la plus haute voûte; un trou-  
peau de chèvres noires était attaché au battant.  
Bos comprit que ces chèvres étaient des diables;  
leurs queues courtes frétilaient convulsivement;  
leurs yeux étaient comme des charbons allumés;  
leur poil tremblait et se recroquevillait comme les  
rameaux verts sur la braise; leurs cornes étaient  
pointues et tortues comme des épées de Syrie.  
Quand elles aperçurent Bos et le démon, elles vin-  
rent sauter autour d'eux avec des bonds si brusques  
et des yeux si étranges, que le bon chevalier sentit  
le cœur lui manquer. Ces yeux formaient des  
figures cabalistiques et dansaient à la façon des  
feux follets d'un cimetière; puis elles se mirent sur  
une seule ligne et coururent en avant; le battant  
d'acier heurta la paroi sonore, une voix immense  
sortit en roulant de l'argent qui vibrait; Bos crut  
l'entendre jusqu'au fond de sa cervelle; les palpi-

tations du son coururent par tout son corps; il frémit d'angoisse comme un homme en délire, et entendit distinctement la cloche qui chantait :  
« Bos est revenu; Bos est l'ami de mon maître;  
« Bos, ce n'est point la cloche de ton église; c'est  
« moi qui sonne ton retour. »

Il se sentit encore une fois enlevé dans l'air; les arbres enracinés dans le roc pliaient devant son compagnon et lui, comme sous l'orage; les ours hurlaient lamentablement; des troupeaux de loups fuyaient en frissonnant sur la neige. De grands nuages roux couraient dans le ciel, déchiquetés et tremblotants comme des ailes de chauve-souris. Les malins esprits des vallées se levaient et tourbillonnaient dans la nuit. Les têtes des rocs semblaient vivantes; il croyait voir l'armée des montagnes s'ébranler et le suivre.

Cette fois, Bos se trouva au pied du Bergonz, devant une porte de pierre qu'il n'avait jamais vue. La porte s'ouvrit d'elle-même, avec un bruit plus doux qu'un chant d'oiseau, et ils entrèrent dans une salle haute de mille pieds, toute en cristal, flamboyante comme si le soleil eût été dedans. Bos vit trois petites femmes, grandes comme la main, sur des sièges d'agate; elles avaient des yeux clairs comme l'eau verte du Gave; leurs joues avaient le vermillon de la rose sans épines; leur robe

blanche était aussi légère que la vapeur aérienne des cascades; leur écharpe de la couleur de l'arc-en-ciel. Bos crut l'avoir vue autrefois flottante au bord des précipices, lorsque la brume matinale s'évaporait aux premiers rayons. Elles filaient, et leurs rouets tournaient si vite qu'on ne voyait pas la roue. Elles se levèrent toutes ensemble, et chantèrent de leur petite voix argentine : « Bos est revenu; Bos est l'ami de notre maître; Bos, nous « te filerons un manteau de soie en échange de ton « manteau de croisé. »

Enfin, le pauvre Bos, trempé d'une sueur froide, fut porté tout d'un coup au pied du château de Bénac, et le diable lui dit : « Bon chevalier, va « donc retrouver ta femme! » Puis il se mit à rire avec le bruit d'un arbre qui craque, et disparut, laissant derrière lui une odeur de soufre.

Le matin paraissait, l'air était froid, la terre mouillée, et Bos grelottait sous ses haillons, lorsqu'il vit venir une cavalcade superbe : des dames en robe de brocard, couturées d'argent et de perles, des seigneurs en harnois d'acier poli, avec des chaînes d'or, de nobles palefrois sous des housses écarlates, conduits par des pages en veste de velours noir; puis l'escorte des hommes d'armes, dont les cuirasses luisaient au soleil. C'était le sire d'Angles qui venait épouser la dame de Bénac. Ils

défilèrent longuement sur la rampe et s'enfoncèrent sous le porche obscur.

Bos courut à la porte du château; mais on le renvoya en lui disant : « Bonhomme, reviens à midi, tu auras l'aumône avec les autres. »

Bos s'assit sur une roche, tourmenté de colère et de douleur. Il entendait dans le château des fanfares de trompettes et le bruit des réjouissances. Un autre allait lui prendre sa femme et son bien; il serrait les poings et roulait des pensées de meurtre; mais il n'avait pas d'armes; il prit patience, comme il avait fait tant de fois chez les Sarrasins, et attendit.

Tous les pauvres du voisinage s'assemblèrent, et Bos se mit avec eux. Il n'était pas humble comme le bon roi saint Louis, qui lavait les pieds des mendiants; il eut grande honte de marcher parmi ces porte-besaces, contrefaits, goîtreux, aux jambes torses, aux dos voûtés, mal couverts de méchantes capes rapiécées et trouées, et de guenilles en loques; mais il eut bien plus de honte encore, lorsqu'en passant sur le fossé plein d'eau claire il vit sa figure brûlée, ses cheveux hérissés comme le poil d'une bête fauve, ses yeux sauvages, tout son corps maigri; puis il pensa qu'il n'avait pour vêtement qu'un sac déchiré et la peau d'une grande chèvre, et qu'il était plus hideux que

le plus hideux mendiant. Ceux-ci criaient louange aux mariés, et Bos de fureur grinçait des dents.

Ils suivaient le haut corridor, et Bos vit par la porte l'ancienne salle du festin. Ses armures y pendaient; il reconnut les andouillers des cerfs qu'il avait tués à coups de flèches, les têtes des ours qu'il avait tués à coups d'épée. La salle était pleine et la joie du festin montait haut sous les voûtes, le vin du Languedoc coulait largement dans les coupes; les conviés portaient la santé des fiancés. Le sire d'Angles causait bien bas avec la belle dame de céans, qui souriait et tournait vers lui son doux regard. Quand Bos vit ces lèvres sourire et ces yeux noirs rayonner sous le capulet d'écarlate, il sentit son cœur mordu par la jalousie, bondit dans la salle et cria d'une voix terrible : « Hors d'ici, traîtres; je suis le maître d'ici, Bos de Benac! — Mendiant et menteur! dit le sire d'Angles. Nous avons vu Bos tomber mort sur le bord du fleuve d'Égypte. Qui es-tu, misérable vagabond? Ta figure est noire comme celle des damnés Sarrasins. Vous êtes tous les amis du diable; c'est le malin esprit qui t'a conduit ici. Chassez-le et lâchez les chiens sur lui. »

Mais la dame miséricordieuse demanda qu'on fit grâce au malheureux fou. Bos, blessé par sa conscience, croyant que chacun savait son péché,

s'enfuit le visage dans ses mains, ayant horreur de lui-même, et ne s'arrêta que dans une fondrière déserte. La nuit vint et la cloche du mont Campana se mit à tinter. Il entendit bourdonner les rouets des fées du Bergonz. Le géant habillé de feu parut sur le pic d'Anhie. Des images étranges se levèrent en son cerveau comme les rêves d'un malade. Le souffle du démon était sur lui. Il sentait sa raison se renverser et sa foi se dissoudre. Une légion de visions fantastiques chevauchait dans sa tête au bruissement des ailes infernales et le ravissant sourire de la belle dame le piquait au cœur, comme n'eût pas fait la pointe du plus acéré poignard d'un Sarrasin maudit. Le petit homme noir parut à ses côtés, et lui dit : « Comment, Bos, tu  
« n'es pas invité à la noce de ta femme ? Le sire  
« d'Angles l'épouse tout à l'heure. Ami Bos, il n'est  
« pas courtois !

« — Maudit de Dieu, que viens-tu faire ici ?

« — Tu n'es pas reconnaissant ; je t'ai tiré  
« d'Égypte comme Moïse ses badauds d'Israélites ;  
« et je t'ai transporté, non pas en quarante ans,  
« mais en un jour dans la terre promise. Pauvre  
« sot, qui t'amuses à pleurer ! veux-tu ta femme ?  
« donne - moi ta foi, rien davantage..... Va, les  
« coups de fouet des Nubiens t'ont mis la couar-  
« dise au cœur ; tu n'oses te venger ; les varlets de

« chiens devraient te fouailler sur la place. Dors  
« sur la neige, bon chevalier. Là-bas, où sont les  
« lumières, le sire d'Angles embrasse ta femme. »

Le cœur de Bos bondit dans sa poitrine comme pour se briser : « Seigneur, mon Dieu, dit-il en tombant à genoux, délivrez-moi du tentateur ! » Et il fondit en larmes.

Le diable bondit, chassé par cette prière ardente, et, en retombant, il enfonça sa griffe dans un rocher, où l'on en voit encore l'empreinte.

Mais, pendant ce temps, les mains de Bos, saintement jointes sur sa poitrine, venaient de rencontrer son anneau de mariage qu'il portait à son scapulaire. « Oht mon Dieu, dit-il en tressaillant de joie, merci à vous, et faites que  
« j'arrive. »

Il courut comme s'il avait des ailes, franchit d'un saut la porte du castel et pénétra dans la grande salle où le festin durait encore. Plus que jamais sa gente épouse paraissait radieuse et belle, plus que jamais ses deux grands yeux noirs, lascivement humides, tournaient vers le baron d'Angles leur éclat alangui.

Il s'approcha d'elle, lui prit la main et lui montra le précieux anneau.

La châtelaine pâlit.

Pour le moment, je crois, elle eût de beaucoup

préféré que son seigneur et maître eût, en effet, réellement eu le crâne brisé par le glaive crochu d'un Sarrasin. Mais c'est qu'aussi c'était bien dur d'avoir à partager sa blanche couche avec ce hideux mendiant alors qu'elle se faisait une fête de promener ses voluptueuses lèvres de pourpre sur le beau front du sire d'Angles!

Malgré tout, elle ne le renia point; son accueil fut seulement froid, très-froid. Elle, qui n'avait pas cessé de pleurer et de regarder du côté de la Terre-Sainte durant sept ans, n'eut même pas un baiser pour le pauvre *revenant*.

Tout à coup le diable parut, réclamant du baron l'exécution de sa promesse, une part au dessert de son infidèle épouse. Jugez de la terreur qu'inspira sa venue! Tous sentirent glisser dans leurs veines ce froid mortel et pénétrant qui vous saisit dans les sombres gorges de Pierrefitte et des Eaux-Chaudes.

Le baron, lui, n'eut point peur et sourit même malicieusement. « Ah! te voilà, dit-il, gentil « compagnon de route, tiens, voici ta part du « festin. » Et il tendit au diable quelques coques de noix.

Satan fit d'abord la grimace; puis, indigné de la mauvaise foi du paladin croisé, il s'enfuit en hurlant, non par la porte comme un simple mor-

tel, mais par une immense brèche qu'il fit à la muraille.

Là fut sa vengeance, onques depuis il ne se trouva de maçon qui pût boucher cette ouverture jusqu'au jour où la Révolution — plus impitoyable encore que le diable — vint achever de renverser les pierres qu'il avait respectées.

Que si maintenant vous vous préoccupez de la fin du très-peu loyal Bos, je vous dirai qu'après s'être allé confesser au Pape de ses rapports avec le diable, il s'en fut dans une grotte voisine vivre d'eau fraîche et d'amour... de Dieu — à défaut de celui de sa femme.

D'aucuns prétendent que cette dernière se fit nonne dans un couvent de Tarbes, mais je n'en crois rien. Elle avait de beaucoup trop belles dispositions pour que cette idée saugrenue lui ait jamais traversé la cervelle!

## LA FÉE DES VERTIGES

HAUTES-PYRÉNÉES

Comme la tête tourne en plongeant  
la vue au fond de ces abîmes!

SHAKESPEARE.

Quand parvenu à gravir, les yeux fixés sur l'é-  
troit chemin qui serpente à travers les abîmes,  
quelques-unes de ces marches gigantesques que la  
main de Dieu a jetées là pour aider le voyageur  
altéré de science à monter jusqu'à lui, vous jetez  
un regard furtif sur les profondeurs séculaires des  
récifs suspendus à vos pieds, votre vue se trouble,  
on dirait qu'un nuage soudain la voile; la terre  
manque sous vos pas; en vain vous voudriez fuir,  
votre regard revient toujours se poser sur ces  
gouffres immenses, que l'Éternité même comble-  
rait à peine. Il semble qu'il y ait au fond comme  
une lueur étrange dont l'éclat magnétique et fas-  
cinateur vous éblouit et vous attire. Si n'était  
même la main invisible et protectrice de votre ange  
gardien, vous iriez fatalement rouler dans ces sé-

pulcres toujours béants, comme s'ils étaient la gueule de l'insatiable mort.

Les traditions du pays expliquent merveilleusement cette hallucination des sens, ces illusions du vertige, que le génie des poètes allemands s'est plu à faire fantastiquement tournoyer sur le bouclier à facettes de l'Adamastor des montagnes.

Chacun de ces rochers, de ces gouffres, de ces abîmes est sous l'invocation d'une fée malfaisante que le montagnard appelle la *Fée des Vertiges*.

Ces sirènes dangereuses — une des plus poétiques réminiscences des superstitions antiques que le flot vainqueur du christianisme ait respectée dans sa course à travers les âges — ces sirènes dangereuses aux regards de flamme, aux provocations ardentes, fascinent le voyageur imprudent qui ose contempler leur sauvage beauté. Éperdu, le cœur serré d'effroi, il sent bien tout à coup un secret pressentiment de malheur prochain courir dans ses veines avec le frisson;... mais il n'est plus temps.

Le fils d'Ève paie de sa vie les imprudences de sa curiosité, et l'on entend les rires d'une joie satanique se mêler aux rumeurs du vent.

L'une des dernières victimes dont le pays conserve le souvenir fut un jeune homme de Paris, de grande naissance, Jules de S....

Voici maintenant comment j'appris son histoire.

Un jour que les médecins m'avaient ordonné les eaux de Cauterets et que j'approchais du pont d'Espagne en compagnie de Latapie, mon guide, je l'entendis tout à coup s'écrier, avec une sympathique intonation :

— Ah ! voilà le vieux père Jacques !

— Et qu'est-ce que le père Jacques ? lui dis-je.

— Le père Jacques, Monsieur !... Ah ! dame ! c'est un bon vieux brave homme qui demeure depuis bien des années en ce pays, et qu'on voit venir, chaque matin, s'agenouiller au pied de cette croix.

Je regardai alors avec attention l'inconnu qu'il me désignait et fus frappé de voir, malgré son âge, sa démarche encore ferme et assurée. Parvenu à l'extrémité du rocher, il s'arrêta, se mit à genoux, fit dévotement le signe de la croix et sembla prier avec tant de ferveur que ma curiosité s'en trouva vivement piquée.

Je demandai à Latapie s'il savait pourquoi ce bon vieillard venait prier ainsi chaque jour...

— J'en sais bien quelque chose, me répondit-il, mais je n'ai jamais entendu le père Jacques raconter son histoire, et j'aurais peur de me tromper. Si Monsieur voulait bien la lui demander à lui-

même, je suis bien sûr qu'il la lui conterait tout au long.

Je m'avançai alors, et le père Jacques, entendant le sable crépiter sous mes pas, releva la tête et tressaillit comme frappé d'une apparition... Ses mains s'élevèrent vers le ciel, ses lèvres articulèrent des mots sans suite, et ses yeux se fixèrent sur moi avec une indéfinissable expression de crainte et de bonheur.

— Ah ! mon Dieu !... c'est monsieur Jules ! c'est monsieur Jules !... exclama-t-il ; et ses larmes redoublèrent abondamment.

— Détrompez-vous, brave homme, lui dis-je en l'aidant à se relever, je ne suis pas celui que vous pensez...

Mais il ne m'écoutait pas et répétait avec anxiété en me désignant la pointe du rocher :

— Prenez garde !... prenez garde !... éloignez-vous... votre vie en dépend.

Je me reculai alors et, dès qu'il me vit hors de tout danger, l'effroi, qui se peignait jusque-là sur son visage, fit place à la plus douce bienveillance.

— J'étais venu, lui dis-je, pour vous prier de me faire connaître la cause de votre profonde dévotion sur cette partie écartée de la roche ; mais l'impression fâcheuse que ma présence inattendue

a produite sur vous me fait trop pressentir toute l'indiscrétion qu'il y aurait à vous demander de m'initier à des souvenirs sans doute bien cruels, pour que je persiste dans l'idée de vous interroger.

— Bien cruels, il est vrai, reprit le père Jacques dont les regards attendris ne me quittaient pas, et aujourd'hui plus que jamais, car vous avez avec mon jeune maître que je pleure une si frappante ressemblance, que j'ai cru le revoir!...

L'intérêt que m'inspirait ce vieillard croissait à chacune de ses paroles. Tout me disait depuis un instant qu'une grande infortune avait dû le frapper, et ma satisfaction fut extrême en l'entendant dire :

— Je vais vous raconter ce que mes yeux ont vu, car je n'aurai jamais une meilleure occasion de rendre hommage à la mémoire de mon pauvre cher maître, dont Dieu veuille bien avoir l'âme en son saint Paradis!...

Et le bon vieux commença ainsi :

« Originaire d'une famille basque, mon père avait quitté son village pour entrer au service du colonel de S..., et ce fut dans une des terres de M. le comte, le château de S..., que je naquis quelques années avant son unique héritier, M. Jules. Jusqu'à vingt ans, mon jeune maître ne quitta pas le château; mais à cet âge son père voulut qu'il parcourût l'Europe et que je l'accompagnasse en qualité de valet

de chambre. N'allez pas croire pour cela qu'il m'ait jamais traité comme un domestique... le pauvre enfant!... Non; j'étais pour lui comme un vieil ami...; aussi n'aurais-je pas hésité à me jeter au feu pour l'en sauver!

Après avoir visité la Turquie, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, mon jeune maître dut rentrer en France, car depuis un ou deux mois il ne se sentait pas bien.

A Paris, les premiers médecins s'étant trouvés d'accord pour dire que les eaux de Cauterets seules pourraient triompher de la maladie de langueur du pauvre jeune homme, son père, que son service empêchait de s'absenter, le fit immédiatement partir pour les Pyrénées, où je fus, comme toujours, appelé à l'accompagner.

Durant toute une semaine, nous passâmes ici le plus délicieux temps du monde. Sous l'influence de ce climat si riche et si fécond en afflations vivifiantes, mon jeune maître avait non-seulement vu renaître ses couleurs fraîches et sa gaieté folle d'autrefois, mais avec elles son irrésistible passion pour le dessin; — car il dessinait comme un ange, le pauvre cher enfant!

Un jour donc que voulant rendre avec une aussi scrupuleuse exactitude que possible la perspective abrupte de ces rochers dont il avait entrepris de

confier le site bizarre à son album, il se promenait tout au bord de cette extrémité pour mieux se pénétrer de la mystérieuse profondeur de ces gouffres, le ciel voulut qu'il cédât, comme tant d'autres, aux irrésistibles séductions de la *Fée des Vertiges*, et roulât, la tête la première, dans l'immense cratère béant devant lui.

Un cri perçant qu'il fit entendre, comme un dernier adieu à la vie, vint seul m'annoncer cet affreux malheur...

J'accourus... mais déjà il était trop tard. Les eaux écumantes dressèrent seules devant moi leurs têtes blanches hideusement cruelles.

Égaré par le désespoir, je tombai à genoux à cette même place, sans faire un mouvement. Je comprenais et je ne voulais pas comprendre; je savais et je ne voulais pas savoir; je devinais et faisais tout pour ne pas deviner... Et c'est qu'il y avait là, en effet, trop de désespoir, trop de réalité déchirante pour ne pas craindre d'y croire, pour ne pas redouter le réveil d'un aussi affreux rêve.

Immobile, dans un état de morne stupeur, je restai toute la nuit abîmé dans mes larmes, et ce ne fut qu'après en avoir bien versé que je pus envisager face à face l'horrible malheur dont je venais d'être le témoin impuissant...

Si je ne me suis pas enfin jeté moi-même après lui, c'est que je savais trop bien, Monsieur, que rien n'échappe à ces gouffres perfides et que ma mort n'aurait été qu'un crime devant Dieu!

Le lendemain matin le hasard ayant amené par ici le vieux François, que vous connaissez peut-être, il me trouva là, à genoux sur cette même pierre que voici, pleurant mon pauvre maître et priant pour lui !... Je lui contai tout, et il mêla ses larmes aux miennes.

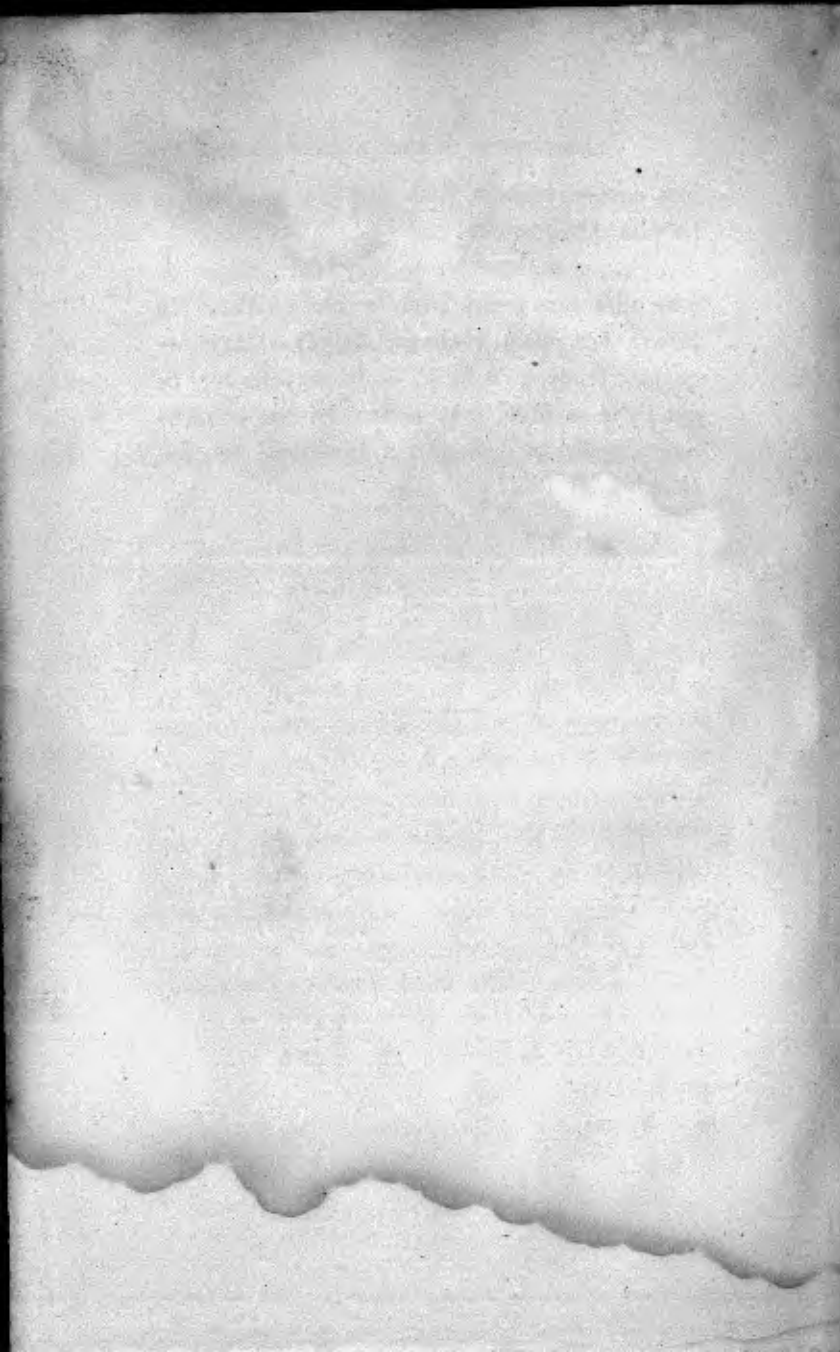
Au bout d'un mois d'attente, après avoir passé toutes mes journées à regarder, à chercher si je ne verrais point, par hasard, jaillir du sein de l'abîme les restes du pauvre enfant que j'avais tant aimé, je partis pour Paris afin d'aller rejoindre mes maîtres dont je n'avais pas osé affronter plus tôt les justes reproches.

Durant une année entière que je restai encore au château, jamais ni M. le comte, ni M<sup>me</sup> la comtesse ne m'adressèrent une seule fois la parole. Aussi profitai-je d'un petit héritage qui m'échut pour quitter leur service et me retirer, aux environs d'ici, dans une petite campagne que je cultive moi-même.

Là je vis pauvre, mais au moins tranquille. Je ne vois pas sans cesse passer et repasser devant moi comme un remords, ce silence triste et résigné de

mes anciens maîtres, mille fois plus pénible que les plus dures paroles.

A chaque anniversaire du jour fatal j'ai soin de faire dire une messe pour le salut de l'âme du pauvre cher enfant, et chaque matin je viens ici, — quelque temps qu'il fasse, — me rappeler tout ce que j'y ai souffert, prier pour celui que je pleurerai toujours et demander à Dieu qu'il me réunisse bientôt à lui ! »



## LA ROCHE DU CRIME

GORGE DE PIERREFITTE

Aspro tiranno Amore  
NITECRI.

J'essayais quelquefois de me tromper moi-même,  
De regarder son front, et de dire : « Je t'aime ! »

A. DE LAMARTINE. *Jocelyn*.

L'histoire que je vous vais narrer a eu pour théâtre, mes belles lectrices, une étrange et curieuse route que vous n'avez pu manquer de remarquer, si vous avez fait le voyage des Pyrénées, celle qui mène de Pierrefitte à Barèges.

Rien, en effet, n'est aussi bizarre que cette route où le Gave se tord tout le temps à vos côtés en mille replis fantastiques, comme ceux d'un serpent inondé d'écume, sans s'aucunement soucier des belles pentes gazonnées qui l'entourent; où d'instant en instant de folâtres sources, aussi bavardes que de vieilles commères, glissent en se jouant le long des parois du roc qu'elles ont fini par user.

A droite et à gauche, de lents et mélancoliques mugissements sortis du fond des pâturages s'en viennent mêler leur primitive harmonie aux cris lointains des pâtres et aux babilllements des clochettes appendues au cou des brebis. Au loin, enfin, d'après rochers enfarinés d'éblouissantes neiges se dressent devant vous comme autant de points d'exclamation. De leurs flancs raboteux et sombres, brûlés par le soleil, desséchés par le vent du nord, crevassés en tous sens, fendillés par le souffle impétueux des orages, semblent de temps à autre s'élever de sinistres murmures qu'on serait tenté de prendre pour autant de blasphèmes adressés à la nature, qui ne cesse d'être pour eux une impitoyable marâtre.

Plus on avance et plus le paysage prend d'attristants aspects. Petit à petit la route s'enfonce tellement entre sa double cloison de montagnes, qu'à chaque instant d'énormes masses calcaires semblent vous barrer le passage. Répercutés, redoublés, multipliés par les sonores échos des montagnes, les rugissements du Gave qui se brise vous attristent de leurs sons déchirants; on dirait toujours le funèbre prélude de quelque drame lugubre et terrible, tant ces gorges étroites, étranglées, manquant tout à la fois d'air et d'espace, semblent fatalement prédestinées à servir de scène à de tor-

turantes péripéties pleines d'angoisses et de larmes.

Quatre heures durant, vous ne cessez de passer de l'admiration qu'excite la puissance inconnue qui a ainsi jeté les uns sur les autres rochers et torrents, à celle que soulève de son côté l'intelligente et opiniâtre patience avec laquelle l'homme a lutté pied à pied contre des obstacles en apparence insurmontables. Tout ce long dédale de pics, de rochers, de collines et de ravins qui se suivent, se croisent et s'entrelacent comme les longs replis de corridors infernaux, abonde en inimaginables contrastes.

Deux lieues environ plus loin que Pierrefitte, le spectacle devient surtout on ne peut plus saisissant ; non pas tant parce que de gros nuages sombres roulent presque toujours au ciel leurs capitons noirâtres comme de grandes draperies de deuil, que parce que les bruits du Gave, fouetté par le vent des tempêtes, montent alors vers vous comme les plaintes étouffées d'une âme maudite.

Ces triples et quadruples étages de rocs rous-sâtres et dénudés, ces sapins rabougris et tordus, ces angles étrangement tourmentés, ces ronces livides et âpres, ces squelettes d'arbres séculaires nus et dépouillés d'écorce, ces masses indécises et menaçantes prêtes à vous écraser de leur poids, ces monstrueuses gibbosités croulantes et rongées,

ces débris de montagne superposés, entassés, accumulés pèsent horriblement sur votre malheureuse poitrine et l'enserrent comme d'une cuirasse de plomb. Puis, en ne cessant de voir la route serpenter sur les saillies de la montagne et s'élancer d'un roc à l'autre par sept ponts de marbre, toujours dominant le Gave, ou autrement dit l'abîme, et toujours dominée par la dentelure des pics dont la tête blanche de neige s'enfonce dans les nuages, vous ne pouvez vous défendre d'un tremblement intérieur.

Aussi jugez de l'effet que vous produisent ces cinq mots : « *Voilà la Roche du Crime !* » qu'on ne manque jamais de vous dire au moment même où vous arrivez au plus sinistre passage de la très-fantastique, mais très-peu récréante route que nous venons d'essayer de vous dépeindre ! Il est impossible à décrire, d'autant plus impossible que la roche qu'on vous désigne sous la sombre appellation que vous savez est des moins faites par elle-même pour vous rasséréner l'esprit, par cela seul que c'est une horrible montagne écorchée, nue, moisie, brûlée, dont la tête rougeâtre et chauve a je ne sais quoi d'âpre et de dur. Rien n'est hideux comme la livrée fauve de ronces desséchées qui couvre les épaules de ce monstrueux squelette ; rien ne vous serre douloureusement l'âme comme

les clameurs étranglées du Gave qui bondit, au pied de cette même roche, au fond d'un véritable abîme et de noires profondeurs où l'œil ose à peine le suivre, avec des grondements terribles qui montent jusqu'à vous comme les bouffées d'une effroyable tourmente souterraine.

Voici maintenant la légende qui s'y rattache :

Il y a de cela de longues, bien longues années, par une de ces belles matinées d'avril, où la nature renaissant à la vie ne respire qu'amour et sensualité, deux enfants de la montagne — une jeune fille et un jeune pâtre, deux amants — parvinrent tous deux jusque sur cette roche, tout en faisant une de ces délicieuses promenades à deux où le cœur parle si bien dans le silence de l'isolement.

La gaieté rayonnait sur leur front ; l'ivresse de la passion dans leurs regards de flamme. Appuyée au bras de son promis, la jeune fille semblait à peine tenir à la terre, tant le gazon s'inclinait faiblement sous son petit pied ; mais quiconque l'eût vue n'eût pu s'empêcher d'admirer la savoureuse souplesse de sa taille, l'ardente volupté de ses deux yeux noirs, dont de longues et soyeuses paupières adoucissaient le feu, le ton chaud et amoureux de sa bouche, et tout ce qu'il y avait enfin de reflets chatoyants, de lumière dorée, d'irritante ardeur dans ses cheveux lustrés comme l'aile d'un cor-

beau, dans son front, dans ses joues humidement veloutées d'une chaste transparence.

Quiconque enfin les eût suivis les eût entendus échanger à voix basse ces mille riens qui sont toute la vie à vingt ans.

Quand ils furent arrivés à la roche fatale, ils s'assirent tous deux, et la tête nonchalamment appuyée sur les genoux de son aimé, la belle enfant se mit à chanter, d'une voix mélodieuse comme une brise de mai, la suave et douce chanson que voici :

« La blanche aubépine, le troène pénétrant fleurissent pour nous !

« Le ciel bleu déroule sur nos têtes ses belles draperies parsemées d'étoiles.

« O mon beau chevrier ! viens me baiser des baisers de ta bouche.

« Assise à l'ombre de mon bien-aimé, je suis heureuse. Mets ta main sur mon cou ! Dis, quelles caresses veux-tu ? Je suis ton esclave.

« La tourterelle s'enfuit au loin dans les bois, jalouse de nos baisers qu'elle surprend en passant à tire d'aile...

« Non, c'est la bruyère qui tombe, l'aubépine qui pleure ses larmes de fleurs !

« La fossette de tes joues est plus perfide que les gouffres de nos montagnes ! Les boucles de tes

« beaux cheveux noirs flottant au gré du vent qui  
 « s'y joue avec délices sont un filet où mon amour  
 « se prend quand tu me souris amoureusement !!!

« Laisse-moi marquer des baisers sur tes lèvres,  
 « plus fraîches que la grenade ouverte, sur ton cou  
 « plus parfumé que le cœur de la rose.

« La tourterelle s'enfuit au loin dans les bois,  
 « jalouse de nos baisers, qu'elle surprend en pas-  
 « sant à tire d'aile...

« Non, c'est la bruyère qui tombe, l'aubépine  
 « qui pleure ses larmes de fleurs !

« Tu trouves bruni ce teint qui fut de lis et de  
 « rose ! Que veux-tu ? Sans doute que comme toi,  
 « mon aimé, le soleil m'a trouvée belle, car ce sont  
 « ses baisers qui m'ont bruni de la sorte.

« Mais dis-moi que je suis belle ! dis-le-moi tou-  
 « jours, répète-le-moi sans cesse !

« Vois, la jolie marguerite lève sa blanche petite  
 « tête pour nous mieux voir ; si tu veux, nous lui  
 « ferons des atours d'or !

« Ton souffle est un vrai bouquet de jasmin  
 « d'Espagne. Que mes ardents baisers grésillent  
 « tes beaux cils, plus noirs que la *ravine du*  
 « *diable* !

« La tourterelle s'enfuit au loin dans les bois,  
 « jalouse de nos baisers qu'elle surprend en pas-  
 « sant à tire d'aile...

« Non, c'est la bruyère qui tombe, l'aubépine  
« qui pleure ses larmes de fleurs !

« Vois ce houx qui se penche pour nous écou-  
« ter ! Je voudrais que mon corps fût le câble des  
« vaisseaux ; que mes bras fussent les serres de  
« l'aigle, pour te voir expirer d'amour !

« La tourterelle s'enfuit au loin dans les bois,  
« jalouse de nos baisers qu'elle surprend en pas-  
« sant à tire d'aile...

« Non, c'est la bruyère qui tombe, l'aubépine  
« qui pleure ses larmes de fleurs ! »

Quand le soir redescendit à l'horizon, on ne les  
avait pas vus revenir.....

— Depuis on n'entendit plus parler d'eux.

On fit mille recherches, mais en vain. Aucun  
vestige humain n'apparut de ce qui avait été cette  
force, de ce qui avait été cette beauté.

Au dire de tous, ces deux pauvres enfants avaient  
dû devenir les victimes de quelque *fée des vertiges*,  
jalouse de leur bonheur ; mais grâce au hasard —  
ce grand indiscret — on apprit plus tard qu'il n'en  
était rien.

Quelques années, en effet, s'étaient à peine écou-  
lées, qu'un homme, jeune encore, mais dont les  
traits pâles et amaigris accusaient les ravages et les  
insomnies prolongées de la souffrance, se présen-  
tait à la porte d'un monastère connu dans le Midi

pour la rigoureuse austérité des principes de son ordre.

Admis à parler au supérieur, il s'exprima ainsi :

« Mon père, je suis un grand coupable, non  
« pas devant la justice humaine mais devant la  
« loi divine; mes mains ne sont pas teintes de  
« sang, et ma conscience pourtant me crie : meur-  
« trier ! Je puis braver le tribunal des hommes,  
« et pourtant j'ai à répondre d'une existence.  
« Si l'on juge d'une faute par le châtement qui  
« la suit, j'ai été bien puni par mes remords.  
« Vingt fois, dans le hasard des aventures, j'ai  
« voulu me délivrer d'eux ; mais Dieu, qui propor-  
« tionne le châtement à la faute, n'a pas accepté  
« cette expiation.

« Alors j'ai résolu de consacrer à ce juge inexo-  
« rable une vie qu'il m'ordonne de vivre encore,  
« et, en lui offrant mon repentir et mes larmes, de  
« me dévouer à la propagation de son saint nom,  
« comme ces humbles serviteurs du ciel que mon  
« enfance apprit à vénérer ! »

Quand les derniers jours de son noviciat furent arrivés, il partit comme missionnaire pour les terres lointaines, où des mains pieuses ont commencé à porter le flambeau du Christ.

Voici maintenant ce qu'il avait raconté au supé-

rieur, ce qu'on parvint à savoir depuis, je ne sais trop au juste comment.

A quinze ans, sa famille l'avait fiancé à une jeune fille dont la maison paternelle touchait presque à la sienne. — Dans les provinces méridionales c'est, en effet, une coutume encore en vigueur que d'allumer si tôt le flambeau des fiançailles, qui devient parfois une torche funéraire. — Était-ce donc l'amour qu'entrevoyaient ces deux enfants dans leurs rêves de quinze ans? Non. Ils s'aimaient tout simplement de cette affection douce, égale, tendre, sans passion, qui est à l'amour ce que l'aurore est au midi. Ignorants de ces choses divines que toute langue humaine ne sait trouver qu'à une certaine heure de la vie et qu'ils ne commençaient même pas à épeler, les mots seuls de l'amitié accouraient sur leurs lèvres et c'était l'amitié seule qui grandissait avec eux.

Mais quand arriva l'âge où les sens s'allument, où l'imagination voit s'entr'ouvrir devant elle les portes dorées de tout un monde de chimères, le jeune homme comprit qu'il y avait place dans sa large poitrine pour une affection plus vaste. Deux regards magnétiques versèrent dans son sein le feu de la passion; mais ces deux regards n'étaient pas ceux de sa jeune compagne; non pas qu'il ne l'aimât plus; au contraire, il l'aimait toujours, mais



comme à quinze ans et sans se trouver infidèle il échangeait avec une autre des serments éternels.

Ce sentiment nouveau, qui avait envahi son âme, était si différent des premiers qu'il avait ressentis, qu'il ne crut même pas faillir à cette promesse d'union que l'imprudence de deux familles n'avait pas hésité à jeter dans la balance du sort.

La jeune fille seule continua de s'endormir heureuse, insouciant dans les délices de la seule passion qui remplit son cœur jusqu'à ce qu'une heure fatale et terrible vint sonner pour elle au cadran de la désillusion.

Ce fut durant cette rêveuse et sentimentale excursion qu'ils avaient, comme je vous l'ai dit plus haut, eu l'imprudence d'aller faire ensemble à cette roche maudite, qu'on a depuis surnommée la *Roche du Crime*.

Assis tous deux sur un tertre de gazon, tertre assez rare, oublié là par les orages, ils admiraient une fois de plus la magnificence des deux immensités déroulées devant eux; sur leurs têtes, l'immensité du ciel; à leurs pieds, l'immensité de l'abîme; quand tout à coup, je ne sais comment, la conversation cessa.

Peut-être la jeune fille comparait-elle son cœur, cet autre abîme qu'une affection puissante emplissait tout entière à cet horizon immense qui s'éten-

dait autour d'elle, tandis que son compagnon, regardant au dedans de lui-même, éveillait, pour éloigner peut-être un ennui involontaire, quelques charmantes inspirations écloses sous le ciel de deux regards autres que ceux de sa voisine...

Toujours est-il que tous deux gardaient le silence.

Soit pour lui demander un baiser, soit pour écouter sa pensée, la jeune fille se pencha vers son amant, mais elle tressaillit soudain; une rougeur brûlante couvrit son front et sa joue. Un nom murmuré par cette bouche chérie venait de frapper son oreille, de retentir à son cœur, et ce nom n'était pas le sien.

Alors son âme s'éclaira d'une lueur terrible. Elle comprit tout ce qu'elle avait remarqué, indifférente; les absences, les hésitations, les ennuis qui ne s'emparaient pas autrefois comme aujourd'hui de son amant assis auprès d'elle, les distractions; tout, elle comprit tout; mais, en même temps, la pauvre petite sentit qu'il lui serait impossible de nourrir une autre pensée, de chérir un autre nom, de trembler sous un autre regard.

Un voile de feu s'étendit sur sa paupière humide d'une dernière larme de désolation profonde, et comme son infidèle ami se réveillait à ce moment même de sa contemplation intérieure, elle se leva précipitamment et lui jetant à l'oreille ces

simples mots : « Sois heureux, tu aimes Marianne ! » elle s'élança dans l'abîme dont l'écume blanche rejaillit presque comme un remords éternel jusque sur le visage étonnamment impassible du jeune pâtre.

Le cruel, en effet, dans le premier moment, en ressentit plutôt de la joie que de la douleur... ce ne fut que plus tard, bien des heures après, qu'il s'enfuit épouvanté!...

Vous savez le reste.

---

1847  
The first of the year was a very  
cold one, and the weather was  
very disagreeable. The snow  
was very deep, and the wind  
was very strong. The people  
were very much distressed,  
and the cattle were very  
suffering. The people were  
very much distressed, and the  
cattle were very suffering.

The second of the year was a  
very cold one, and the weather  
was very disagreeable. The  
snow was very deep, and the  
wind was very strong. The  
people were very much distressed,  
and the cattle were very  
suffering. The people were  
very much distressed, and the  
cattle were very suffering.

The third of the year was a  
very cold one, and the weather  
was very disagreeable. The  
snow was very deep, and the  
wind was very strong. The  
people were very much distressed,  
and the cattle were very  
suffering. The people were  
very much distressed, and the  
cattle were very suffering.

The fourth of the year was a  
very cold one, and the weather  
was very disagreeable. The  
snow was very deep, and the  
wind was very strong. The  
people were very much distressed,  
and the cattle were very  
suffering. The people were  
very much distressed, and the  
cattle were very suffering.

The fifth of the year was a  
very cold one, and the weather  
was very disagreeable. The  
snow was very deep, and the  
wind was very strong. The  
people were very much distressed,  
and the cattle were very  
suffering. The people were  
very much distressed, and the  
cattle were very suffering.

## RUINES DE CASTEL-VIBILH

BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Oh ! quel affreux poison que la jalousie !

KOERNER.

C'est aimer froidement que n'être pas jaloux.

Mme DE STRAL.

A peine avez-vous fait cent pas en dehors de Luchon, que vous vous aller heurter de nouveau contre la nature abrupte et sauvage ; et cela d'une si subite manière qu'on dirait vraiment un de ces merveilleux changements à vue qui n'appartiennent qu'à l'art scénique ! En une seconde la solitude et le silence succèdent à l'agitation tourbillonnante de la vie factice. Plus de bruyantes cavalcades, plus de sonores et lourdes diligences, plus de cliquetis de fouets et de grelots, plus de somptueuses chaises de poste amenant avec grand fracas quelque nouvelle victime des sottes exigences du monde ; rien que les lointaines harmonies des cloches ou l'intraduisible caquetage de la feuille et du vent sous les taillis humides de rosée.

Il semble que toute honteuse d'avoir un instant

cédé aux empiétements de la civilisation moderne, la vallée veuille se hâter de reprendre au plus vite ses âpres et rudes allures. Seuls, dans tout le grandiose et immobile panorama déroulé sous vos yeux, les nuages qui courent au ciel, rapides et heurtés, conservent de l'animation et de la vie!... Aussi, tout en les regardant s'enfuir vers d'autres pays, emportés par le souffle impétueux d'un vent d'orage, se surprend-on parfois à envier leur sort, tant elles vous pèsent sur la poitrine et vous étouffent presque, ces gigantesques barrières qui ne vous laissent entrevoir qu'un petit coin du ciel. Le spectacle a beau être sublime d'horreur ou de majesté, à ce moment vous le donneriez mille fois pour quelque grande plaine bien misérable et bien monotone où il vous fût permis de respirer à l'aise!

Nulle part, selon moi, vous ne ressentez mieux cette douloureuse et poignante impression qu'en présence de l'horrible montagne noire qui se dresse comme le squelette décharné d'un colosse, vis-à-vis des ruines où se scrait, au dire de la légende, déroulé le drame qu'elle nous a transmis. Quand le ciel est brumeux, l'atmosphère épaisse, le jour glauque et sombre, toutes ces arêtes tourmentées, pendantes, déchirées, qu'une mousse jaunâtre recouvre à de rares endroits de ses plaques lépreuses, ont un hideux et navrant aspect. Ces blocs

croulants et mutilés, ces fissures béantes comme des ulcères, ces débris nus et sales, ces gazons brûlés, roussis, déchiquetés, portent tellement en eux les traces d'une désolation sinistre qui vous déchire l'âme, qu'en quelques minutes les larmes vous gagnent au récit de la bien lamentable histoire qui se rattache aux ruines que vous avez sous les yeux.

Cette histoire, la voici :

Il y a de cela plusieurs siècles, cette même tour, dont il ne reste plus que d'informes vestiges, faisait partie de l'antique et superbe manoir des comtes de Givriou.

Dans ce château vivait, avec sa jeune femme, la belle Caroline d'Hauterive, d'une fortune et d'une naissance au moins égales aux siennes, l'unique héritier de cette illustre famille, le très-noble et très-puissant Henri de Givriou.

Rien ne saurait faire comprendre le charme répandu sur l'existence de ces deux jeunes époux. Pour eux le mariage ne paraissait devoir être qu'une incessante succession de ravissements inconnus, de félicités indicibles. Deux enfants beaux comme des anges étant venus par leur naissance mettre le comble à leurs vœux les plus chers, il leur semblait n'avoir plus rien à demander à Dieu, sans songer dans leur bien naturelle ignorance des choses de

ce monde — ils étaient si jeunes tous deux! — qu'un rien suffit pour détruire à jamais cette factice chimère qu'on nomme le bonheur. « Gare au ver qui se cache dans le plus beau fruit! » dit le proverbe Euskarien : et le proverbe n'a que trop souvent raison.

De grandes fêtes ayant amené à la cour de Navarre toute la plus haute noblesse du pays, le comte de Givrión s'y rendit à son tour avec sa jeune compagne, dont la remarquable beauté et le noble maintien soulevèrent l'admiration générale. Ce fut à qui des jeunes et élégants seigneurs, accourus en foule, se ferait écouter de la belle châtelaine; mais, hélas! bien inutiles furent leurs soins. La comtesse adorait trop son bel époux pour ne pas rester insensible à toutes leurs paroles d'amour; seulement l'extrême indifférence dont ce dernier fit preuve, en présence des assiduités sans nombre dont elle était l'objet, ne laissa pas que de l'affliger profondément. Comme il semblait impossible à son âme de feu d'aimer véritablement sans qu'au moindre éveil les dents de feu de la jalousie vinsent vous mordre en plein cœur, la terrible pensée que son époux, peut-être, lui était moins attaché la saisit tout à coup, mais rien ne vint justifier ses craintes... Ce ne fut qu'une fois les fêtes terminées et les préparatifs de départ entièrement achevés,

que le subit désir de prolonger son séjour à Pau, dissimulé par le comte sous le voile du plus insignifiant prétexte, vint raviver ses doutes et torturer nuit et jour sa soupçonneuse imagination, prompte à se créer des chagrins.

Elle l'épia, le fit suivre partout, et finit par acquérir l'horrible certitude qu'elle en était outrageusement trompée. Un soir qu'elle marchait sur ses traces, à la faveur d'un déguisement, elle le vit faire des signes d'intelligence à une toute jeune fille très-simplement vêtue, mais d'une idéale et fière beauté.

Ce fut pour elle un arrêt de mort.

La seule pensée qu'elle n'occupait plus que le second rang dans le cœur de son époux lui donna de mortels frissons. Elle regarda dans l'avenir; il lui fit peur tant il lui apparut sombre et désert. Devant elle se levait un morne horizon où ne grondaient que des vents funèbres, où passaient de noirs nuages, où tombaient des pluies froides qui la pénétraient et la rendaient toute transie. Car c'est l'amour seul qui colore la vie et y suspend un astre radieux dont les rayons font jaillir d'éblouissantes clartés des prés, des monts, des clochers, des villes; alors tout est rose, tout est diaphane, tout est caressant à l'œil et à l'âme. Mais que l'amour soit rebuté, que sa main brûlante soit forcée de se re-

tirer au contact d'une main glacée, que son sourire mélancolique s'éteigne tristement dans un sourire d'indifférence, alors tout se décolore, tout s'efface; l'astre qui dorait de si beaux rêves, perd toutes ses flammes dans ce ciel si triste où les voix des anges se sont tues. D'atroces, d'horribles pensées se mirent à ballotter son âme comme la voile d'un navire battu par des vents contraires. Hors d'elle-même, obsédée par une irrésistible envie de pleurer, elle lutta vainement contre l'excès de sa douleur. Ces mots : « mon Dieu ! mon Dieu ! je suis perdue, » furent les seuls qu'elle balbutia en se tenant courbée, et sanglotant dans un état d'agitation extraordinaire. Puis son sang s'arrêta, ses mains se glacèrent, ses yeux devinrent fixes, et sans plus jeter un cri, sans plus verser une larme, elle roula à terre et y resta sans mouvement, sans souffle, brisée, morte, et comme ensevelie sous sa longue chevelure noire.

Une heure se passa.

Au bout de ce temps, revenue à elle, elle fit un suprême effort et regagna son hôtel où une fièvre brûlante s'empara d'elle.

Durant plus de deux mois ses jours furent en danger ; mais dès qu'elle revint à la vie son premier soin fut de s'assurer si vraiment le comte n'était plus digne de son amour. Achetant à prix d'or le silence d'un de ses gens, elle apprit bientôt

que, chaque soir, aveuglé par sa passion, le noble et fier descendant des Givron ne craignait pas d'aller trouver mystérieusement l'humble fille du peuple, dont l'infamale beauté devait être si fatale à son bonheur.

A force de lire Machiavel, Boccace, et les dangereux contes licencieux, qui se publiaient alors, l'ingrat avait fini par trouver, lui aussi, du charme à demander au secret de l'intimité voilée, l'oubli des exigences de la vie publique. Il était devenu le digne représentant de cette étrange époque où malgré les prédications des moines et la ferveur religieuse des masses, les seigneurs de haut lignage se dédommageaient de l'existence uniforme et monotone du manoir au milieu des joies passablement grivales de la vie libertine et facile; de cette étrange époque, où la licence des couvents, les emportements des guerres civiles vidés souvent par l'assassinat et l'extrême relâchement de mœurs des cours dissolues en étaient venus à ce point, qu'on ne craignait plus de railler les dogmes sacrés et de braver les terreurs de l'enfer au milieu des plus folles dissipations. Maintenant ce qui surtout l'attirait irrésistiblement vers Juanita — ainsi se nommait la jeune fille — c'est qu'à ses yeux elle réalisait on ne peut mieux le type rêvé de la courtisane antique, c'est qu'au milieu de

l'enivrement de ses caresses ardentes, à travers la douce nonchalance de ses enlacements lascifs, elle lui semblait une figure du Titien, animée par le souffle d'un démon. L'Italie avec ses baisers qui brûlent, l'Orient avec ses parfums qui alanguissent ne lui paraissaient pas avoir jamais pu enfanter voluptés plus grandes que celles qui lui inondaient l'âme lorsqu'il la voyait étaler sans le savoir dans le désordre de sa toilette, dans la mollesse de ses attitudes, les luxurieuses séductions que Venise enseigne à ses femmes. Quand elle se présentait à lui, inondée de cheveux, dorée de lumière, dardant sur lui la fascinante magie de ses grands yeux noirs, je ne sais quel soudain éblouissement s'emparait de lui. Il ne se possédait plus, tant elle lui jetait au cœur toutes les tyrannies de l'amour.

Dès que la comtesse avait eu la certitude de son malheur, une horrible résolution s'était tout d'abord glissée dans son âme avec la précipitation de la foudre, et dès le lendemain même, elle se dirigeait vers la demeure de celle qu'elle détestait tant, dans le quartier maudit des Bohèmes et des Cagots.

Arrivée dans une rue étroite, obscure, tortueuse, tout humide, toute sale, une de ces rues fantastiques telles que la Cité de Paris en possé-

daît naguère encore, elle s'arrêta devant une chétive et pauvre maison, pénétra dans une de ces allées sinistres que le jour n'éclaire qu'à peine, et ne craignit pas de heurter du bout de son gant parfumé à une porte grossière et noire.

Une jeune fille vint ouvrir.

C'était sa rivale.

Certes, s'il pouvait être, pour une femme, une excuse aux infidélités de celui qui l'a trahie, elle eût été dans la merveilleuse beauté de l'étrangère. Il était impossible d'imaginer une créature plus ravissante, plus faite pour exciter les désirs. Elle paraissait vingt ans au plus. Sa peau était brune, mais d'un tissu si fin et si transparent, qu'elle semblait changeante : elle se colorait ou devenait pâle avec la même rapidité aux moindres émotions : des cheveux abondants et d'un noir d'ébène couronnaient son front, d'une forme et d'une pureté exquises, et sous l'arc de ses sourcils brillaient de grands yeux dont l'éclat était tempéré par de longs cils. Son col, ses épaules et ses bras, qu'elle avait nus, suivant l'usage des femmes de sa caste, offraient le type de la perfection. Ce qui séduisait en elle, ce n'était pas ce parfum de fraîcheur et d'innocence qui pare les jeunes filles, cette ignorance naïve de l'âme qui se reflète sur leurs traits et rayonne autour d'elles comme une sainte auréole

qui protége leur faiblesse, mais une autre expression qui retenait les cœurs. Sans avoir encore subi aucune altération, sa beauté n'avait plus sa première fleur. Le vice ne l'avait pas encore flétrie, mais il l'avait touchée. C'était à son contact que les regards de cette femme s'étaient animés, que ses lèvres s'étaient entr'ouvertes, que sa chair avait frissonné. Il y avait dans sa pensée la conscience de la volupté qu'elle éveillait; dans ses gestes, dans ses mouvements, un mélange singulier de soumission et d'emportement, de tendresse infinie et de passion ardente, enfin, dans toute sa personne, dans ses transports de joie comme dans sa tristesse, dans son repos comme dans ses vivacités, dans ses yeux suppliant ou lançant des flammes, ces brusques contrastes qui ont leur source dans les agitations du cœur, et cette empreinte visible dont l'amour marque toutes les courtisanes.

En la voyant, la comtesse pâlit étrangement : une indéfinissable expression de haine et de douloureuse sympathie traversa son regard : tout son sang se glaça, et elle crut qu'elle allait s'évanouir encore.

— Pardonnez-moi, mon enfant, dit-elle enfin d'une voix lente et profonde, si je pénètre ainsi chez vous, moi que vous ne connaissez point;

mais on m'a dit que vous étiez bonne, et j'aurais une grâce à vous demander.

— Une grâce à moi? reprit Juanita étonnée et ne devinant pas en quoi elle pouvait être utile à une aussi belle dame.

— Oui, mon enfant, une grâce; celle de m'avouer vous-même quels sont les liens qui vous unissent au beau jeune homme qui, chaque soir, vous vient trouver mystérieusement.

— Oh! mon Dieu, ils sont bien simples, madame, ce sont ceux d'une éternelle reconnaissance; car orpheline et manquant de tout, je serais morte de faim et de misère sans les bontés de toutes sortes dont il me comble chaque jour, à la seule condition de ne recevoir que lui.

— L'aimez-vous? balbutia la comtesse d'une voix étranglée.

— Si je l'aime! exclama la belle enfant avec les fauves regards d'une tigresse à laquelle on veut ravir ses petits : plus que tout au monde!...

— C'en est assez, jeune fille, continua la pauvre délaissée; gardez le plus grand secret sur ma visite; demain, à la même heure, je reviendrai; mais jusque-là, je vous en supplie, au nom de ce que vous pouvez avoir de plus cher, pas un mot à qui que ce soit!...

— Foi de Gitana! je vous le jure, reprit la

bohémienne, surprise de tout cet inexplicable mystère.

Le lendemain, à l'heure dite, la comtesse revint. En la voyant si pâle et si défaite, Juanita eut involontairement peur.

— Viens avec moi, jeune fille, lui dit la malheureuse abandonnée d'une voix presque suppliante.

— Où cela? je ne vous connais point.

— Ne crains rien, je ne te veux que du bien.

— Votre regard semblerait présager le contraire.

— Enfant! n'aie donc pas peur; viens, viens, poursuivit la comtesse, et saisissant la main de Juanita avec un douloureux sourire de larmes, elle l'entraîna jusqu'à la porte de son propre hôtel. Là, Juanita, déjà très-surprise de tout le luxe des appartements qu'elle traversait, fut bien plus étonnée encore en entendant la comtesse lui dire :  
« Revêts ces habits, jeune fille, et pare-toi de ces  
« diamants; je te lègue tout mon bonheur... L'acte  
« que voici t'assure la possession de la terre d'A-  
« gnos, le titre de comtesse et une fortune consi-  
« dérable. Adieu, Juanita, adieu!... continue de  
« bien aimer Henri et donne-moi parfois une  
« pensée! »

Vainement Juanita voulut-elle retenir la comtesse. « Laisse-moi quitter ces lieux, lui dit-elle,

« un autre devoir me réclame. » Et aussitôt elle s'éloigna en lui laissant une lettre pour l'infidèle que Juanita était bien loin de supposer être son amant.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Tout est rompu entre nous, comte Henri de Givrion... Puisque vous n'avez pas craint de vous rendre indigne du nom de père et d'époux, vous ne me reverrez jamais, ainsi que vos enfants qui suivront la malheureuse destinée de leur mère. Pour que l'unique descendant des Givrion n'ait plus à rougir d'une liaison indigne du grand nom qu'il porte, j'ai donné à celle qu'il me préfère, à la belle Juanita, mes plus riches parures, mes biens, et le plus précieux de tous mes trésors, mes droits légitimes sur son cœur !... Adieu pour toujours.

« Caroline d'HAUTERIVE. »

Quand il rentra le soir, le comte fut aussi étonné de la présence dans son hôtel de celle qui lui remit ce billet, qu'atterré par la teneur de ces lignes étranges; mais le secret pressentiment de quelque grand malheur domina si bien chez lui toute idée, qu'il n'eut même pas un sourire pour sa Juanita aimée. Appelant ses gens en toute hâte,

il leur demanda ce qu'était devenue la comtesse, apprit d'eux que le matin même elle était repartie pour Luchon, et, sans plus tarder, se mit à son tour en route pour implorer son pardon.

Mais hélas ! il arriva trop tard !...

Quand il parvint sur les hauteurs, de sinistres et rougeâtres flammes commençaient de dévorer le château incendié par la comtesse elle-même.

A cette vue sa tête s'égara, et lorsqu'il entendit un vieux domestique lui dire que, quelques secondes plus tôt, la malheureuse mère était apparue, au haut de la tour, serrant étroitement sur son sein ses deux pauvres petits enfants, sans songer qu'il s'allait exposer à une mort certaine, il s'élança tout éperdu pour la sauver. Mais au même instant tout s'écroula, et il fut englouti dans l'immense brasier.....

Étrange destinée ! Le hasard réservait pour cerceuil, au dernier des Givriion, les ruines fumantes de son propre castel !

---

## LES PETITES LÉGENDES

Je plains ceux qui ne comprennent pas  
l'importance des petites choses.

CHATEAUBRIAND.

Il nous reste encore à vous entretenir d'une foule de petites légendes de trop peu d'importance pour former chacune un chapitre à part, mais que nous ne saurions non plus passer sous silence, sous peine de voir traiter à juste titre notre œuvre d'incomplète.

De ces légendes, les unes ont pris naissance dans les Hautes-Pyrénées, les autres doivent le jour à la féconde et poétique imagination des bardes Euskariens; mais quelle que soit leur origine, elles nous ont si bien paru toutes également attachantes que nous n'aurions vraiment su auxquelles donner la préférence, si M. Eugène Cordier, — un jeune écrivain de mérite, — en venant ajouter au charme exquis de quelques-unes de la Bigorre celui non moins exquis de son style, n'avait lui-même fixé notre choix.

Dites-nous si nous avons eu tort.

## LE PASTEUR DE 909 ANS.

« Transportons-nous dans les vallons d'Arize, immenses pacages, racines du mont qu'on appelle le Pic-du-Midi de Bagnères. Là vivait, dans les temps reculés, un très-vieux pasteur; là il paissait ses troupeaux, et il n'avait jamais neigé sur la montagne. Or, il venait d'atteindre sa neuf cent neuvième année, lorsqu'il vit pour la première fois tomber la neige, et, la voyant, il connut que sa fin était proche et appela ses deux fils. Ceux-ci, qui le savaient très-vieux et qui considéraient parfois la longue barbe de mousse qui pendait au menton de leur père comme à un sapin antique, avaient essayé de ranimer ses forces en lui portant du vin. Le vicillard y trempa ses lèvres et les trempa encore. « De quel arbre est ce fruit? dit-il. — Ce n'est point fruit de la ronce, » répliquèrent en souriant ses fils. Mais la liqueur généreuse et nouvelle ne lui donna qu'un plaisir passager, alluma son vieux sang une minute: ce fut la flamme plus haute et dernière d'une lampe qui s'éteint, et à la première neige qui descendit sans relâche: « Mes fils, dit-il, « je meurs, voici ma fin qui arrive; rien ne peut à « présent me retenir parmi vous; je le savais, cela « me fut prédit; ces blancs flocons sont mon lin- « ceul qui vient, qui se déploie, qui tombe. Mais

« vous, prenez courage et suivez, quand je ne serai  
« plus, cette belle vache à la bruyante sonnette.  
« Elle vous mènera d'abord dans la région des eaux  
« chaudes, à Bagnères ; là doivent s'élever des  
« thermes bienfaisants. Allez toujours où elle vous  
« conduira, et où elle s'arrêtera, arrêtez-vous. »

« Le vieux berger, le patriarche, l'ancien des  
anciens, le grand maître dans l'art des guérisons,  
l'inventeur des remèdes puissants composés de  
simples herbes et du lait des brebis, l'Esculape, le  
Pan des Pyrénées, mourut alors. Malgré sa science  
profonde, utile, malgré les grandeurs vraies de sa  
vie, nul poète inspiré ne chanta ses vertus ; il mou-  
rut au bruit sourd, étouffé de la neige qui tombe,  
et l'immense linceul s'étendit, s'amassa. Alors ses  
fils voyant la vache prête — elle partait — la sui-  
virent, pieux observateurs de la volonté du mou-  
rant. Elle fut d'abord, eux après elle, aux mer-  
veilleuses sources thermales connues sous le nom  
de sources de Bagnères. Et il neigeait toujours ;  
alors la vache, dont la clochette faisait un tinte-  
ment étouffé à tout moment par l'atmosphère en-  
neigée, partit encore, sans hésiter, tout droit ; un  
esprit supérieur la guidait. Et, descendant les bords  
de l'Adour, torrent jadis aurifère, qui ne roule au-  
jourd'hui que des eaux et des rocs parfois tumultueux, elle s'arrêta au lieu où s'élève le riche et

beau village de Montgaillard. Là, les fils du pasteur s'arrêtèrent aussi, et il ne neigeait plus. Un rocher conserve, au-dessus du village, avec la forme de la vache d'Arize, la mémoire de cet événement. Et depuis lors, il a toujours neigé dans la montagne.

« Cependant le corps du grand pasteur ne resta point privé de sépulture ; on l'inhuma pieusement, et la terre fut ornée en cette place d'un marbre blanc sur lequel parurent gravés des caractères inconnus. Une fois, d'audacieux sacrilèges, violant la sainteté de ce tombeau, enlevèrent le marbre ; mais il commença aussitôt de pleuvoir, et la pluie dura quarante jours sans trêve. Alors il fallut bien rendre sa pierre au mort irrité.

« Telle est la légende : ainsi se coucha dans la terre le grand pasteur d'Arize, ainsi eut-il pour dernier vêtement la première et merveilleuse neige que versa le ciel sur les vallées profondes des Pyrénées, dans un temps qui n'a point d'histoire. »

#### L'HOMME DANS LA LUNE.

« On sait que la prescription d'observer les sabbats et les fêtes fut autrefois beaucoup plus rigoureuse qu'elle ne l'est aujourd'hui. Or, il y avait — toujours il y a bien longtemps — un homme qui travaillait tous les jours, sans se reposer les jours fériés. Dieu s'en offensa et lui dit : « Je te pardonne

« quant au passé, mais dorénavant ne travaille que  
« les jours licites. »

« Cet homme n'écouta point la parole de Dieu,  
il recommença à travailler, sans égard pour les  
temps consacrés. Il était en faute pour la troisième  
fois, portant sur son dos un fagot d'épines, quand  
Dieu lui apparut et lui dit : « Que t'avais-je dit ?  
« Respecte les jours fériés..., suspends ton travail  
« ces jours-là... Mais tu ne m'as point obéi... Or,  
« à présent, je vais te punir et te retirer de la sur-  
« face de la-terre. Je t'exilerai, à ton choix, dans  
« le soleil ou dans la lune. »

« Et l'homme répondit : « Que dois-je faire main-  
« tenant qu'il me faut quitter la terre ? Choisirai-je  
« d'habiter dans le soleil ou d'habiter dans la lune ? »

« Dieu vint à son secours en lui disant : « Le so-  
« leil, c'est un feu ardent ; la lune, c'est la glace. »

« Or, dit l'homme après avoir réfléchi un mo-  
« ment, la chaleur du soleil me fait peur, et, puis-  
« qu'il faut choisir, j'aime mieux aller dans la lune. »

« Soit, » dit le Bon-Dieu, et il l'y transporta.

« Parce qu'on était dans le mois de février, cet  
homme s'appela Février ; parce qu'il n'a point  
voulu se reposer, cet homme n'aura plus de repos  
dans l'astre qui marche toujours.

« Il n'est point difficile de l'y apercevoir chargé  
encore de son fagot d'épines. Son ombre est à la

surface; il est au fond, derrière son ombre, mais on ne l'y voit pas en tout temps; car la lune est d'abord invisible elle-même, puis elle paraît, puis elle grandit, et bientôt de sa face immense, elle regarde les hommes, puis elle décroît. A ce moment, ainsi que dans son accroissement, l'ombre se manifeste, le prisonnier révèle son châtiment à la terre, et le châtiment durera.

« Mais quand le monde aura pris fin, quand tomberont les étoiles, relevé de sa pénitence, Février reprendra avec son nom d'homme, la liberté des cieux.

« Je prie qu'à l'occasion de ce mythe, on veuille bien se reporter au chap. xv du Livre des Nombres, où il est dit :

« 32. Or, les enfants d'Israël étant au désert, « trouvèrent un homme qui ramassait du bois le « jour du Sabbat.

« 33. Et ceux qui le trouvèrent ramassant du « bois l'amènèrent à Moïse, et à Aaron et à toute « l'assemblée.

« 34. Et on le mit sous garde, parce qu'il n'avait « pas encore été déclaré ce qu'on lui devait faire.

« 35. Alors l'Éternel dit à Moïse : On punira de « mort cet homme-là et toute l'assemblée le lapidera hors du camp.

« 36. Toute l'assemblée le mena donc hors du

« camp, et ils le lapidèrent et il mourut, comme  
« l'Éternel l'avait commandé à Moïse. »

Ce grave et terrible récit, si propre à frapper l'imagination d'un peuple poète, a visiblement inspiré le mythe que je rapportais tout à l'heure. Dans la fable pyrénéenne, comme dans l'histoire de Moïse, c'est un homme qui fait du bois, malgré les défenses. C'est Dieu qui punit cet homme. Si la sentence est différente dans la légende montagnarde, c'est que lorsqu'elle naquit, le christianisme était venu changer le dogme et consacrer les expiations futures. Et si maintenant on s'étonne de la voir marcher côte à côte de l'exil, dans la lune, qui rappelle de tout autres croyances ; si on nous objecte ces quelques lignes de la grande Encyclopédie, au sujet de la destination de cet astre :  
« L'antiquité pensait que les âmes moins légères  
« que celles des hommes parfaits y sont reçues et  
« qu'elles habitent les vallées d'Hécate, jusqu'à ce  
« que, dégagées de cette vapeur qui les avait en-  
« pêchées d'arriver au séjour céleste, elles y par-  
« viennent à la fin. » Nous répondrons qu'il ne s'en faut point étonner, car les légendes comme les avalanches se grossissent de tout ce qu'elles trouvent d'homogène sur leur passage, dans leur marche à travers les siècles.

## LES SERPENTS PYRÉNÉENS.

Ici nous retrouvons ce mystérieux reptile, ces hydres fantastiques et monstrueuses qui, depuis le paradis terrestre jusqu'aux temps modernes, n'ont pas un seul instant cessé de ramper dans les sentiers de mille traditions diverses.

« Le serpent fut, dans les Pyrénées comme dans l'Inde splendide, comme dans l'Afrique brûlée, l'objet de l'attention tremblante des hommes. Aujourd'hui même, il est plus d'un pasteur aux vallons de Bigorre, qui le croit doué d'un pouvoir malfaisant, incomparable. Le coq à peine a-t-il pondu ses œufs, qu'il les va cacher sous des fumiers impurs. Couvé par cette intime chaleur, le serpent sort de l'œuf. Et qu'attendre d'une naissance si étrange, d'un berceau si immonde ! Le hideux reptile aspire tous les êtres qui sont à sa portée, et les dévore. Il fait venir à lui, par la puissance de son haleine, les petits oiseaux, hélas ! et les petits enfants !

« Or, un des plus grands serpents qu'on ait jamais vu, se traînait jadis sur le plateau d'une montagne verdoyante, d'une indicible beauté. Au pied de cette montagne et de plusieurs autres, qui forment un amphithéâtre vaste et serein, s'étend une

vallée si douce, que l'âme y reste captive et s'y croit enchantée. De grands troupeaux allaient et venaient dans ce paradis, bondissant comme l'avalanche, sous la conduite de leurs pasteurs, à la voix sonore de leurs chiens blancs comme la neige nouvelle. Mais, chose horrible à penser ainsi qu'à dire ! pasteurs, chiens et troupeaux, enlevés de terre par une force irrésistible, montaient vers le plateau magique et s'engouffraient dans la bouche du serpent, qui se dilatait alors d'appétit et de joie pour les recevoir.

« Et cela durait depuis très-longtemps et d'innombrables victimes avaient déjà succombé, en sorte que tout le pays n'était que larmes, gémissement et consternation.

« Or, il se trouvait dans le village d'Arboux, bâti au flanc de la montagne si verte, un homme qui avait beaucoup de courage, et cet homme n'avait pas moins d'adresse que de courage. Et il résolut de délivrer son pays. Dans ce but, il établit une forge au lieu le plus secret qu'il put trouver, et là, il forgeait du fer, et lorsque le fer était rouge, il le mettait à la portée du serpent, au péril de sa vie, bien qu'il eût soin de se retirer aussitôt. Le monstre qui regardait de côté et d'autre, cherchant une proie, dès qu'il voyait le fer rouge, l'aspirait comme toute autre chose, et par la puissance de

son souffle il l'avalait d'un seul trait. Le feu se mit à ses entrailles, et il eut une si grande soif, qu'il se prit à boire, à boire, et il buvait toujours. A la fin, il creva. L'eau qu'il avait absorbée se répandit et fit un lac : c'est *le lac d'Isabit*. Encore un lac ! c'est que dans cette nature prodigue, il est plus facile de les admirer que de les compter.

« Cependant les habitants reconnaissants du village d'Arbouix accordèrent à leur sauveur le droit de conduire ses troupeaux sans rétribution, sur les pacages qu'il avait affranchis, et ses descendants jouissent encore de ce droit.

« Ensuite, on prit les côtes du reptile, et l'on crut faire une chose agréable à Dieu, de s'en servir pour construire une église. Mais quand l'église fut bâtie, la grêle tomba sans relâche. On connut par là qu'il fallait brûler ces os parce qu'ils étaient maudits, et quand ils furent consumés, la grêle ne tomba plus. »

Selon nous, si l'on dépouille cette légende de tout ce que l'obscurantisme des siècles y a mêlé d'étranger et d'impur, rien n'est plus facile que d'y retrouver — surtout à l'aide d'une des plus célèbres traditions Euskariennes — le souvenir dénaturé d'une de ces grandes perturbations géogéniques dont les Pyrénées ont si souvent été le théâtre.

En effet, dans la tradition Euskarienne — que

nous vous allons rapporter tout d'abord, pour vous mieux faire sentir la vraisemblance de notre hypothèse — le feu central, l'inextinguible foyer auquel la science attribue l'origine *des lacs*, est comparé à un énorme serpent sorti, comme dans la légende bigorraise, d'un œuf de coq couvé dans le fumier.

*Heren-sugue* est le nom du monstre, dont les sept gueules flamboyantes — évidemment sept volcans — se manifestèrent un jour d'une effroyable façon.

Depuis longtemps le terrible dragon dormait paisiblement sous terre, enroulé sur lui-même au bord du lac de Feu. Le souffle seul de sa puissante respiration retentissait au loin dans les échos de l'enfer. Tout à coup de fiévreux tressaillements semblent s'emparer du monstre assoupi : il s'agite convulsivement, et l'on dirait qu'il va sortir de sa léthargie. Peuples de la terre, tremblez ! son réveil sera terrible et fatal.

En effet, à peine l'ange de Dieu a-t-il laissé tomber dans l'Océan la soixantième goutte d'eau de sa clepsydre qui marque le temps, et de ses sept trompettes d'airain entonné le signal de la destruction, que le *Heren-sugue* s'éveille, fait craquer ses sinistres mâchoires d'où sortent des volcans, consomme en dix jours toute l'ancienne terre, et de sa large queue, plus habile que celle

de l'industriel castor, pétrit celle qui subsiste, dans les eaux fumantes du déluge.

Quand une fois son œuvre fut achevée, le gigantesque serpent, comme un ver à soie en-châssé dans sa coque, se replia sur lui-même, se rendormit; et maintenant, doucement bercé par quatre génies attentifs à le veiller jour et nuit, il attend insoucieusement l'aurore d'une nouvelle perturbation, tout en laissant reposer sa formidable tête sur les genoux d'une jeune femme de beauté idéale, servilement attachée à son sort par la force d'une incantation qu'aucune puissance humaine ne saurait rompre.

Sa destinée dépend de celle d'un œuf mystérieux qu'un ramier bleu couve sur quelques brins d'herbe, tout à l'extrémité du plus inaccessible sommet des Pyrénées. Le jour où cet œuf fatidique sera brisé, tous les tonnerres de l'abîme éclateront de nouveau, des torrents de lave bouillante jailliront de dessous terre, et, pour la seconde fois, *Heren-sugue* dévorera le monde. Seulement, rassurez-vous, mes belles lectrices, il est presque introuvable ce précieux œuf, et si les calculs de l'école d'Alexandrie ne sont point faux — comme le sont beaucoup trop souvent, hélas! les calculs des savants — cinquante-deux mille ans s'écouleront encore avant qu'il ne soit écrasé!



Revenons à la légende Bigorraise. Est-ce que maintenant elle ne vous paraît pas toute simple? Est-ce qu'en l'affranchissant, comme nous vous le disions plus haut, de tout ce dont l'a entachée une bien regrettable ignorance, vous ne touchez pas du bout du doigt la très-simple histoire du *Lac d'Isabit*? Ce feu terrible dont sont dévorées les entrailles du monstrueux serpent jusqu'à ce qu'il crève à force d'avoir bu pour l'éteindre, et que toute l'eau qu'il avait absorbée se transforme en lac, qu'est-ce autre chose que le feu central — le *Heren-sugue* de la tradition Basque — dont une éruption a, comme l'a toujours constaté la géologie, donné naissance à un lac?

Tout doute nous semble impossible.

#### ORIGINE DES LACS.

Comme nous vous le disions tout à l'heure, il n'est pas de pays plus riche en lacs que les Pyrénées. Où qu'on aille, on en rencontre, et c'est à notre avis un de leurs plus grands mérites, car rien n'est plus magnifique à voir.

Là tout est calme et silencieux; tout se tait et repose. Les arbres n'ont même pas d'oiseaux; les herbes point d'insectes. On n'entend que le bruit du vent dans les longues plantes aquatiques ou

les murmures de ces grandes tiges ondoyantes qu'on retrouve partout au bord de l'eau. C'est la solitude dans tout ce qu'elle a de plus imposant et de plus majestueusement triste; la solitude telle que la rêvait O'Berman et telle que Bernardin de Saint-Pierre nous l'a peinte dans les sublimes pages de son sublime ouvrage. Imaginez-vous une vaste nappe d'eau, enfermée de toutes parts entre de hauts rochers comme dans une immense coupe creusée par la main des géants, et sculptée par les doigts des fées, et dans cette onde diaphane et nacrée d'une transparence si bleue qu'on dirait d'un fragment d'azur tombé du ciel, pas un frémissement, pas une ride, pas un pli, un véritable miroir liquide. Mais que par exemple le moindre souffle s'élève, et vous verrez aussitôt cette surface naguère encore si unie et si paisible, s'agiter, se couper d'ondes lumineuses, s'enfler de petites vagues. Grâce aux mille rayons qui lui pleuvent du ciel pour se venir briser sur les pointes de ces flots légers, elle s'éclaire de vifs et chauds scintillements, s'irise de clartés changeantes, se couronne de diamants et de perles humides. C'est merveille de voir ainsi le lac bleuir ou miroiter selon les souffles du vent ou les caprices des rayons, et l'on ne sait que préférer de la molle transparence de sa nappe immobile ou du vif scintillement de ses

vagues vaporeusement soulevées. Quand le regard a longtemps erré, flotté sur cette calme et brillante surface, sur cette immense nappe étincelante comme une draperie de diamants, il vient à l'œil je ne sais quel vague et doux éblouissement. On dirait que le lac tout entier avec les rochers qui le bordent, les crêtes qui le dominent, les arbres qui le frangent, se soulève lentement, capricieusement, comme si lassé de la terre il voulait se rapprocher de l'éternel azur qui lui prête l'éclat de son soleil et le reflet de ses étoiles. Et ce mirage, né plutôt dans l'imagination et dans la vue, a le charme rêveur et perçant qui s'attache à toutes les choses indécises et vaporeuses ; il captive sans enchaîner, il fascine sans éblouir. L'esprit comprend qu'il est la dupe d'une illusion mensongère, mais l'illusion est charmante et il s'y repose. C'est que l'idéal, quel qu'il soit, est une impérieuse, une invariable loi de la nature. L'homme n'a pas seulement besoin de tromper son âme et son cœur, il a aussi besoin de tromper son œil. Sans l'idéal, sans ce je ne sais quoi qui est en nous, et se répand hors de nous en capricieux rayons ou en légers sourires : quel site serait toujours charmant, quel lac toujours pur, quelle femme toujours belle !...

Maintenant entre tous ces lacs, après celui de Gaube dont nous ne vous entretiendrons pas ici,

autant parce que nous l'avons déjà fait ailleurs que parce qu'il ne se rattache pas directement à ce qui fait l'objet de ce livre, le plus remarquablement curieux est sans aucun doute celui de Héas.

Nulle part l'âme ne se sent plus profondément émue qu'en cet endroit où la nature elle-même semble tout à coup expirer, tant les lieux s'y revêtent d'un aspect de désolation sinistre. Plus de végétation, plus de mouvement; rien que le calme et l'immobilité. Les pics arides et dénudés, les monts chargés de neiges ou couverts de glaciers bleuâtres sont réfléchis par le lac dont l'onde inerte, dense et massive atteste la profondeur. Ce qui frappe, ce qui saisit, c'est l'idée que rien ne saurait animer cette morne solitude et le chaos qui l'entoure — chaos plus imposant et plus terrible encore que celui de Gavarnie — puisque c'est à peine si l'on remarque les deux gaves auxquels elle sert de berceau. Cent mille hommes n'y feraient pas plus de sensation que n'en doivent produire dans une forêt vierge des milliers de fourmis au pied des chênes antiques.

Au milieu s'élève entre d'immenses quartiers de granit effroyablement fendillés, un bloc énorme assez étrangement surnommé *caillou d'Arrayé*, qui domine les environs et semble menacer la montagne dont il est le produit et le contemporain. Sur

ce bloc s'élève, à son tour, une bien humble et bien petite chapelle, mais si fameuse et si révérée qu'il n'est personne qui s'en approche sans ce respect et ce recueillement qu'inspire toujours une croyance profonde, alors même qu'on ne la partage pas. Au dire de la légende, cette chapelle, appelée à perpétuer le souvenir d'une apparition faite sur ce roc par la Vierge elle-même, aurait été construite par trois maçons inconnus que venaient chaque jour visiter et nourrir de leur lait trois chèvres mystérieuses suivies de leurs chevreaux. Sa forme est celle d'une croix grecque surmontée d'un tout petit dôme. La porte et les pilastres sont de marbre. L'attique recèle une statue de la Vierge et de l'enfant Jésus en marbre gris, sauf la tête et les mains qui sont de marbre blanc. Cette statue surprend par sa grâce et l'élégance de ses contours. Mais ce qui étonne non moins, c'est au-dessus de l'un des trois autels que renferme la chapelle un tableau de Notre-Dame en capulet rouge, comme une franche montagnarde.

Mille cierges allumés sur le maître-autel éclairent deux statues de la Vierge; l'une, de deminature et très-parée, est au-dessus du tabernacle hors de la portée des assistants; l'autre, de dix-huit pouces environ, livrée à la ferveur publique, repose sur le retable de l'autel.

Rien de mieux fait que cette chapelle pour maintenir dans ces montagnes le culte de la Vierge et le propager d'âge en âge ; mais c'est surtout la veille de l'Assomption qu'il faut la voir quand tous les échos d'alentour retentissent de chansons, de cantiques, de litanies enthousiastes, et que le flanc de la montagne est sillonné de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui viennent pieusement déposer leurs adorations au pied du mystérieux oratoire. Les uns essaient de détacher quelques fragments de roche qu'ils emporteront chez eux et se distribueront comme des reliques, les autres entonnent de retentissants cantiques qui vont au cœur, autant parce que le cri de l'âme contient tous les principes de la mélodie, tous les éléments de l'harmonie, que parce que ces prières et ces hymnes ont dans leurs ferventes intonations un je ne sais quoi qui nous émeut vivement.

D'après les traditions du pays, l'origine de deux autres lacs, celui de Lourdes et du Lhéou, remonterait aux temps où Dieu ne dédaignait pas de venir visiter ceux qu'il avait créés pour les récompenser ou les punir suivant qu'ils avaient observé ou enfreint les prescriptions de sa loi.

Un beau jour donc — peut-être à la même époque où, au dire de la Genèse, il aurait envoyé ses anges à Sodome — désireux d'éprouver le cœur

des habitants de la Lourdes d'alors, l'Eternel s'en serait lui-même venu, sous la figure d'un pauvre, frapper à toutes les portes, demandant en toute grâce un peu de pain pour apaiser sa faim. Mais toutes seraient impitoyablement restées fermées, à l'exception de celle d'une bien humble et bien misérable chaumière où deux femmes — la mère et la grand'-mère, sans doute — veillaient anxieusement près du berceau d'un enfant nouveau-né.

Là, tout au contraire, les deux femmes auraient à peine aperçu les cheveux blancs et les haillons du divin pauvre que, comprenant trop bien pour en avoir fait la rude expérience tout ce qu'il devait souffrir des tortures de la faim, elles se seraient empressées d'accourir à lui et de lui dire : « Entrez, « pauvre homme, entrez. A la vérité, nous n'avons « que peu de chose à vous offrir, car nous sommes « loin d'être heureuses, mais quelque grand que « soit notre dénuement, il nous reste un morceau « de pain et nous le partagerons avec vous. Le « temps de sécher un instant vos vêtements humides de pluie, ces deux gâteaux de seigle que « nous venons de pétrir seront cuits et nous les « mangerons ensemble. »

Le vieillard reconnaissant les remercia avec effusion et s'assit près du foyer. Mais, ô miracle ! à peine eut-il pris place, qu'à leur grande surprise

les deux femmes virent leurs gâteaux s'étendre et croître merveilleusement. « Femmes, dit alors le « pauvre, à mon tour de vous être utile. Puisque « vous m'avez généreusement offert une hospita- « lité que tous m'ont durement refusée dans cette « ville, apprenez qu'elle va être entièrement en- « gloutie sous les eaux et hâtez-vous d'en sortir. »

Ce que les deux femmes firent au plus vite, emportant avec elles leur seule richesse, le bel enfant endormi dans le berceau.

Or, à peine s'en furent-elles éloignées, que le sol sur lequel la ville était bâtie s'affaissa subitement, et qu'à la place elles n'aperçurent plus qu'un immense lac qui subsiste encore aujourd'hui. En mémoire de cet événement, un berceau de pierre, béant au bord du lac de Lourdes, semble toujours attendre le doux enfant sauvé par la charité des deux femmes; et si l'on regarde attentivement à la surface des eaux, lorsqu'elles sont basses, on distingue encore la pointe des édifices et les plus hautes toitures de la ville noyée.

Pour le lac du Lhéou, même histoire. Là aussi, le pauvre, plus compatissant que le riche, n'hésita pas à donner à Dieu, qui se présentait à lui sous la livrée de la misère, l'hospitalité que celui-ci lui avait durement refusée, et là aussi la méchanceté des hommes fut à jamais engloutie sous les

eaux ; seulement au lieu des deux vieilles femmes ce fut un vacher qui accueillit cette fois le voyageur, et comme il n'avait rien à lui offrir pour souper, il tua généreusement un veau qu'il apprêta lui-même.

« Tel Abraham, dans les plaines de Mambré, « recevant l'Éternel, courut à son troupeau et prit « un veau tendre et bon, lequel il donna à son serviteur qui se hâta de l'apprêter. » Ainsi s'exerce l'hospitalité des pasteurs.

Et Dieu dit au pauvre vacher : « Mon cher hôte, « mettez à part tous les os de ce veau hors un que « je vais prendre. » Le vacher obéit, et quand ils eurent soupé, il rangea les os au seuil de sa cabane. Cependant, ils se couchèrent pour la nuit. A l'aube le vacher se leva et sortit, et il vit son veau, dont ils avaient mangé la chair, qui paissait l'herbe, et il avait repris tous ses os à l'exception de celui que Dieu avait séparé et qui battait gaicement dans une grande clochette suspendue à son cou.

#### LÉGENDE DU NETHON.

Au milieu de la grande chaîne dont les deux extrémités baignent dans les deux mers, la Maladetta s'élève au-dessus des monts voisins comme un géant superbe au milieu d'une légion de

colosses. Sur sa cime resplendissante de glaciers se dresse un obélisque de granit, c'est le pic de Nethon : nul mortel n'a encore pu le gravir. C'est là que les bergers ont souvent vu un génie infernal, qui affectionne d'autant plus ce lieu que les hommes ne peuvent y venir troubler son sabbat, appeler les tempêtes et jeter sur les plaines les ouragans, la foudre, des torrents de pluie et de grêle. Ce génie, c'est Avéranus, Dunsion, Agécon, Boccus, que, dans les temps antiques, les Ibères et les Celtes de ces montagnes adoraient et que les autres révèrent encore. De nos jours, la science a retrouvé les autels de ces dieux au pied des monts d'Avéron, de Boucron et de Bassone. Non loin de cette partie des Pyrénées, au fond de la vallée de Baronne, d'où parvient le tribut des eaux qui la fécondent dans cette autre vallée qu'arrose la Garonne, s'élancent les Peyros-Marmés. Là fut creusée jadis une enceinte dont les autels subsistent encore aujourd'hui et sont de la part du peuple l'objet d'une vénération particulière. Les habitants ne passent pas devant ces monuments sans couper une branche d'arbre et la jeter en offrande aux génies de ces lieux.

## PIC D'ANHIE ET LAC DE TABE.

Sur le pic d'Anhie est un esprit mélancolique, solitaire, inhospitalier. Sa taille dépasse celle du plus haut sapin ; son jardin, qu'il cultive avec soin, et d'où il écarte les neiges et les frimas, est situé sur le haut du pic. Là croissent des végétaux dont le suc a des puissances surnaturelles ; la liqueur qui en provient décuple la force des hommes ; quelques gouttes suffisent pour écarter les démons, gardiens des trésors que renferment les cavernes et les vieux châteaux. Si des étrangers voulaient cueillir ces puissants végétaux ou visiter la demeure du génie, celui-ci susciterait aussitôt d'effroyables tempêtes.

Les habitants de la vallée d'Aspe et du village de Lescun redoutent encore les terribles effets de l'implacable colère de ce dieu du mont escarpé.

Dans les profondeurs du lac de Tabe habite un autre génie non moins terrible. Ceux qui parcourent les bords de ce lac ne doivent prononcer que de chastes paroles, et malheur à eux s'ils troublent le calme des eaux en y jetant des pierres ! On a vu, quand des voyageurs oublient ou méprisent ces ordres ou ces avertissements de leur guide, un orage affreux envelopper la montagne, et quelque-

fois la foudre frapper l'incrédule; à défaut de tonnerre, des feux, sous ses pas, sortent de terre, l'entourent et le consomment.

#### LA HOUNTA DE LA BERTAD.

La fontaine de *la Bertad* — de la vérité — passe pour avoir, elle, une bien merveilleuse propriété, celle d'indiquer aux amants si leur fiancée a conservé son innocence... La coupe enchantée de l'Arioste, vous le voyez, ne lui saurait être comparable.

Voici comment les choses se passent :

On commence par dérober à la jeune fille l'épingle qui attache sa collerette, en ayant soin de ne se point tromper d'endroit, sous peine de voir manquer l'épreuve. Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre? c'est ce que la légende ne dit point. Peut-être est-ce, — ainsi que le fait assez judicieusement remarquer un commentateur, — parce que cette épingle est la plus voisine du cœur; en tout cas, cette explication en vaut bien une autre. Muni de l'heureuse épingle, l'amant se rend à la fontaine et la pose doucement à la surface de l'eau. Il ne faut pas que la main tremble, car alors il pourrait enfoncer l'épingle, et, si l'épingle s'enfonce, trois fois malheur! la jeune fille pourra faire

une bonne femme de ménage, mais elle n'est plus propre à devenir rosière.

Si, au contraire, l'épingle surnage, fortuné jeune homme ! il peut hardiment déposer sur le front de son amie la blanche couronne des mariées.

#### LES BROUCHES.

Comme nous vous le disions à propos de *Notre-Dame de Layguelade*, la religion catholique est la seule qu'on trouve dans la vallée d'Ossau, et l'empire qu'elle y exerce est tel que nulle part ailleurs, si ce n'est peut-être en Bretagne, les préceptes de l'Église ne sont plus scrupuleusement observés. « Toutefois, malgré les efforts des prêtres chargés de les conduire, ces âmes à croyances fortes ont une telle propension à s'attacher au merveilleux, que la superstition étend son sceptre mystérieux sur une grande partie de la population. Elle règne surtout parmi les femmes, moins instruites que les hommes, et participant beaucoup moins qu'eux au mouvement général d'émancipation intellectuelle. La *brouche*, ou sorcière, y inspire surtout un sentiment général de terreur et d'effroi. Ce n'est pas un démon, c'est bien pis : c'est une personne frappée de réprobation dès sa naissance, et que le baptême

ne purifie pas ; loin de là , ses parrain et marraine la dédièrent au diable , qui s'empessa de partager avec elle une partie de son pouvoir. Aussi la brouche , qui connaît l'origine de sa puissance , ne l'emploie-t-elle qu'à faire le mal ou à tourmenter ses voisins. Elle peut se transformer en vapeur , en eau , en vent , en chien , en chat... Beaucoup de femmes l'ont vue sous ces dernières formes et ne pouvaient même trouver de refuge dans leurs chaumières , malgré la précaution d'en barricader les portes à l'approche de la nuit , car la brouche passe aussi facilement par un trou de serrure que s'il avait les vastes proportions de l'arc de triomphe de l'Étoile. Elle traverse même les murailles , et , plus rapide dans ses voyages que les meilleures locomotives à vapeur , on sait bien positivement qu'elle peut faire cent lieues en moins d'une demi-heure. Si c'est une femme , elle enfante d'immondes reptiles , et quel que soit son sexe , c'est à elle que l'on doit toutes ces maladies singulières que l'on voit résister aux secours de la médecine , cauchemar , somnambulisme , épilepsie. Les contusions , les égratignures , les morsures même que se font les malheureux atteints de cette dernière affection pendant leurs cruels accès nocturnes , sont montrés le lendemain avec terreur , comme les marques incontestables des violences que la brouche a exer-

cées sur sa victime, et augmentent encore la croyance des assistants, qui ne peuvent résister à des preuves aussi convaincantes. »

## HERCULE ET PYRÈNE.

Voici enfin une très-invraisemblable légende sur l'origine des Pyrénées, qui nous a été transmise par Elias Appamensis, chroniqueur du *xvi<sup>e</sup>* siècle, auquel nous devons une histoire des souverains du Béarn, écrite en un latin plein d'élégance. Selon lui, Hercule, s'étant un beau jour réveillé de sa lascive torpeur, après avoir longtemps oublié sa gloire et ses travaux dans les bras d'une femme aimée, Pyrène, la plus belle des filles du terrible Bébrix, roi des Celtes, se remit à la poursuite des monstres qui ravageaient la terre. Mais, hélas ! si longue fut son absence que lorsqu'il revint, Pyrène, délaissée, n'existait plus. Seuls, ses membres déchirés par les bêtes fauves de la contrée subsistaient encore épars dans les cavernes où la pauvre abandonnée avait été cacher les larmes de sa désolation. A son tour, la douleur du héros fut extrême... si grande qu'après l'avoir traduite par les cris d'une effroyable rage, dont le monde fut ébranlé, il réso-

lut de donner à sa royale amante un tombeau en tout digne d'elle, et, de ses mains puissantes, soulevant les rochers, en forma l'éternel sépulcre dont les gigantesques proportions semblent défier le néant.

---

## LES FÉES DES PYRÉNÉES

Filioli, nulla est religio in lapide, fonte,  
stagnis vel arbore ; nolite maculare  
animas vestras in his rebus, sed po-  
tius cognoscite Deum !

Mes amis, il n'y a rien de divin dans  
une pierre, une source, un lac ou un  
arbre ; loin de souiller vos âmes au  
contact de duperies semblables, atta-  
chez vous à connaître Dieu.

GRÉGOIRE DE TOURS.

Aucune contrée de la France — dit le savant  
et spirituel baron Taylor dans son *Voyage aux  
Pyrénées* — n'est plus riche que le Béarn en  
croyances pieuses et qui se soient mieux conser-  
vées jusqu'à nos jours toutes parfumées de la naï-  
veté du moyen âge. Aux douces doctrines de  
l'Évangile se sont mêlées toutes les fictions des  
temps intermédiaires et jusqu'aux ombres des  
dieux qui ont été renversés par le christianisme ;  
cependant, tout est recouvert par un pur amour  
céleste, par le sentiment de la poésie qui entoure

et de la religion qui domine ce peuple essentiellement chrétien, peuple plein de foi, d'une noblesse qui dérive de sa force, et d'une bravoure à toute épreuve pour défendre ses vieilles affections et ses vieilles croyances.

Ainsi les rochers, les cavernes, les lacs, les sources, les fontaines, les rivières, les fleuves, les hêtres, les vieux arbres, ont encore un dieu, des divinités malfaisantes ou propices, que la vengeance et l'amour, que les bonnes ou mauvaises passions prient et révèrent comme aux premiers âges. Si la fontaine arrive, toute vivante de lumière, sans que le montagnard en puisse soupçonner la source; si par une prodigieuse fécondité elle reproduit en son sein merveilleusement limpide toutes les harmonies qui l'environnent; s'il entrevoit enfin au fond de ses eaux un ciel pur, des nuages d'argent, des montagnes d'azur, de riantes moissons, comme sur les rives de la Thessalie, il y place aussitôt une nymphe gracieuse qui verse les bienfaits de son urne dans la coupe de celui qui vient faire appel à ses inépuisables bontés. Mais si au contraire, sur sa tête comme au fond des eaux, il n'aperçoit que l'escarpement d'âpres rochers et la sombre horreur de forêts qu'agite un vent sinistre et que recouvre un voile d'épais brouillards, oh! alors, c'est infailliblement un redoutable génie,

c'est un dieu terrible et farouche qui préside aux destinées de la fontaine. Impossible au savant, par exemple, de retrouver l'origine de ces mythes sans nombre, de relier entre elles, comme le dit M. Cordier, ces croyances éparses, isolées, sans liaison compréhensible, détachées par la puissante main du temps d'un faisceau qui n'est plus, lambeaux informes du manteau de pourpre qui ornait la grande muse tombée du haut des Pyrénées. Le secret de ces traditions vous échappe; le sens du symbole est perdu; la profonde sagesse qui se cachait sous les fables premières des peuples s'est à jamais évanouie. Le temps, depuis longtemps, a séché la précieuse liqueur du vase mystique dont le poète s'efforce en vain aujourd'hui de religieusement ramasser les brillants morceaux, et de tous les mythes anciens, dont le voile, d'une transparence délicieuse, recouvrait toujours un sérieux enseignement, il ne reste plus que de pâles et incolores vestiges, quelques noms à demi effacés sur des fragments de pierre!... Si encore le peuple les avait conservés dans sa mémoire! mais non — l'ingrat — il les a oubliés et ne se souvient plus que de la bonté de Dieu ou de sa colère!

« Les danses, les jeux du peuple dans ces montagnes, ont leur archéologie; les chants, les ballades conservés par les vieillards sont des tradi-

tions religieuses et guerrières, qui éclaireraient l'histoire de ces contrées, si le temps ne les avait odieusement mutilés. L'hymne de *Borouch* entre autres nous révélerait peut-être un des plus précieux souvenirs galloques et pyrénéens.

« Si vous passez quelque temps en ces pays, vous rencontrerez de belles jeunes filles à genoux, inquiètes dès qu'on les aperçoit, plaçant des bouquets sur la table des dolmen; elles étaient venues prier pour obtenir un époux : une jeune femme le titre de mère. Les pierres sacrées de *Nistos* sont encore l'objet d'étranges cérémonies dictées par le culte qui leur est voué.

« Les Fées, vêtues de blanc, couronnées de fleurs, habitent encore le sommet du mont de Cagire; elles y font naître les plantes salutaires qui soulagent nos maux. On les entend, la nuit, chanter d'une voix douce et plaintive, à Saint-Bertrand, au bord de la fontaine qui porte leur nom. Quelquefois elles entrent dans l'intérieur du pic de Bergons, et transforment en fils soyeux, en vêtements de prix, le lin grossier qu'on dépose à l'entrée de leur grotte solitaire. Celui qui veut des richesses doit adresser ses hommages à la Fée d'Escout. — Jugez si elle en reçoit ! — Là, sous un chêne millénaire, s'ouvre un antre profond, et le vase déposé près de cet impénétrable asile est

rempli par cette Fée puissante de précieux métaux ; mais il faut que la demande soit faite en termes qui lui plaisent, et si on a su deviner cette forme de langage, le succès est certain. — Il faut croire seulement qu'elle est très-difficile, car quoiqu'elle continue d'être en grande vénération, on ne se souvient pas du dernier exaucé ! — Au sommet de la vieille tour de Marguerite croissent des violettes ; sur ce donjon à demi ruiné, les Fées viennent, pendant les nuits d'été, former des danses où nul mortel n'est admis. Sous leurs pas entrelacés naissent ces jolies petites fleurs des monts dont les suaves exhalaisons se répandent dans la pittoresque vallée que les flots de l'Ourse traversent avec rapidité en bruissant. Au dernier jour de décembre chaque famille de cette région presque ignorée attend les Fées avec anxiété. Un festin sacré est préparé pour elles dans la partie la plus reculée de l'habitation. Elles viennent, disent les montagnards, au milieu de la nuit visiter ceux qui les aimaient ou les aiment encore. Le *Bonheur*, sous les formes gracieuses d'un enfant dont la chevelure ondoyante est couronnée de roses, est apporté dans leur main droite ; le *Malheur*, sous la forme d'un enfant vêtu d'un sagum déchiré, aux joues sillonnées de larmes et la tête couverte d'un diadème d'épines noires, se trouve dans leur main gauche. De nom-

breux troupeaux sur les montagnes voisines, des moissons abondantes, sont la récompense des habitants de la chaumière où elles sont reçues avec un amour fidèle et un faste rustique. Les désirs les plus secrets des jeunes filles des hameaux, connus des Fées, en sont aussitôt exaucés, si leurs mains blanchettes ont soigneusement préparé le lait pur de leurs vaches et le pain blanc dont elles aiment à recevoir l'hommage. De nombreuses infortunes viendront au contraire s'accumuler sur ceux qui ne leur rendront pas un culte digne d'elles. Un affreux incendie consumera leurs demeures; les loups dévoreront leurs troupeaux qui paissent sur le mont Sacou ou dans les prairies d'Iaourt et d'Érechède; la grêle brisera leurs épis jaunissants, et leurs fils aînés s'en iront mourir bien loin du toit paternel.

« Les Fées de ces montagnes, et partout où il y a des Fées, presque tout le monde connaît leur goût et leur amour, choisissent pour demeure les fontaines les plus limpides. Mais ici elles ne se contentent pas d'une volupté stérile; elles entretiennent la chaleur bienfaisante des eaux thermales. On les voit guider de légères nacelles aux flancs bleus, à la poupe couverte de lames d'or, sur le beau lac d'Estoin, qu'environnent les monts de Solibiran, de Poey-Moron et de Mège. Lorsqu'elles

veulent protéger les habitants des eaux, souvent elles prennent des formes monstrueuses pour épouvanter les pêcheurs qui jettent leurs filets dans les lacs d'Ovat et d'Omar.

« On raconte qu'une fois Hérodiade, qui parcourait les monts de Néouvielle, aperçut sur le lac d'Ovat l'élégante gondole des fées d'Ancizan. Elle leur demanda de s'y asseoir près d'elles. Sa taille gigantesque et ses traits inspiraient l'effroi. Les fées refusèrent une si terrible compagne : furieuse alors, elle arracha d'énormes morceaux de granit des flancs de la montagne et les lança dans le lac où ils se voient encore sous leurs poids. La barque fut engloutie dans les ondes un instant troublées ; mais Hérodiade ne put atteindre les fées, qui, pour se sauver plus promptement, prirent la forme de biches, et se cachèrent dans les vastes grottes de Cébiran. Hérodiade, dont le nom indique sans doute une tradition chrétienne, figure souvent dans les récits fantastiques qui se redisent d'âge en âge, près du vaste foyer, durant les longues soirées d'hiver.

« Bensozia, elle, est une inspiration de l'antique Vénus des Pyrénées, dont le temple s'élevait jadis sur ce beau promontoire qui domine la Méditerranée. Ses longs cheveux blonds, tressés et relevés avec la grâce hellénique, supportent un diadème

d'or et de fleurs des montagnes; des bracelets d'argent ornent ses bras arrondis. Pour former son corps, l'éternelle sagesse emprunta la taille de la fée d'Aliès. La nuit, montée sur une belle haquenée, blanche comme la neige nouvelle, tombée la nuit même, sur le haut des pics, elle parcourt les vallées. Devine-t-elle le rendez-vous de deux amants, aussitôt elle frappe de sa baguette d'or la porte de la cabane; c'est la fée du bonheur, c'est Bensozia qui vous vient visiter. Elle vous promet de longues amours, d'heureux hyménées, de beaux enfants, une inaltérable santé. Mais vous lui devez vos hommages et vos offrandes. Chaque jour, durant le printemps et l'été, il faut jeter en secret pour elle, la plus brillante fleur de vos jardins dans le lit du Gave ou du ruisseau qui fertilise la contrée que vous habitez. Chaque nuit d'hiver, il faut répandre encore pour elle quelques gouttes d'huile bien pure sur la flamme du foyer. Interrogez l'une après l'autre toutes les belles et naïves jeunes filles du Lavedan et vous n'en trouverez pas une qui ne vous assure avec une adorable crédulité que dès qu'elles aperçoivent un fil à terre près d'une fontaine, il le leur faut ramasser et enrouler bien vite parce qu'alors le fil s'allongeant sous leurs doigts d'une inexplicable manière, forme bien vite un merveilleux peloton d'où s'échappe une belle fée, qui

ne manque pas, — dans sa reconnaissance pour le charme que vous venez de rompre et la liberté que vous lui avez rendue, — de faire à sa libératrice quelqu'un de ces dons sans prix dont les puissantes fées peuvent seules disposer.

Pour peu maintenant que vous les pressiez de questions, elle vous raconteront encore, — toujours avec leur même crédulité charmante — qu'on se rappelle encore avoir vu des femmes du pays voyager avec Bensozia dans les airs, et qu'avant de rentrer dans leur chaumière elles eurent l'insigne faveur d'être introduites dans le somptueux palais qu'elle habite, au fond d'une splendide caverne ignorée de tous. Là, leurs yeux furent éblouis par des ornements aussi éclatants que le soleil, par de hautes voûtes revêtues d'or, par des murs étincelants de pierreries, par de grandes cheminées de marbre où l'or et l'argent en fusion nourrissaient d'inextinguibles flammes, par des millions de merveilles, enfin telles que l'imagination la plus riche n'en saurait inventer de pareilles.

On retrouve également dans les Pyrénées quelques-unes de ces femmes sacrées — ou pour mieux dire enchantées — que le bon évêque de Couserans, Angès de Montfaucon, défendait, en 1274, de ranger au nombre des déesses.

C'est aux environs de l'antique Lapurdum des

Escaldunac que jadis on révéra la plus puissante des fées de toutes les Pyrénées. Ontasuna Maithagarria ou Ontasuna l'irrésistible.

Ses longs cheveux étaient noirs, ses yeux bleus; une tunique de pourpre voilait son corps élégant sans en déguiser les formes; une ceinture d'argent pressait sa taille lascivement gracieuse; des brodequins de même métal formaient sa chaussure, et sa main droite agitant une lance d'or. Montée sur un cerf rapide, elle parcourait les montagnes et les forêts; elle chassait les loups loin des bergeries. Au mois de mai, quand la zone neigeuse se rétrécit, que l'herbe croît, et que les arbres reprennent leur verte parure, chaque pâtre lui offrait jadis la blanche toison d'un agneau.

Aujourd'hui encore le nom d'Ontasuna réveille, parmi les bergers Pyrénéens, des souvenirs aussi tendres, aussi touchants, que les plus tendres et les plus touchantes fictions des vallons de la Grèce.

Un jour — heureux le poète qui chantera cette naïve fiction! — un jeune Euskarien, Louzaïde, si beau, si timide, que ses compagnons l'avaient surnommé *Zuhurra*, conduisait les troupeaux de son père dans les prairies désertes qu'arrose l'Erréca. Comme il se promenait rêveusement sur les bords du fleuve la puissante fée lui apparut et fut bientôt

éprise de la surprenante beauté du jeune Basque, Elle l'aima *d'amour*, disent les pâtres de la contrée. Si bien que le troupeau du jeune pasteur s'accrut avec une rapidité sans égale et que sa famille vit son bien-être augmenter avec une promptitude qui

laissa pas que de surprendre tous les voisins. Seulement la vie du beau Louzaïde était liée à son amour, car si les fées paient de l'immortalité et des biens du monde la constance de leur amant chéri, elles punissent aussi la moindre infidélité d'une mort soudaine. Ainsi le veut du moins une fatalité qu'elles-mêmes ne peuvent braver.

Un destin jaloux conduisit un matin Louzaïde sur le mont Aistaince, et lui fit faire la rencontre d'une jeune bergère de la vallée de Cize, moins belle peut-être qu'Ontasuna, mais qu'il lui préféra pourtant par cela seul que depuis longtemps la Fée était absente et que c'est surtout en amour que le vieil adage a raison de dire : « *Les absents ont toujours tort !* » Louzaïde infidèle paya de sa vie quelques instants d'un bonheur illicite et quand Ontasuna revint, elle ne retrouva plus son pâtre adoré.

Il avait subi l'implacable destin attaché à l'amour des fées !...

Ontasuna pleura beaucoup le jeune et beau pasteur. Elle le pleure même, dit-on, encore — ce

qui prouve que les fées valent bien mieux que les femmes. — De plus, depuis le jour fatal, un grand voile noir a remplacé son éclatante ceinture, et pour éterniser le souvenir de ses regrets elle a donné le nom de son amant à la vallée qui l'a vu périr.

Comme dans la tradition Euskarienne, nous retrouvons dans les Hautes-Pyrénées les jolies fées du pays fort tendrement éprises des beaux pâtres de la contrée. Seulement ici ce sont les pauvres fées qui sont elles-mêmes victimes des suites de leurs fragiles amours. En passant, disons-le, cette conclusion nouvelle..... — si les rédacteurs du Code, connaissant la déplorable fragilité des hommes sur *certain chapitre* qui ne fait pas du tout partie du Code, croyez-le bien, n'avaient eu la spirituelle et prévoyante idée, en habiles gens qu'ils étaient, de très-formellement défendre la recherche de la paternité — cette conclusion nouvelle, disons-nous, nous porterait très-fort à supposer que quelque jeune pâtre à l'imagination poétique, comme le sont celles de tous les enfants des montagnes, pourrait bien avoir tout simplement donné naissance à la légende que vous allez lire, par une de ces splendides soirées du mois d'août où la voûte diamantée du ciel vous inspire si bien.

Jugez-en plutôt.

Un soir, — il y a de cela, comme toujours, de longues, bien longues années, — deux beaux pâtres des Hautes-Pyrénées, tout en faisant brouter à leurs brebis l'herbe courte de la montagne, virent passer devant eux, comme un beau rêve, deux jolies vierges enchantées, autrement dit : deux Fées. Les trouver charmantes, les aimer tout d'abord, et plus encore ardemment désirer de les posséder, fut pour nos deux bergers l'affaire d'un instant ; mais comment croire que deux pauvres pasteurs fussent jamais appelés à l'insigne faveur d'enlacer dans leurs bras ces jolis corps presque célestes ? Le penser seulement leur eût paru folie !

Et cependant il en devait être autrement, car à leur grande surprise voici ce que les fées leur dirent, après s'être arrêtées non loin d'eux et les avoir contemplés avec amour : « Voulez-vous bien  
« nous épouser, jeunes pâtres?... Nous sommes des  
« fées, et, vous le savez, notre plaisir à nous est  
« d'enrichir à jamais ceux que nous aimons... » Puis elles reprirent avec cette délicieuse pudeur qui monte saintement au front de toute vierge balbutiant de semblables paroles : « Nous vous donnerons,  
« en outre, de bons et beaux enfants dont vous serez  
« fiers, et qui feront tout à la fois et votre bon-

« heur et l'envie de vos voisins, jaloux de n'en point  
« avoir de pareils. »

La réponse des pâtres ne se fit pas longtemps attendre. Eux qui quelques minutes plus tôt enviaient comme un bonheur impossible les inimaginables voluptés que devaient donner les caresses de semblables compagnes, crurent voir s'entr'ouvrir pour eux les portes du ciel en entendant d'aussi séduisantes offres...

« Revenez demain, reprirent les fées, dans ce  
« même pâturage où nous vous avons aperçus pour  
« la première fois; seulement, ayez grand soin de  
« revenir à jeûn, car sans cela le charme qui nous  
« enchante ne serait point rompu, et vous ne nous  
« pourriez épouser. Au contraire, si vous avez eu  
« soin de ne rien prendre jusqu'à ce que nous  
« soyons unis, nous cesserons d'être fées pour de-  
« venir vos femmes réelles. Prenez donc bien garde  
« pour notre bonheur à tous ! »

Le lendemain, nos deux pâtres ne manquèrent pas de se rendre au lieu convenu, heureux de voir approcher le moment d'une union si désirée.

Malheureusement, c'était l'époque où les épis de seigle prennent cette belle teinte d'or, si faite pour séduire les yeux, et l'un d'eux distraitement en saisit un qu'il porta à sa bouche pour savoir si la maturité était proche.



Aussitôt lui apparut la fée qui lui était promise, mais ce ne fut que pour s'évanouir bien vite après lui avoir jeté ces mots de reproche d'une voix plaintive où perçaient les plus amers regrets : « Oublieux, ton imprudence vient de me replonger « à jamais dans le charme dont il n'appartenait « qu'à toi de m'affranchir !... »

Quant à l'autre fée, heureuse de ce que son fiancé n'avait point, comme son compagnon, oublié la promesse qu'il lui avait faite, elle s'approcha du jeune pâtre et lui dit d'une voix caressante : « Maintenant que tu as rompu l'enchantement qu'il « me fallait subir depuis des siècles, ô mon aimé, « je vais être ta femme; seulement, garde-toi bien « de me jamais appeler *fée* ou *folle*, car dès cet « instant tu me perdrais pour toujours. De plus ne « t'effraie point de ce qui se va passer; il ne t'en « saurait arriver malheur. »

A peine la gentille fée achevait-elle de parler ainsi, qu'un énorme serpent, surgissant tout à coup de terre, se vint enlacer autour du bâton du pâtre, élevant sa tête pointue jusqu'à la hauteur de la bouche de ce dernier pour lui donner le mystique baiser qui devait à jamais consacrer l'insolite union d'un homme et d'une fée...

Soit parce que sa future épouse l'avait rassuré d'avance, soit parce qu'il était naturellement brave

et craignait surtout peu les serpents, comme tous ceux que les Pyrénées ont vus naître, le jeune pasteur, loin de paraître effrayé de cette étrange caresse, ne cessa, tout le temps qu'elle dura, de tourner vers la jolie fée ses grands yeux noirs plus étincelants que jamais, grâce aux tumultueuses ardeurs du désir qui bouillonnaient dans son corps de vingt ans.

Quand tout fut fini, la fée reconnaissante prenant par la main son époux aimé le conduisit dans une grotte immense toute remplie d'or et d'argent. « Emportons-en seulement, dit-elle, de quoi charger deux mulets; avec cela, nous achèterons une ferme, de beaux champs, et vivrons mille fois plus heureux dans ces montagnes que les plus puissants rois de la terre dans leurs somptueux palais. »

Ainsi firent-ils... Et depuis, la prédiction de la fée s'accomplit, car ils eurent les plus beaux enfants et les plus belles moissons qui se puissent voir.

Aucun nuage même ne semblait devoir venir troubler l'horizon si pur de leur bonheur, quand un jour — jour à jamais néfaste ! — la jeune épouse du pâtre ayant regardé le ciel pour savoir le temps qu'il annonçait, suivant l'invariable coutume des gens des campagnes, y crut apercevoir, au milieu

d'une sérénité à laquelle tout le monde se serait trompé, les signes avant-coureurs d'une de ces terribles tempêtes qui ne laissent partout après elles que les navrants vestiges d'une complète dévastation. Sans plus tarder, elle donna l'ordre aux valets de ferme d'aller au plus tôt faire la moisson, et de rentrer tout d'abord les gerbes, bien que les épis fussent loin d'être arrivés à leur maturité.

Quand son époux revint de la ville, bien grand fut, comme vous pensez, son étonnement de voir tous ses gens occupés à faucher des blés à peine jaunissants. « Avez-vous donc tous perdu la tête ! » exclama-t-il avec colère, et depuis quand se permet-on ici de rien faire sans mon ordre ?

Parmi les moissonneurs, personne n'osait lui déclarer qu'on ne faisait qu'obéir à sa femme ; à la fin pourtant, il s'en trouva un qui le lui dit tout franchement.

Au même instant apparut l'ex-fée, qui venait surveiller elle-même les travaux.

« Folle sans pareille, lui cria le pâtre, as-tu donc tout à fait perdu la tête pour donner des ordres aussi déraisonnables ? »

Or, le mot *Folle* — vous vous en souvenez — était justement un des deux qui devaient causer la ruine du bonheur de la fée. Si bien que dès qu'elle l'entendit, la malheureuse, poussant un profond

soupir, s'évanouit aussitôt sous les yeux de son époux atterré...

Quand vint le soir, un affreux orage s'abattit sur la vallée, entraînant toutes les moissons dans sa marche dévastatrice. Seul, l'époux de la pauvre fée eut les siennes préservées, grâce aux ordres de celle dont il avait, il le comprit seulement alors — trop tard hélas ! — si cruellement méconnu toute la rare prudence.

Vainement depuis passa-t-il ses jours et ses nuits à la redemander aux échos de la montagne, oncques il ne la devait revoir..... Si pourtant..... ! une fois encore, mais ce devait être la dernière.

Chaque matin, en effet, avant l'aube, la malheureuse mère, si douloureusement séparée tout à coup des chers enfants de ses adorations, les revenait voir en secret et baiser au front dans leurs berceaux. Pour elle, c'était un plaisir sans égal de peigner les longs cheveux d'or de ces petits anges, et de les parer avec cet art exquis dont les mères ont seules le secret.

Vainement le père, justement étonné de toujours voir ses enfants ainsi parés avec une surprenante recherche, interrogea-t-il ces petites créatures; pas une ne voulut trahir le secret qu'une mère adorée leur avait fait promettre de bien garder. Or, voici ce qu'il advint alors.

Dépité de n'avoir rien appris, le pâtre résolut un beau jour de demander à la surprise la révélation du mystère qu'il avait inutilement tenté de pénétrer jusque-là. Un matin donc, secrètement aposté à l'entrée de la chambre de ses enfants, il crut apercevoir, à travers une des fissures de la porte, sa jeune épouse, plus belle que jamais, passer, avec un de ces saints rayonnements de bonheur que donnent seules les pures joies de la maternité, un beau peigne d'argent dans la soyeuse chevelure de ses fils chéris. Voulant s'assurer que ce n'était pas un rêve, il ouvrit précipitamment la porte, entrevit un instant son épouse aimée, et bientôt la vit disparaître pour toujours en lui jetant un douloureux regard de reproche qu'il n'oublia jamais.

FIN.



## TABLE

---

DÉDICACE.....	i
La chambre d'amour.....	1
Gare au diable.....	13
Maria, ou la folle d'amour.....	23
L'Atalaye, ou la roche du double duel.....	33
Notre-Dame de Bon Secours.....	47
Le château du Vampire.....	61
La roche du désespoir.....	85
Notre-Dame de Sarrance.....	99
Notre-Dame de Layguelade.....	121
Le médaillon.....	141
Légende de Coarraza.....	151
Notre-Dame de Betharram.....	163
Légende de Bos de Bénac.....	177
La fée des vertiges.....	191
La roche du crime.....	201
Ruines de Castel-Vieilh.....	215
Les petites légendes.....	229
Les fées des Pyrénées.....	257

---













